



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

**FLORA TRISTAN:
PÉRÉGRINATIONS VERS L'UTOPIE?**

par
LARA MAINVILLE
Département des lettres françaises
Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures
de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises): M.A.
Ottawa - 1995



Lara Mainville, Ottawa, Canada 1995



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

THE AUTHOR HAS GRANTED AN IRREVOCABLE NON-EXCLUSIVE LICENCE ALLOWING THE NATIONAL LIBRARY OF CANADA TO REPRODUCE, LOAN, DISTRIBUTE OR SELL COPIES OF HIS/HER THESIS BY ANY MEANS AND IN ANY FORM OR FORMAT, MAKING THIS THESIS AVAILABLE TO INTERESTED PERSONS.

L'AUTEUR A ACCORDE UNE LICENCE IRREVOCABLE ET NON EXCLUSIVE PERMETTANT A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU CANADA DE REPRODUIRE, PRETER, DISTRIBUER OU VENDRE DES COPIES DE SA THESE DE QUELQUE MANIERE ET SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT POUR METTRE DES EXEMPLAIRES DE CETTE THESE A LA DISPOSITION DES PERSONNE INTERESSEES.

THE AUTHOR RETAINS OWNERSHIP OF THE COPYRIGHT IN HIS/HER THESIS. NEITHER THE THESIS NOR SUBSTANTIAL EXTRACTS FROM IT MAY BE PRINTED OR OTHERWISE REPRODUCED WITHOUT HIS/HER PERMISSION.

L'AUTEUR CONSERVE LA PROPRIETE DU DROIT D'AUTEUR QUI PROTEGE SA THESE. NI LA THESE NI DES EXTRAITS SUBSTANTIELS DE CELLE-CI NE DOIVENT ETRE IMPRIMES OU AUTREMENT REPRODUITS SANS SON AUTORISATION.

ISBN 0-612-04967-1

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

Ce que les hommes ont repoussé hier, ne comprennent pas aujourd'hui, demain peut-être ils l'accepteront pour réaliser une chose toute simple qui, pendant des siècles, aura été réputée *utopie* et *impossible*.

Flora Tristan, *Union ouvrière*, p. 283.

REMERCIEMENTS

A celles et ceux qui ont cru à ma petite «utopie»,
je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance :
Mme Marie Couillard, Lucie Hotte, Kathryn, Isabelle, Ann,
Léon, Marie, et Marc Girouard.

INTRODUCTION

Considérer l'utopie comme une société imaginaire irréalisable, c'est [...] une façon de disqualifier certains projets en les assimilant à de simples chimères. [...] il apparaît préférable de les étudier sérieusement plutôt que de les disqualifier¹.

Flora Tristan (1803-1844), «the writer now considered second in importance only to George Sand among French women writers of the romantic period»², a payé cher sa prise de parole sociale. L'auteure d'articles, de brochures, de pamphlets, d'un récit de voyage et d'une enquête sociale se fait reprocher d'être utopiste; son dernier ouvrage, un projet d'union ouvrière, attire les critiques : «votre travail est très beau! Il contient des idées superbes, mais elles ne sont là qu'à l'état d'utopie, car vous n'indiquez pas comment on pourra s'unir»³. Pernet, de *La Revue indépendante*, se moque de ce projet : «une utopie. Notre revue est trop sérieuse pour se permettre...»⁴. Par ailleurs, Jules Janin disait de Tristan qu'elle «avait des aperçus très vrais sur le monde extérieur, mais bientôt les nuages du rêve tout éveillé et le fabuleux labyrinthe des châteaux en Espagne, venaient briser cet éclair de raison»⁵.

¹Guy Bouchard, «L'art de la définition: l'utopie», dans *Recherches sémiotiques*, vol.7, no 3, 1987, p. 348.

²Claire Goldberg Moses et Leslie Wahl Rabine, *Feminism, Socialism, and French Romanticism*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1993, p. 204.

³Vinçard cité par Flora Tristan, *Le Tour de France. État actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral - intellectuel - matériel*, Paris, Éditions Tête des Feuilles, 1973, p. 12.

⁴Pernet cité par Pierre Leprohon, *Flora Tristan*, Antony, Éditions Corymbe, 1979, p. 141.

⁵Jules Janin cité par Jules-L. Puech, *La Vie et l'oeuvre de Flora Tristan 1803-1844 (L'Union ouvrière)*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1925, p. 120.

La position de Victor Considerant est plus ambiguë. A titre de rédacteur en chef de la *Phalange*, il publie un chapitre de l'*Union ouvrière* dans ce journal, qu'il coiffe d'un texte de présentation élogieux⁶. Cependant, à titre de rédacteur en chef de la *Démocratie Pacifique*, il envoie à Tristan cette lettre :

Votre idée a beaucoup de grandeur et de puissance; mais c'est une *utopie*; je vous le démontrerai. Il n'est pas possible [...] qu'elle se puisse réaliser dans l'état actuel des choses en France. Mais je crois que la *production de l'idée est bonne*, à condition que vous l'enveloppez d'un manteau de haute charité sociale et non de révolte⁷.

Considerant trahit par cette dernière phrase la hantise de toute une génération des désordres qu'avaient entraînés les révolutions de 1789 et de 1830. Tous préfèrent la réforme, l'appel aux classes bourgeoises par la douceur, à la révolution, à l'anarchie et, surtout, à l'appel direct aux classes opprimées.

Valides ou non, ces critiques ont contribué à reléguer cette socialiste féministe militante aux oubliettes de l'histoire littéraire; or, Tristan, plutôt que de les remettre en question, les rejette, dès 1835, dans l'introduction de *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*⁸ :

⁶Voir les commentaires de Flora Tristan à ce sujet dans *Le Tour de France. État actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral - intellectuel - matériel*, op. cit., p. 24-25.

⁷Victor Considerant cité par Flora Tristan, *Union ouvrière*, Paris, Éditions des Femmes, 1986, p. 122.

⁸Les renvois aux ouvrages du corpus d'analyse seront dorénavant indiqués par le sigle et le folio qui suivent les titres ci-dessous : *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, Paris, L'Harmattan, 1988, 140 p., (NE); *Pérégrinations d'une paria 1833-1834*, Paris, Maspero, coll. «La Découverte», 1979, 379 p., (PP); *Promenades dans Londres*, Paris, Maspero, 1978, 358 p., (PL), et l'*Union ouvrière*, Paris, Éditions des Femmes, 1986, 366 p., (UO). Par ailleurs, l'édition originale de la «Dédicace», de la «Préface» et de l'«Avant-propos» de *Pérégrinations d'une paria*, Paris, A. Bertrand, 1838, vol. 1, pp. x-xlvi, a été utilisée. Les renvois à ces textes sont indiqués par le sigle (PP) suivi du titre du chapitre et du folio.

notre but, ici, n'est pas de faire aussi une brillante utopie, en décrivant le monde comme il devrait être, sans indiquer la route qui pourra nous conduire à réaliser le beau rêve d'un Eden universel. Nous voulons des améliorations progressives (NE 56).

Les pages d'ouverture de la première publication de Tristan cernent la problématique de (re)construction d'une nouvelle société par étapes, fondée sur l'observation et la critique de la société contextuelle, problématique qui soude l'ensemble de l'oeuvre tristanienne. Texte fondateur des ouvrages tristaniens subséquents, *Nécessité* engage l'ensemble de l'oeuvre dans «le sentier du progrès» (NE 81) tout en s'identifiant comme une amélioration spécifique parmi d'autres éléments constructifs actuels ou à venir. Aussi cet essai sociologique et féministe décrit-il le sort des femmes voyageuses. *Nécessité* s'affiche donc non pas tant comme un texte incomplet, mais plutôt comme une composante de l'ensemble de l'oeuvre tristanienne, réclamant «une lecture intertextuelle qui renvoie à d'autres oeuvres soit de la même personne, soit de personnes qui partagent la même idéologie»⁹. L'oeuvre tristanienne, à tout le moins les quatre ouvrages marquants, doit donc être étudiée dans son ensemble.

Avec *Nécessité*, l'entrée de Flora Tristan dans l'univers littéraire se fait discrète. Son second ouvrage, *Pérégrinations d'une paria* (1837), à la fois récit de voyage et autobiographie, devient donc son premier succès littéraire. Voyage d'affaires, fuite de même qu'errance, comme l'indique le titre, le périple de Tristan au Pérou en 1833-1834 est jonché de nombreuses déceptions. Flora Tristan n'y

⁹Guy Bouchard, «L'hétéropolitique féministe», dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 45, no 1, février 1989, p. 98.

trouve ni l'héritage auquel elle prétend avoir droit, ni l'accueil chaleureux qu'elle attend de sa famille paternelle, et encore moins la société idéale convoitée. Le texte montre que ce voyage marque le point tournant dans la vie de Tristan. Elle s'approprie le rôle de paria, embrasse, si timidement fût-il, la vocation de femme-messie¹⁰ et, à l'instar des «prophètes» visionnaires romantiques qui l'entourent, «s'invente un peuple à sauver»¹¹.

Cette cause sociale est internationaliste, d'autant plus que le climat de censure qui sévit en France interdit toute publication d'oeuvres critiques qui mettent en cause la monarchie de Juillet. Déjouant habilement la censure et misant sur l'anglophobie du lectorat français¹², Flora Tristan publie *Promenades dans Londres* (1840), une étude sociologique sur l'Angleterre, noyau d'un immense empire et dont la capitale est la plus grande ville de la civilisation occidentale¹³. Tristan, qui avait préalablement séjourné en Angleterre, explore en 1839 les bas-fonds londoniens, les usines, les prisons, les asiles, les quartiers mal famés, de même que le siège du gouvernement britannique. Elle y rencontre les chartistes, Robert Owen, théoricien

¹⁰Paul Bénichou écrit : «Après comme avant 1830, les poètes ont maintenu intacte l'idée de leur mission comme accompagnateurs et guides spirituels de l'humanité moderne. Le sentiment d'une telle mission est l'inspiration majeure du romantisme dès qu'il paraît. La dignification romantique de la poésie n'a pas été autre chose que cette auto-investiture spirituelle», dans *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 12.

¹¹Jean Borie, *Un Siècle démodé. Prophètes et réfractaires au XIXe siècle*, Paris, Payot, 1989, p. 15.

¹²Maïre Cross et Tim Gray, *The Feminism of Flora Tristan*, New York, Berg Publishers, 1992, p. 49.

¹³Michel Baridon, «Flora Tristan peintre de «La Ville-monstre» dans les *Promenades dans Londres*», dans Stéphane Michaud (ed.), *Un Fabuleux Destin : Flora Tristan*, Actes du premier colloque international Flora Tristan, Dijon, 3 et 4 mai 1984, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1985, p. 39.

socialiste et fondateur des premières coopératives, et Daniel O'Connell, défenseur des Irlandais à la Chambre des Lords, autant de penseurs sociaux qui inspireront, lors de son retour en France, son idée d'une vaste association ouvrière. Son voyage au Pérou l'avait poussée à l'écriture; son voyage en Angleterre est décisif dans la cristallisation de sa pensée sociale.

L'Union ouvrière (1843) naît de la rencontre du fouriérisme, du saint-simonisme, de l'owenisme et du chartisme. Cet «opuscule-programme»¹⁴ est publié par souscription puisque aucun éditeur n'accepte de publier cet ouvrage activiste qui est destiné aux ouvriers français et qui alarme les autorités. Le procureur du roi confisque les documents personnels de Tristan afin d'y trouver matière à conviction et la mande de comparaître au Tribunal civil de Lyon le 14 mai 1844¹⁵. Les préfets de départements surveillent de près son tour de France. Des agents du Ministère de l'Intérieur infiltrent ses rencontres avec les ouvriers français¹⁶. Les idées sociales contenues dans *L'Union ouvrière* suscitent autant un enthousiasme sans bornes que des dénonciations virulentes. On est favorable à l'union dans la mesure où il s'agit d'un plan d'action concrète, légale, non-violente et donc non-révolutionnaire :

¹⁴Daniel Armogathe et Jacques Granjone, «Introduction», dans Flora Tristan, *Union ouvrière, op. cit.*, p. 11.

¹⁵C. Piou, «Rapport du procureur du roi près le tribunal civil de Lyon, A. Gilardin, au procureur général près la cour royale de Lyon», dans *Flora Tristan: Lettres*, réunies, présentées et annotées par Stéphane Michaud, Paris, Seuil, 1980, p. 196-199. Michaud précise que «L'embaras du juge d'instruction et l'arrêt de non-lieu s'expliquent par le fait que F.T. n'entretenant aucun lien ni avec le parti communiste, ni avec le conflit de Rive-de-Gier. La grève des mineurs de ce bassin houiller, le plus important de la région stéphanoise, avait constitué l'un des plus graves conflits sociaux de la monarchie de Juillet».

¹⁶Claire Goldberg Moses, *French Feminism in the 19th Century*, Albany, State University of New York Press, 1984, p. 107.

Votre livre a une valeur *pratique* immense. - Ce n'est pas une pure expression de théories et de doctrines cent fois enseignées en vain, - c'est un *acte*, et un acte de la plus haute importance. On a assez discuté, il faut *agir* aujourd'hui, sous peine de rester à la même place, ou même de rétrograder. [...] Il est surtout excellent en ce qu'il peut se réaliser sans secousse violente et sans alarmer les *intérêts dominants*¹⁷.

Certains vont même jusqu'à déplorer le discrédit où tombent les plans de régénération sociale :

Il n'y a que trop de gens aujourd'hui qui traitent d'*illusion* tout sentiment généreux, et d'*utopie* toute réforme sociale ou politique. Je suis d'ailleurs très convaincu qu'il y a, dans votre projet, un grand fond de vérité et le principe d'une institution nouvelle très salubre pour les classes ouvrières¹⁸.

Malgré ces proclamations de foi en ce projet d'amélioration de la société, l'oeuvre tristanienne est d'emblée inscrite dans le genre utopique, comme plusieurs oeuvres de l'époque :

The history of utopias in the nineteenth century is closely linked with the creation of the socialist movement, and it is sometimes difficult to distinguish between schemes which belong to the province of utopian thought and those which come within the province of social reform. There is hardly a single work dealing with social problems, published during this period, which has not, at some time or other, been described as utopian¹⁹.

¹⁷Auguste Audemar cité par Flora Tristan, *Union ouvrière*, *op. cit.*, p. 125-126. Tristan cite également Eugène Sue qui reconnaît le rôle démocratique que peut jouer un défenseur de la classe ouvrière et concède la possibilité de réalisation de ce projet : «L'admirable exemple de l'Irlande prouve à quel ascendant les masses peuvent arriver par l'union, sans sortir de la légalité. [...] C'est en cela, Madame, que votre projet relatif à la fondation des PALAIS de l'UNION OUVRIÈRE me paraît d'autant plus excellent qu'il est réalisable, immédiatement réalisable.»

¹⁸Eugène Sue cité par Flora Tristan, *op. cit.*, p. 125.

¹⁹Marie Berneri citée par Ruth Levitas, *The Concept of Utopia*, Syracuse, Syracuse University Press, 1990, p. 24.

Bien que Tristan affirme qu'elle ne se place sous l'égide d'aucune école de pensée (PL 317), elle puise au fouriérisme, au saint-simonisme et à l'owenisme. Les ouvrages tristaniens, apparentés à ces courants de pensée, sont dès lors assimilés à ces socialismes dits utopiques. C'est en raison de cette qualification que Flora Tristan a été reléguée aux oubliettes. La redécouverte de l'oeuvre tristanienne au cours de la seconde moitié du XXe siècle ne remet pas en cause cette classification. André Breton voit en Tristan «l'une des grandes figures de l'utopie»²⁰ et Jean Cassou écrit qu'elle offre «une pensée qui ne pense que de l'impensable. Une action qui n'agit que dans l'irréel»²¹. Par ailleurs, les intitulés de certaines recherches tristaniennes tels «*Flora Tristan, Utopian Feminist*»²² et «*An Emancipated Voice. Tristan and Utopian Allegory*»²³ reprennent cette équivoque; l'emploi du terme «utopie» est nébuleux, ornemental, fortuit, contigu et contingent.

Si la critique a eu tendance à refouler les ouvrages non-fictifs de Tristan dans la sphère de l'utopie, il n'est pas clair pour autant que ceux-ci s'inscrivent de droit dans le genre utopique. En effet, plusieurs littéraires ont contesté l'appartenance d'ouvrages non-fictifs, comme ceux de Tristan, au genre utopique. D'autre part, les éléments d'analyse de l'utopie sont mal définis et peu employés, ce qui rend la

²⁰Stéphane Michaud, «Présentation», dans *Un Fabuleux Destin : Flora Tristan, op. cit.*, p. I.

²¹Jean Cassou, «Un fabuleux destin», dans Stéphane Michaud (ed.), *Un Fabuleux Destin : Flora Tristan, op. cit.*, p. I.

²²Doris et Paul Beik, *Flora Tritan, Utopian Feminist : Her Travel Diaries & Personal Crusade*, Bloomington, Indiana University Press, 1993, 195 p.

²³Margaret Talbot, «An Emancipated Voice. Tristan and Utopian Allegory», dans *Feminist Studies*, vol. XVII, no. 2, 1991, p. 219-239.

délimitation de l'utopie difficile. La question «Flora Tristan a-t-elle écrit une utopie?» s'avère, par conséquent, complexe. Afin de tirer au clair cette question, il est impératif de définir et de délimiter l'utopie, héritière d'un riche passé littéraire. L'honneur d'avoir créé le mot «utopie» revient à Sir Thomas More. En 1516, il nomme «Utopia» la société idéale qu'il décrit dans un récit fictif. Néologisme à double sens, ce calembour, formé des racines grecques *eutopia* (le bon lieu) et *outopia* (le non-lieu), jouit d'un sort heureux. Francisé par Rabelais en 1532, il est récupéré par les érudits pour désigner une oeuvre littéraire d'imagination qui porte davantage sur la description d'une société idéale imaginaire que sur une diégèse traditionnelle. Si le sens premier du mot «utopie» perdure, les notions d'eutopie²⁴, voire même d'entopie, c'est-à-dire «cité réalisable où il ferait bon vivre»²⁵, sont délaissées au profit de l'amplification et de la mutation de la notion d'*outopia*. En fait, le sens de non-lieu passe de ce qui n'est *pas* réalisé à ce qui ne *peut* être réalisé²⁶. Au moment

²⁴Guy Bouchard, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 97. Celui-ci développe la notion d'eutopie en une sous-section de l'utopie fictive; elle désigne une utopie positive par opposition à une utopie négative, la dystopie.

²⁵*Id.*, «Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie», dans Guy Bouchard, Laurent Giroux et Gilbert Leclerc, *L'Utopie aujourd'hui*, Montréal, P.U.M., 1985, p. 139. Bouchard résume la pensée de C.A. Doxiadis, le créateur du néologisme «entopie».

²⁶Les dictionnaires, et en particulier la définition historique de *Le Robert: Dictionnaire historique de la langue française*, sous la dir. d'Alain Roy, Paris et Montréal, Dictionnaire Le Robert, 1992, vol. 2, p. 2204, témoignent de ce glissement de sens : «Le mot est sorti d'usage au premier sens de «pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux». » Dans le vocabulaire politique du XVIIIe s., il désigne par extension (1710, Leibniz), après *utopia* en anglais (XVIIe s.), le plan d'un gouvernement imaginaire. » De l'idée de système idéal, le mot est passé au sens de «vue politique ou sociale qui ne tient pas compte de la réalité» (mil. XIXe s.) et à l'emploi courant (1862) pour désigner une conception qui paraît irréalisable, une chimère.»

où Flora Tristan utilise pour la première fois le mot «utopie», ce terme est en pleine mutation, basculant de l'idéal à l'illusoire, du genre littéraire au projet chimérique²⁷.

Cette mutation sémantique entraîne une mutation paradigmatique du terme. Entamée à la fin du XVIIIe siècle, le genre utopique devient sujet d'économie politique ou de sciences sociales modernes :

the vehicle of voyage disappears, often being replaced by a less or more sophisticated theory of history which locates utopia in the near future. The meaning of 'utopian' shifts slightly to connote 'a proponent of ideal society', a usage which derives from More but which has a different emphasis²⁸.

Cette forme d'utopie littéraire est sans doute «the most influential form of utopianism in the last two centuries»²⁹. Fourier, Saint-Simon, Enfantin et Cabet, les maîtres à penser ou les contemporains de Tristan, n'écrivent ni des voyages imaginaires, ni des gouvernements rêvés. Au contraire, ils produisent des images-guides³⁰ présentées comme autant de conséquences des théories sociales, de vérités scientifiquement fondées. La révolution industrielle et une croyance inébranlable au progrès permettent de croire que la cité nouvelle est à proximité chronotopique. Goodwin et Taylor

²⁷Le *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e éd., tome 2, Paris, Imprimerie et librairie de Firmin Didot Frères, Institut de France, 1835, p. 904, qu'a pu consulter Flora Tristan, en atteste : «**utopie**: Il signifie, Ce qui n'est en aucun lieu, nulle part; et se dit en général d'Un plan de gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur de chacun, comme au pays fabuleux d'Utopie, décrit par Thomas More, dans un livre qui porte ce titre. *Chaque rêveur imagine son utopie. De vaines utopies.*»

²⁸Barbara Goodwin et Keith Taylor, *The Politics of Utopia. A Study in Theory and Practice*, London, Hutchinson Press, 1982, p. 44.

²⁹*Ibid.*, p. 39.

³⁰Bronislaw Baczko, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, coll. «Critique de la politique», 1978, p. 21.

précisent que : «even if it is viewed as the culmination of a historical process, the realization in the near future is possible, if the means and the will can be found»³¹. L'utopie du XIXe siècle, qu'elle prenne la forme d'une fiction comme *l'Icarie* de Cabet ou qu'elle soit un traité politique, est devenue une image-guide de l'action sociale, action qui, en travaillant sur le réel, espère transformer le monde.

Cette croyance inébranlable à la «perfectibilité», à la découverte des «règles à suivre pour arriver dans ce monde à la plus grande somme de bonheur par l'étude de notre être moral et physique, de notre ame [sic] et de l'organisation du corps auquel elle a été appelée à commander» (PP Préface xiv), perdure malgré le discrédit où sont tombés en 1835 les saint-simoniens, et malgré les premiers symptômes de paupérisation qu'engendre l'industrialisation. Paradoxalement, se faire traiter d'utopiste, même à cette époque où l'on croyait que tout était possible, c'est devenir la risée publique. Cela l'est doublement dans la mesure où l'utopie est un genre littéraire qui, comme le roman à thèse, «n'ose pas dire son nom»³².

Un philosophe allemand du XXe siècle, Ernst Bloch, tente de tirer l'utopie et les utopistes de la défaveur où ils avaient été relégués. Contrairement au littéraire Ruyer³³ ou à Cioran³⁴ qui tentent de resserrer les frontières du genre utopique,

³¹Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 28.

³²Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, P.U.F., coll. «Écritures», 1983, p. 9.

³³Raymond Ruyer, *L'Utopie et les utopies*, Paris, P.U.F., 1950, 293 p.

³⁴E.M. Cioran, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, 1977, 147 p.

Bloch voit dans l'utopie un phénomène «gigantesque»³⁵ qui rassemble tant la philosophie et la sociologie que la littérature. Il écrit que «l'art tout entier s'avère ainsi regorger d'une multitude de manifestations poussées jusqu'à leur expression ultime dans les symboles de perfection»³⁶. L'étude du mode utopique s'appelle l'utopologie³⁷, et ses chercheurs, les utopologues. Le genre littéraire utopique s'inscrit dans ce vaste mode de pensée utopique tout en gardant sa spécificité dans la mesure où «en général, le mode de pensée ne peut être étudié objectivement s'il n'accède au mode d'expression, ce qui signifie que, concrètement, les seules utopies de pensée que l'on puisse étudier prennent la forme d'un discours ou d'une fiction»³⁸.

Étant donné que les ouvrages de Flora Tristan relèvent tous de la non-fiction, mais que le genre utopique dans son sens restreint n'admet que les récits romanesques, il importe de voir si la question de l'utopisme tristanien se pose. La question qu'il importe donc de régler est celle de l'extension du genre utopique. Doit-il admettre uniquement les diégèses? Deux tendances s'esquissent depuis une trentaine d'années; la première s'oppose à l'éclatement du genre utopique dans le mode utopique, puisqu'un mot qui tente de tout dire perd toute précision sémantique.

³⁵Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart, Paris, Gallimard, tome 1, 1976, p. 13.

³⁶*Ibid.*, p. 23-24.

³⁷Guy Bouchard, «Introduction», dans Guy Bouchard, Laurent Giroux, Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 14. Bouchard nomme l'utopologie ce point de vue sollicitant chacune de ces disciplines. L'utopologie serait donc l'étude du mode utopique dans son ensemble.

³⁸*Id.*, «L'art de la définition: l'utopie», *op. cit.*, p. 348.

Les tenants de cette école de pensée préfèrent circonscrire le genre utopique au modèle fictif de More et le distinguer des autres formes de «Bonne Vie» (Âge d'or, Arcadie, Cocagne, etc.)³⁹. La définition que propose Trousson illustre ce resserrement:

Nous proposerons de parler d'utopie lorsque, dans le cadre d'un récit (ce qui exclut les traités politiques), se trouve décrite une communauté (ce qui exclut la robinsonade), organisée selon certains principes politiques, économiques, moraux, restituant la complexité de l'existence sociale (ce qui exclut l'âge d'or et l'arcadie), qu'elle soit présentée comme idéal à réaliser (utopie constructive), ou comme la prévision d'un enfer (l'anti-utopie moderne), qu'elle soit située dans un espace réel, imaginaire, ou encore dans le temps, qu'elle soit enfin décrite au terme d'un voyage imaginaire vraisemblable ou non⁴⁰.

D'autres chercheurs, dont Bouchard, Kumar, Levitas, Goodwin et Davis, estiment que le sens de «fiction» n'est pas synonyme de la «diégèse» et qu'elle n'est qu'un avatar de l'imaginaire utopique. S'il est vrai que «l'imaginaire englobe le domaine de la fiction et celui de la non-fiction théorique»⁴¹, la fiction utopique se manifesterait sous diverses formes littéraires : «all expressions of social/political theory may be fictions, but not fictions of the same kind. They can simply differ in form - the dialogue, the treatise, the advice to princes»⁴². Ruth Levitas, pour sa part, remet en question la validité d'une définition restreinte de l'utopie littéraire :

³⁹J.C. Davis, *Utopia and the Ideal Society. A Study of English Utopian Writing 1516-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 3-15.

⁴⁰Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1979, p. 28.

⁴¹Guy Bouchard, «Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie», *op. cit.*, p. 163.

⁴²Krishan Kumar, *Utopianism*, Minneapolis, University of Minneapolis Press, coll. «Concepts in Social Thought», 1991, p. 28.

depictions of the good society do not necessarily take the form of literary fictions - and indeed this form is only available under certain very specific historical conditions; is it then to be assumed that when these conditions do not exist, there are no utopias?⁴³

Le choix d'un médium fictif ou non-fictif semble donc être étroitement lié au contexte socio-historique qui mène à l'écriture d'un ouvrage utopique. Par ailleurs, soulignent Goodwin et Taylor, le choix d'une forme littéraire quelconque procède de l'effet que l'auteur «intends to evoke and [...] whether he wishes to achieve this by reasoned argument, revelation or appeal to emotion»⁴⁴. Ceux-ci concluent que «the choice of a non-fictional form for a utopian model need not diminish its utopian essence; it is largely a matter of choosing the best vehicle for reaching and impressing the literate public»⁴⁵. Selon ces chercheurs, l'utopie ne serait donc apparentée à aucune forme d'expression littéraire spécifique⁴⁶, et l'inclusion d'ouvrages théoriques non-fictifs - que Bouchard appelle «utopie discursive» ou «discours»⁴⁷ serait légitime.

Il importe peu, tout compte fait, que l'utopie littéraire soit définie comme une diégèse ou comme un discours; il s'agit plutôt d'un modèle⁴⁸, c'est-à-dire la vision d'un monde idéal, articulée, formalisée et fonctionnelle. Telle une machine, l'utopie

⁴³Ruth Levitas, *op. cit.*, p. 5.

⁴⁴Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 40.

⁴⁵*Ibid.*, p. 56.

⁴⁶J.C. Davis cité par Krishan Kumar, *op. cit.*, p. 28.

⁴⁷Guy Bouchard, «L'art de la définition: l'utopie», *op. cit.*, p. 342.

⁴⁸*Petit Larousse en couleurs*, sous la dir. de Bruno Rohmer et Bernard Willerval, Paris, Librairie Larousse, 1986, p. 592. Le dictionnaire fait valoir la richesse du mot «modèle» : 1. ce qui sert d'objet d'imitation; 2. personne ou objet qui possède à la perfection certaines caractéristiques; 3. toute structure formalisée utilisée pour rendre compte d'un ensemble de phénomènes qui possèdent entre eux certaines relations déjà fonctionnelles; 4. personne ou objet d'après lequel travaillent les artistes.

discursive doit pouvoir être démontée, scrutée : «it is a construction which can be taken to pieces, and certain parts of it have been shaped in such a way that they can (with a few alterations by way of adjustment) be fitted into legislation»⁴⁹. A la suite de l'analyse de maintes définitions contemporaines de l'utopie, Bouchard dégage trois catégories de définitions-types qui apparentent utopie, discours et modèle et qui rendent explicite le débat entre fond et forme, entre l'idée et l'articulation de l'idée. Bouchard écrit que :

En tant que mode d'expression, l'utopie est d'abord un discours prenant pour thème le bonheur humain individuel et parfait [...]. En second lieu, elle est un discours présentant un projet imaginaire de réalité globalement autre, qui a pour but de transformer radicalement la société existante. D'après une troisième catégorie, l'utopie est un discours ou une fiction prenant pour thème principal, sur fond de critique implicite ou explicite de la société existante, une société imaginaire idéale, fictive ou non fictive, réalisable ou irréalisable, meilleure ou parfaite⁵⁰.

Un élément essentiel semble avoir été mis de côté dans cette définition. L'observation s'avère le fondement sans lequel il n'y aurait ni critique, ni construction ni, par conséquent, d'utopie. Dans la mesure où Raymond Ruyer affirme que l'utopie est le «point de rencontre d'un raisonnement scientifique, d'une critique et d'un rêve»⁵¹, nous estimons que la démarche utopique, surtout à l'époque où écrit Tristan, se rapproche de celle, tripartite, du savant, «observation, hypothèse, expérimentation»⁵².

⁴⁹Alasdair Morrison, «Uses of Utopia», dans P. Alexander et R. Gill (ed.), *Utopias*, London, Duckworth, 1984, p. 147.

⁵⁰Guy Bouchard, «L'art de la définition: l'utopie», *op. cit.*, p. 345.

⁵¹Raymond Ruyer, *op. cit.*, p.55.

⁵²Claude Bernard cité par Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 18.

Dans le cas particulier de Tristan, à tout le moins, la démarche utopique serait donc sinon également tripartite (observation, critique, construction), du moins largement sous-tendue par l'observation. Cette démarche peut être étoffée par ce que Roger Mucchielli nomme «le processus général de formation de l'utopie»⁵³, qui, explique-t-il, comporte six phases dialectiques : la révolte individuelle, l'observation, le pessimisme, le constat de contradiction tragique entre la révolte et le pessimisme, la fuite de la force de révolte vers l'irréel, et enfin, l'écriture du monde utopique. Elle peut également être étoffée par ce que Bouchard nomme la «démarche hétéropolitique»⁵⁴, qui comporte une étape discursive, un relais idéologique, et une implantation concrète de la société proposée. Autant d'opinions diverses témoignent non pas de contradictions, mais de diverses interprétations d'un même phénomène, d'un cheminement de la pensée qui mène à la construction discursive et à la construction réelle. L'oeuvre tristanienne reflète cette démarche dialectique qui fait osciller la pensée comme la structure des ouvrages entre la révolte et la renonciation, entre la critique et la construction. L'écriture se fait questionnements, pérégrinations; la construction se fait hypothèse et expérimentation :

Je ne pense pas qu'un plan tracé ainsi à l'avance puisse jamais se réaliser. - C'est lorsqu'on est à l'oeuvre, et seulement alors, qu'il est possible de bien apprécier les moyens les plus propres à faire réussir l'entreprise. - Tailler, trancher, affirmer en théorie est, selon moi, faire preuve d'une grande ignorance des difficultés de la mise en pratique (UO 214).

⁵³Roger Mucchielli, *Le Mythe de la cité idéale*, Paris, P.U.F., 1960, p. 34-63.

⁵⁴Guy Bouchard, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 100.

Par ailleurs, dans la mesure où la critique relève de la rhétorique qui tente de convaincre le lecteur de la validité de la dénonciation et de le préparer ainsi à embrasser les éléments constructifs, la critique a ceci de commun avec l'observation : elles sont toutes deux des préalables à la construction. S'il s'est déjà vu des observations sans critique sociale ou sans construction, dans l'utopie l'une ne va pas sans l'autre : elles sont indissociablement liées. Aussi importe-t-il d'amender la définition de Bouchard :

le genre utopique est un discours eudémonique prenant pour thème principal, sur fond d'observation et de critique implicite ou explicite de la société existante, un modèle de société imaginaire meilleure ou parfaite, fictive ou non fictive, réalisable ou irréalisable.

Cette définition est suffisamment vaste pour comprendre toutes les formes littéraires à contenu «utopique», c'est-à-dire appartenant au genre utopique. Rigoureuse mais souple, cette définition ouvre le genre littéraire aux fictions comme aux non-fictions ou encore aux discours, évitant ainsi le piège des «définitions trompeuses par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues ou que la coutume ne nous a pas rendues familières»⁵⁵. Elle transcende le cantonnement temporel, répondant aux préoccupations de Ruth Levitas qui écrit que «broader historical comparisons require more inclusive definitions, to accommodate changes in the way in which aspirations for a better life may be expressed»⁵⁶. Elle reprend les

⁵⁵Voltaire cité par Roger Picard, *Le Romantisme social*, New York, Brentano, 1944, p. 23.

⁵⁶Ruth Levitas, *op. cit.*, p. 5.

notions de modèle/vision et de souhait de réalisation présentes chez, entre autres, Leclerc⁵⁷ et Goodwin⁵⁸. Enfin, cette définition respecte les trois moments du genre utopique; elle sous-entend l'observation, comme elle souligne la critique et la construction.

Notre recherche vise à déterminer si les ouvrages tristaniens peuvent être considérés comme des textes appartenant au genre littéraire utopique. La première partie du travail est consacrée aux assises de la construction, soit l'observation et la critique. L'observation sociale, chez Flora Tristan, est concomitante à l'élaboration du concept de paria. Marginalisée, elle s'approprie cette appellation avant de l'étendre à tous les groupes aliénés, notamment les femmes et les prolétaires. L'observation systématique dévoile les tares profondes qu'engendrent la révolution industrielle et permet de débusquer les causes de la misère à laquelle les parias sont assujettis. Il est impossible de mener à bien une analyse utopologique sans bien saisir le contexte socio-historique qui a suscité la réprobation de l'écrivaine. Les éléments sociaux qui ont retenu l'attention de Tristan, qui l'ont amenée à la critique, seront analysés. Comme la dénonciation relève toujours d'une certaine rhétorique, une attention particulière sera accordée aux procédés rhétoriques qu'emploie l'auteure pour convaincre ses lecteurs de dénoncer, comme elle, les tares du système social. La

⁵⁷Gilbert Leclerc, «L'Éducation permanente comme modèle utopique», dans Guy Bouchard, Laurent Giroux et Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 129 : «modèle idéal capable de guider et d'inspirer l'action, mais en prenant garde de vouloir l'incarner tel quel dans l'histoire».

⁵⁸Barbara Goodwin, *Social Science and Utopia. Nineteenth-Century Models of Social Harmony*, Sussex, The Harvester Press, 1978, p. 4 : «a model of an ideal society located, in the past (mythical or real), present (but situated elsewhere) or future, for critical and didactic purposes».

propose Tristan. Or la critique s'effectue invariablement au nom de valeurs nouvelles et entraîne la construction du monde nouveau. À l'image de la première partie, l'étude porte à la fois sur les éléments sociologiques et sur les éléments de rhétorique employés par Tristan pour convaincre les bien et mal nantis d'améliorer le lot des parias du monde. Ce regard posé sur les textes tristaniens devrait permettre d'apporter un nouvel éclairage sur l'appartenance des ouvrages tristaniens au genre utopique littéraire.

ÉCRIRE LE «VRAI» : L'Observation et la Critique

Un bon utopiste [...] est réduit à être d'abord un réaliste conséquent. Ce n'est qu'après avoir regardé la réalité en face, telle qu'elle est, sans se faire aucune illusion, qu'il se tourne contre elle et qu'il essaie de la transformer dans le sens de l'impossible⁵⁹.

L'esthétique réaliste qui, du vivant de Flora Tristan, s'impose comme courant littéraire et qui n'est pas sans marquer l'oeuvre tristanienne, vise la mimesis entre le monde réel et le monde textuel. Comment (d)écrire un phénomène observé en lui demeurant aussi fidèle que possible? Comment éliminer, pour reprendre la terminologie de Henri Mitterand, la «fracture qui s'interpose entre la réalité et le signifié textuel»⁶⁰? Mieux, comment (d)écrire un phénomène social, mouvant, changeant, inextricablement lié à l'immensité et à la complexité du monde? Surtout, pourquoi écrire le réel?

Cette volonté de représenter le réel prospère dans «des contextes historiques et nationaux qui connaissent des conflits idéologiques et sociaux aigus, et qui ont en plus une tradition d'engagement social et intellectuel parmi les écrivains»⁶¹. L'époque où Tristan s'adonne à l'écriture, héritière de la Révolution française et des campagnes napoléoniennes et celles de 1830, stimule les observations sociales

⁵⁹Ortega y Gasset, *Vom Menschen als Utopischen Wesen*, cité par Bronislaw Baczko, *op. cit.*, p. 29.

⁶⁰Henri Mitterand, *Le Discours du roman*, Paris, P.U.F., coll. «Écriture», 1980, p. 8.

⁶¹Susan Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 26.

d'autant plus que le réalisme fait de nombreux adeptes. La monarchie de Juillet (1830-1848) aspire à la stabilité socio-économique, mais entraîne la France dans d'importants bouleversements sociaux. Louis-Philippe prône d'abord le libéralisme, élargissant le suffrage, assurant le parlementarisme et les libertés de presse, de réunion, et de manifestation. Cette ouverture politique est accompagnée d'un bouillonnement de la pensée qui se manifeste dans les lettres, la pensée sociale et les sciences⁶². Le scientisme, à l'exemple de l'Angleterre, ouvre la voie à la révolution industrielle française et excite cette confiance au progrès. Le développement des voies de communication, la modernisation des moyens de production et la fabrication abondante et inégalée de biens de consommation laissent entrevoir une hausse spectaculaire du niveau de vie.

Or la grande industrie, la mécanisation et la division du travail dévalorisent les emplois, réduisent les salaires et transforment les artisans en de simples ouvriers. L'urbanisation déclenche des crises agricoles et concentre la pauvreté en des ghettos où augmente le taux de criminalité. L'industrialisation naissante creuse l'abîme qui sépare riches et pauvres, et le pays s'enlise dans un cycle de contestation et de répression qui éclatera en 1848⁶³. David R. Green et Alan G. Parton, parlant de l'Angleterre, résument les bouleversements sociaux avec lesquels sont aux prises les pays européens en voie d'industrialisation :

⁶²Roger Picard, *op. cit.*, p. 61.

⁶³Madeleine Ambrière, *Précis de littérature française du XIXe siècle*, Paris, P.U.F., 1990, p. 129-131.

Few periods of English history excited as much social concern as did the 1830s and 1840s. Set against a background of sharp economic fluctuations, worsening conditions in cities and working-class political radicalism, the period brought to the fore an intense disquiet over the nature of urban industrial society [...]. But it was becoming equally clear that the forces which threatened progress gathered strength in precisely the same places⁶⁴.

En 1835, date à laquelle la France entame sa révolution industrielle, le régime révoque la liberté d'association, étend les délits de presse et réprime la propagande anti-constitutionnelle.

Cette détérioration des conditions de vie des ouvriers entraîne un désenchantement⁶⁵ face à la grande industrie et à la mécanisation du travail. Tristan propose cette interprétation de l'accablement qui sévit autour d'elle:

Les malheurs de notre époque proviennent de ce que les hommes n'ont aucune croyance arrêtée. Le vague qui, d'abord, produit dans leur esprit mille systèmes, mille rêveries, et ensuite un désillusionnement complet et si affreux, les amènent [sic] naturellement au matérialisme et à l'égoïsme (NE 81).

Ce nouveau mal du siècle, «d'origine plus sociale que spirituelle»⁶⁶ privilégie l'utilitarisme, la doctrine du plus grand bien pour le plus grand nombre, et pousse des penseurs sociaux tels Tristan à écrire que «ce n'est point le moment de s'amuser à lire des romans, des poèmes, des fables ou des drames» (PL 53). L'utilitarisme investit l'écriture d'une mission sociale, les observations de fonctions didactique, critique et

⁶⁴David R. Green et Alan G. Parton, «Slums and slum life in Victorian England : London and Birmingham at Mid-Century», dans S. Martin Gaskell (ed.), *Slums*, Leicester NY, Leicester Press, 1990, p. 19.

⁶⁵Paul Bénichou, *L'École du désenchantement : Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Paris, Gallimard, 1993, p. 8.

⁶⁶Madeleine Ambrière, *op. cit.*, p. 132.

mobilisatrice. Il donne lieu, comme le souligne Roger Picard, à :

une intime connexion de littérature et de politique, si visible en 1815, [qui] se transforme vers 1830 en une association du «littéraire» et du social. C'est que les problèmes nés de la révolution industrielle et économique tendent à l'emporter sur les questions simplement constitutionnelles et toute l'école romantique, divisée sur le terrain politique [...] va bientôt se trouver unie sur le terrain social⁶⁷.

Romans sociaux, articles journalistiques et enquêtes sociales inondent les marchés du livre français et anglais, jumelant le sensationnalisme et la glose fictive à l'émergente banque d'observations sociales⁶⁸. Il n'est guère étonnant, compte tenu de ce climat intellectuel, que Flora Tristan voue son oeuvre entière à la cause du social et de l'utile, et ce, dès l'ouverture de *Nécessité* :

De toute part on entend résonner une voix unanime, qui réclame des institutions nouvelles qui puissent s'adapter aux besoins nouveaux, une voix qui demande de s'associer, de s'unir pour travailler d'un commun accord à soulager les masses qui souffrent et languissent (NE 55).

Ces institutions nouvelles reposent sur l'identification des besoins et des ressources tant macro-économiques que quotidiens. Pour ce faire, il faut un esprit critique pour critiquer l'inefficacité, l'injustice, l'inacceptable. En effet, Tristan fonde chacune de ses améliorations progressives sur une critique du monde actuel, elle-même fondée sur l'observation empirique de la société.

⁶⁷Roger Picard, *op. cit.*, p. 64-65.

⁶⁸David R. Green et Alan G. Parton, *op. cit.*, p. 17.

I. DÉCOUVRIR LE RÉEL

1. Aller voir

L'observation, chez Flora Tristan, est d'abord fondée sur une prise de conscience. Dans l'avant-propos de *Pérégrinations*, Tristan se dépeint comme une victime de la société : elle est à la fois enfant naturelle, dépossédée de son héritage paternel, séparée de corps mais enchaînée par l'abolition récente du divorce à son époux, mère célibataire mais sans ressources et sans statut, et voyageuse malgré elle, voire une « esclave fugitive » (PP Avant-propos xxxviii). Le passage qui suit permet de jauger l'écart entre la lente prise de conscience et l'écriture critique de l'expérience empiriquement observée :

J'appris, écrit-elle, pendant ces six années d'isolement, tout ce qu'est condamnée à souffrir la femme séparée de son mari au milieu d'une société qui, par la plus absurde des contradictions, a conservé de vieux préjugés contre les femmes placées dans cette position, après avoir aboli le divorce et rendu presque impossible la séparation du corps (PP Avant-propos xxxvi).

Si Tristan a pu écrire de telles phrases, c'est que ses voyages en province française comme à l'étranger servent de catalyseur qui transforment la « conscientisation » en une observation et une écriture formelles. Le voyage fait découvrir de nouveaux horizons, permet de comparer, de s'instruire, autant d'éléments qui font d'une observation une observation crédible.

Paradoxalement, ce regard lucide sur le monde est fortement compromis par l'espoir d'une vie nouvelle sur de lointaines terres. L'ailleurs s'avère pourtant

davantage le produit de l'imaginaire que d'un espace réel⁶⁹. Il en découle, dans le récit de voyage, une coexistence contradictoire chez Tristan de la vérité lucide et de la naïveté qui découle de l'espoir de trouver un monde meilleur. C'est dans *Pérégrinations* que cette contradiction est résolue, non sans l'aide de deux individus. Le premier, Alfred David, membre de l'équipage du *Mexicain*, issu du même milieu que Tristan (PP 12), lui sert de précepteur et lui montre que les hommes sont «des bêtes féroces, toujours, prêtes à s'entr'égorges» (PP 13). Il l'engage à étudier un marchand d'esclaves, puisque «la majorité de la race humaine est, en tout point, semblable à l'honorable M. Tappe» (PP 42). Pour sa part, Tappe, surnommé «mouton anthropophage» (PP 42), ajoute que «je crois m'apercevoir que vous avez peu vu le monde, je vous engage à le voir davantage, car il est bon de savoir avec quels gens on vit, autrement on est la dupe de tous» (PP 45). Par ailleurs, un passager à bord du *Mexicain* réitère l'importance de l'expérience : «j'ai sur vous l'avantage de ma longue expérience» (PP 24). Les clés de la connaissance, à en croire ces trois individus, sont l'étude et l'expérience, qui seront adoptées par Tristan comme méthode.

Flora Tristan commence peu à peu à observer ceux qui entrent en contact avec elle et à noter plus régulièrement ses observations. En devenant régulières, ses notes régularisent l'écriture du regard, provoquent la réflexion et la rigueur intellectuelle, et suscitent de nouvelles écritures. Cependant, à mesure que Tristan apprend à

⁶⁹Jean-Michel Racault, «Introduction», dans *Cahiers CRLH - CIRAOI*, numéro spécial intitulé «Ailleurs imaginés», Paris, Diffusion Didier Érudition, 1990, no 6, p. 5.

percevoir le monde tel qu'il est, et non comme elle voudrait qu'il soit, il lui devient de plus en plus difficile de maintenir la posture naïve qu'elle affiche vis-à-vis de sa famille péruvienne et, en définitive, de l'humanité. La tension éclate à mi-chemin dans *Pérégrinations*, lorsque Tristan avoue que son oncle n'est qu'une «bête féroce» et qu'elle le repousse :

Ainsi, don Pio, de sang-froid et avec préméditation, vous repoussez la fille de votre frère, de ce frère qui vous sert de père, auquel vous devez votre éducation, votre fortune et tout ce que vous êtes? [...] Ah! homme sans foi, sans honneur, sans humanité, je vous repousse à mon tour, je ne suis pas de votre sang, et je vous livre aux remords de votre conscience. Je ne veux plus rien de vous (PP 189).

Aussi faut-il nuancer les propos de certains biographes de Tristan qui estiment que son départ pour le Pérou constitue le point tournant dans sa vie. En fait, le véritable point tournant n'a lieu que lorsque Tristan renonce à espérer dans l'ailleurs, ce «mirage qui se dérobe à l'approche»⁷⁰, et qu'elle déplace «l'ailleurs que lui figurait son désir [en] un nouvel *ici*»⁷¹. Le premier chapitre de *Pérégrinations* résume ce virage vers le pragmatisme et confère cette ligne directrice à l'ensemble de l'ouvrage. Le récit de voyage s'avère, par conséquent, un récit d'apprentissage tout autant qu'une prise de conscience que «la terre est, en effet, le paradis de l'homme; mais à lui d'y planter la vigne et l'olivier, et d'en arracher les épines et les ronces» (PP 20). La quête du bonheur idéal, inspirée, en quelque sorte, par l'utopie du voyage dans des

⁷⁰*Ibid.*, p. 5.

⁷¹*Ibid.*, p. 5.

terres étrangères, se transmue, dans l'oeuvre tristanienne, en enquête du malheur actuel, moyen privilégié d'inaugurer la société idéale sans intervention divine⁷².

2. L'empirisme

Atteindre ce «nouvel *ici*» présuppose cependant l'observation de l'ici actuel; à la lumière de cette évolution, Tristan écrit, dans la préface de *Pérégrinations*, que l'observation présuppose trois éléments :

il faut encore avoir souffert et beaucoup souffert; car il n'y a que l'infortune qui puisse nous apprendre à connaître au juste ce que nous valons et ce que valent les autres. Il faut, de plus, avoir beaucoup vu, afin que, dépouillés de tout préjugé, nous considérions l'humanité d'un autre point de vue que de notre clocher; il faut enfin avoir dans le coeur la foi du martyr (PP Préface xxii).

C'est en fonction de ce commentaire que Tristan raconte sa vie dans l'avant-propos de *Pérégrinations*, qu'elle parle longuement de ses voyages et qu'elle se permet d'adopter un ton de plus en plus apostolique. Ce passage jette surtout les bases de sa méthode d'observation, qui, selon Denys Cuche, préfigure la méthode ethnographique⁷³.

En exigeant de voir de ses yeux ou d'avoir vécu elle-même, Tristan se plie à un des critères du courant réaliste de l'époque : l'«exigence d'observation directe, explique Michelle Perrot, venue des voyages de découvertes autant que des pratiques

⁷²Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 142.

⁷³Denys Cuche, «Une étrange étrangère au Pérou», dans Flora Tristan, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, *op. cit.*, p. 99.

médicales ou scientifiques, pousse à la recherche sur le terrain. Il faut 'aller voir' »⁷⁴ et n'écrire que le vrai, à tout prix, car «ce n'est plus qu'avec de palpables vérités, d'irrécusables faits qu'on peut espérer agir sur l'opinion» (PP Préface xxvii).

Tristan ajoute :

On m'avait raconté, au sujet des *finishes*, des scènes de débauche que je me refusais à croire. Je me trouvais à Londres pour la quatrième fois, et j'étais venue avec la ferme intention de tout connaître. Je me décidai donc à surmonter ma répugnance et à aller moi-même dans un de ces *finishes*, afin de juger du degré de confiance que je devais accorder aux diverses peintures qui m'en avaient été faites (PL 129).

Qu'elle, femme respectable, pénètre un tel établissement⁷⁵ atteste du triomphe de la volonté de la vérité sur la volonté de la naïveté. Par ailleurs, que Tristan écrive, dans *Nécessité*, que «nous ne savons parler que des choses que nous avons éprouvées nous-même» (NE 57), montre, à la lumière de l'avant-propos qui coiffe *Pérégrinations*, que Tristan tente de s'astreindre à dire vrai. L'enquêtrice, en privilégiant l'empirisme, s'avère réfractaire à la théorie, aux ouï-dire et aux «compilations érudites de documents préexistants, même si le souci de rassembler des séries de faits «mesurables» rend ce travail -la statistique proprement dite - indispensable»⁷⁶. Elle ne cite autrui que rarement, et qu'avec réserve. Le plus souvent, les penseurs sociaux sont amalgamés pour n'être qu'une «voix unanime, qui réclame des institutions

⁷⁴Michelle Perrot, «Flora Tristan enquêtrice», dans Stéphane Michaud (ed.), *op. cit.*, p. 83.

⁷⁵David R. Green et Alan G. Parton, *op. cit.*, p. 17, écrivent que : «indeed, the filth and stench of the slums were so thoroughly offensive to the senses that only the most dedicated and determined middle-class visitor remained for long in the courts and homes of the poor».

⁷⁶Michelle Perrot, *op. cit.*, p. 83.

nouvelles qui puissent s'adapter aux besoins nouveaux, une voix qui demande de s'associer, de s'unir pour travailler d'un commun accord» (NE 55).

Or à cette époque où le romantisme triomphant, pour être devenu social, n'a pas moins recours à l'imagination, il faut comprendre que Tristan et ses contemporains sont :

poètes et penseurs à la fois, et accepter le mode de pensée qui est le leur. La réflexion ne se sépare pas chez eux de l'émotion et du symbole. Ils cherchent, dans des voies nouvelles, la communion des hommes de leur temps; ils veulent prendre appui sur l'expérience commune pour définir un idéal dont nul n'a seul la clef et qui doit valoir pour tous. Ils passent sans cesse du sentiment et de l'image à l'intuition des valeurs; ils accèdent à des types, des attitudes, des conduites, selon une échelle tourmentée du Bien et du Beau⁷⁷.

Aussi Tristan accorde-t-elle autant d'importance aux témoignages qu'aux statistiques «pour [s]'instruire dans tout ce qu'[elle] désirai[t] savoir» (PP 98) et pour instruire les classes ouvrières (UO 106). Quoique quelques statistiques jonchent *Promenades*, Tristan n'adopte pas de méthode sociale quantitative proprement dite. Elle privilégie plutôt une approche qualitative, c'est-à-dire «échappant à toute codification et programmation systématique», qui repose «sur la présence humaine et la capacité d'empathie»⁷⁸, et sur «l'intelligence inductive et généralisante»⁷⁹. Tristan explique la raison pour laquelle elle privilégie cette méthode :

Les faits seuls ne sont pas suffisants pour faire connaître l'homme. Si le degré de son avancement intellectuel ne nous est représenté; si les

⁷⁷Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, op. cit., p. 13.

⁷⁸Alex Mucchielli, *Les Méthodes qualitatives*, Paris, P.U.F., coll. «Que sais-je?», 1991, p. 3.

⁷⁹*Ibid.*, p. 3.

passions qui ont été ses mobiles ne nous sont montrées, les faits ne nous arrivent alors que comme autant d'énigmes dont la philosophie essaie avec plus ou moins de bonheur de donner le mot (PP Préface xvii).

En fait, les images, les portraits, qui insufflent la vie aux faits, permettent bien davantage de comprendre le pourquoi des choses que les statistiques. Témoin le portrait d'une prisonnière, belle, fière, abandonnée de son époux ivrogne, emprisonnée pour avoir vendu les meubles de la chambre d'hôtel qu'elle ne pouvait plus payer, afin de procurer du pain à ses enfants (PL 156-158). Devant une telle tragédie, l'enquêtrice ne peut s'empêcher d'ajouter le commentaire suivant :

j'éprouvais une douleur poignante en songeant que l'existence de cette infortunée allait être flétrie et brisée; qu'il se rencontrerait des juges incapables de *sentir*, de *comprendre* la sainteté des devoirs de la maternité! (PL 158)

Des statistiques sur le même sujet n'eurent pu rendre le tragique du sort de cette femme, n'eurent pu, par le fait même, pousser le lecteur à se demander le pourquoi de ce genre de phénomène. La méthode qualitative est donc complétée par «la méthode des «pourquoi»»(UO 245) élaborée par un éminent pédagogue de l'époque, Jean-Joseph Jacotot. Le questionnement privilégie la recherche au détriment de la mémorisation, c'est-à-dire de l'intériorisation des préjugés (UO 245). Inscrite en filigrane ou prédominante, la recherche du pourquoi structure l'oeuvre, oblige l'observatrice qu'est Tristan à devenir enquêtrice. Cette question toute simple exige, par ailleurs, une réponse aussi simple, dans une langue simple, ce qui accroît la lisibilité de l'oeuvre.

II. DÉCRIRE LE RÉEL

1. Faire voir la marginalisation

L'objectif que s'est fixé Tristan d'«aller voir» n'a de sens qu'en fonction d'un objectif qui le supplante, fortement marqué par le courant réaliste de l'époque, de «faire voir»⁸⁰. Cet objectif didactique repose sur le souci de vraisemblance du discours réaliste, définie par Gérard Genette comme «un code idéologique et rhétorique commun à l'émetteur et au récepteur, donc assurant la *lisibilité* du message par des références implicites ou explicites à un système de valeurs institutionnalisées (extra-texte) tenant lieu de «réel» »⁸¹. C'est dire que, d'une part, les observations tristaniennes doivent prendre une forme qui soit comprise par le lecteur, soit un essai, un récit de voyage, une enquête sociologique, qui à cette époque sont bien connus du public lecteur. Les observations présentées doivent, d'autre part, concorder avec le vécu des destinataires. C'est surtout dire que la vraisemblance ne peut être assurée que si le réel est présenté comme un système cohérent. Pour assurer la vraisemblance et la lisibilité, Tristan ordonne ses observations selon deux axes thématiques, la notion de paria et la notion de la spirale croissante de la misère.

⁸⁰Susan Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 28 : «Un des éléments de l'impulsion réaliste, c'est le désir de *faire voir*, de faire comprendre quelque chose au lecteur à propos de lui-même, ou de la société ou du monde où il vit».

⁸¹Gérard Genette cité par Philippe Hamon, «Un discours contraint», dans *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1982, p. 129.

Le sentiment d'être paria est surtout développé dans *Pérégrinations*, où Tristan saisit l'impossibilité de refaire sa vie en Amérique avec Chabrié et relate son désarroi d'être marginale où qu'elle aille.

J'étais restée anéantie. Paria dans mon pays, j'avais cru qu'en mettant entre la France et moi l'immensité des mers je pourrais recouvrer une ombre de liberté. Impossible! Dans le Nouveau-Monde, j'étais encore paria comme dans l'autre» (PP 77).

Comme l'explique Elizabeth Lenk, une paria telle que Tristan n'a que deux possibilités : «radical self-renunciation», et le retour à une «disavowed heterogeneousness, a rebirth of the (disavowed) convictions -the development of pariah consciousness»⁸². Seule sur un continent qu'elle connaît peu et marginalisée dans sa propre famille, Tristan allie ces deux mécanismes pour forger son messianisme social. Cette conscience naissante de la marginalisation des femmes, à laquelle s'ajoutent celle des esclaves suite à ses premiers contacts avec les esclaves de La Praya (PP 30), et celle des marins (PP 54-59), s'élabore ainsi en un vaste concept sociologique qui permet d'organiser les recherches et l'écriture de Tristan. Michaud précise que Tristan s'avère novatrice dans la mesure où elle est «l'une des toutes premières à introduire le mot dans le débat social européen, la seule en tout cas à décliner, au féminin de surcroît, une identité de paria»⁸³. Par ailleurs, Lenk souligne le fait que Tristan devance Max Weber sur ce point, à qui on attribue généralement la notion sociologique de paria⁸⁴.

⁸²Elizabeth Lenk, «Indiscretion of Literary Beast : Pariah Consciousness of Women Writers since Romanticism», dans *New German Critique*, no 27, automne 1982, p. 106.

⁸³Stéphane Michaud, «Se choisir paria», dans *Romantisme*, vol. XVII, no 58, 4e trimestre, 1987, p. 39.

⁸⁴Elizabeth Lenk, *op. cit.*, p. 105.

Pérégrinations et surtout *Promenades* permettent de mesurer l'évolution de la notion de parias vers celle de «classe de PARIAS» (PP Préface xxiii). Tristan annonce, dans *Nécessité*, la parution prochaine de deux ouvrages qui feront suite à cette première brochure, et portant sur l'accueil réservé à ces femmes en Angleterre et en Amérique (NE 67). On sait que *Pérégrinations*, qui suit chronologiquement la publication de *Nécessité*, correspond à cet objectif. Par contre, l'ouvrage portant sur l'Angleterre, «qui aura pour objet spécial de rendre compte de l'accueil que reçoivent les étrangères qui voyagent dans ce pays» (NE 67), évolue d'une monographie à teneur autobiographique pour devenir *Promenades dans Londres*, un ouvrage clairement plus vaste que la simple étude de l'accueil réservé aux étrangères. Déjà préfigurée dans le récit de voyage, la notion de paria mûrit dans *Promenades*, puis dans *l'Union* pour comprendre l'ensemble des marginalisés, soit les femmes et les prolétaires.

Ce concept de paria s'étend d'abord aux femmes-voyageuses. Tristan, dans *Nécessité*, tente de brosser un «tableau fidèle de toutes les souffrances auxquelles est en butte la femme seule et étrangère» (NE 57). Une femme qui, seule et sans recommandation, entreprend un voyage, est épuisée et affligée avant même d'arriver à destination : le voyage pénible est d'autant plus éprouvant qu'elle aura eu à souffrir «mille dégoûts, mille manques d'hospitalité, et même de politesse» (NE 57), à endurer l'égoïsme des uns et la curiosité malsaine des autres. Une fois arrivée, elle se voit obligée de déboursier dix francs en sus pour la plus mauvaise chambre (NE 58); on

la sert la dernière «et de quelle manière» (NE 58). En butte aux préjugés qui condamnent d'avance l'étrangère, la voyageuse se fera peut-être inviter «à un dîner, à un thé, à un bal» (NE 59) mais sans plus, et renoncera à visiter les lieux publics où elle s'expose aux regards singuliers des hommes peu accoutumés à y voir des femmes. En proie à un «malaise indéfinissable tant au moral qu'au physique» (NE 60), cette femme découragée quitte Paris sans l'avoir vu, «sans qu'une voix se soit élevée en sa faveur, ou qu'un seul coeur se soit attristé sur son malheur» (NE 61).

La véritable pierre d'achoppement de la femme étrangère est l'isolement, qui rend la rencontre de compatriotes ou de citoyens sympathiques quasi impossible. Paradoxalement, tenter de surmonter cet isolement serait «risquer tout [son] avenir au hasard» (NE 63) d'inconnus d'une grande ville; l'étrangère, par conséquent, demeure terrée dans une petite chambre, d'autant plus seule que «le malheur rend timide» (NE 64). Sort d'autant plus déplorable que «beaucoup de ces femmes infortunées ont apporté à Paris un coeur brisé, mais pur, tout entier à la vertu; des moeurs simples, des idées justes et des qualités solides» (NE 65). Le portrait de la voyageuse à Paris est complété, dans *Pérégrinations*, par celui de la voyageuse au Pérou, plus incommodée encore qu'en Europe. Le périple en haute mer s'avère long et périlleux et, de plus, la voyageuse se retrouve seule parmi des hommes peut-être convenables, mais dont la présence stimule nonobstant des médisances (PP 79). Les voyages de femmes s'avèrent d'autant plus tragiques qu'ils sont souvent provoqués par le malheur. Dans *Promenades*, Tristan avance que nombre de ces jeunes femmes,

venues de la province, «exclues des travaux de la campagne» (PL 126), fort peu instruites, privées de leurs droits civils (PL 125), affluent à la ville afin de s'y trouver un poste de domestique. Isolées, surchargées de travail et mal rémunérées, les jeunes domestiques deviennent ainsi des proies faciles au viol ou à la séduction et, déshonorées, sont réduites à se prostituer pour survivre (PL 126).

Il est plus courant, toutefois, qu'à cette époque une femme, pour se soustraire à la domination de son père, se marie ou se cloître plutôt que de voyager. Or l'entrée en religion s'avère aussi malheureuse -et indissoluble- que le mariage. Le couvent carmélite où s'était retirée Dominga, une parente de Tristan, est l'un des plus riches monastères du Pérou à l'époque (PP 247); or, malgré l'excellente réputation du couvent, les religieuses, loin d'être heureuses, sont soumises à une «aristocratie [on ne peut plus] hautaine et plus choquante dans ses distinctions [...] Là règnent, dans toute leur puissance, les hiérarchies de la naissance, des titres, des couleurs de la peau et des fortunes» (PP 243). Nonobstant cette hiérarchisation et ces rivalités, toutes sont astreintes à un vœu de pauvreté et de silence, de même qu'à une vie communautaire de prières et de travail. Nicole Arnaud-Duc⁸⁵ montre que la législation de la première moitié du XIXe siècle asservit les femmes dans toutes les sphères de l'action féminine. Les femmes passent du toit du père à celui de l'époux (PL 269) sans jamais obtenir les droits dont jouissent ceux-ci, sans même pouvoir gérer leur dot

⁸⁵Nicole Arnaud-Duc, «Les contradictions du droit», dans Georges Duby et Michelle Perrot (ed.), *Histoire des femmes en Occident: Le XIXe siècle*, tome 4, sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 89-116.

comme bon leur semble. Les femmes sont prisonnières de l'institution du mariage; en France, depuis 1816, seule la séparation de corps est légale et encore faut-il pouvoir déboursier les sommes nécessaires pour l'obtenir. Par ailleurs, une femme «n'hérite que lorsqu'elle n'a pas de frères; elle est privée de droits civils et politiques, et la loi l'asservit en tout et pour tout à son mari» (PL 263).

Privées de leurs droits civils et politiques (PL 104), cloîtrées et éternellement condamnées par l'indissolubilité du mariage ou du vœu religieux et par «le joug pesant de l'opinion» (PL 263), les femmes sont également privées du droit à une instruction. Elles ne reçoivent presque aucune instruction formelle qui puisse les aider à remplir les fonctions sociales qui leur sont dévolues. Pourtant, en tant qu'amantes, épouses et mères, elles sont «le tout dans la vie de l'ouvrier» (UO 202), elles jouent un rôle central au sein de la famille en tant que compagnes, associées (UO 207) et «agents moralisateurs» (UO 204). Comment les femmes peuvent-elles instruire leurs enfants si elles-mêmes n'ont pas été instruites? La question se pose pour les bourgeoises, mais s'avère plus pertinente encore pour les ouvrières. Comment celles-ci peuvent-elles s'occuper de leurs enfants si elles sont contraintes, pour suppléer au salaire insuffisant de leur époux, d'enfermer leurs enfants pour aller travailler?

Privée d'instruction et de droits, il s'ensuit qu'«on paye la journée de l'ouvrière *moitié moins* que celle de l'ouvrier, ou, si elle travaille à la tâche, son salaire est moitié moindre» (UO 195). Curieusement, certains justifient cet écart

salarial en affirmant que les ouvrières excellent aux «métiers où il faut une certaine légèreté de main» (UO 195). Chose certaine, il est logique financièrement parlant, du moins à court terme, qu'un entrepreneur embauche cette main-d'oeuvre peu coûteuse composée de femmes ou d'enfants. Les ouvriers, parfois membres de maisons de compagnonnage mais certainement pas protégés par les syndicats du XXe siècle, condamnent cette pratique qui dévalorise l'ensemble du travail.

Femmes et prolétaires sont étroitement liés dès les premiers paragraphes de *Nécessité*, comme le montre le passage suivant : une «classe entière [les femmes], formant la moitié du genre humain, est au nombre de ces êtres malheureux que notre civilisation condamne à vivre dans la douleur» (NE 55). Les prolétaires les plus démunis revêtent un double, voire, dans le cas d'une femme, un triple statut de paria : il s'agit des prolétaires issus de minorités culturelles. Les Juifs, «traités partout en parias» (PL 201), se sont regroupés à Londres dans des quartiers malfamés où les policiers refusent souvent d'intervenir, les abandonnant au vol et à l'assassinat fréquents (PL 203). Les Juifs habitent les caves de leur commerce -très souvent ils sont fripiers- qui ne sont accessibles que par un «escalier-échelle [...]. Toutes les caves sont autant de *chenils* où s'entasse pêle-pêle [sic] le malheureux peuple d'Israël. Dans chacune on y voit six, sept ou huit marmots sales, maigres, hâves, et se traînant sur l'échelle» (PL 203). La misère d'une autre nation errante, les Bohémiens, inspire à Tristan moins de pitié et moins de pages, puisqu'ils «refusent de s'astreindre à aucun travail et s'imposent partout» (PL 215). Par contre, la population irlandaise du

quartier St-Giles suscite chez Tristan des pages frémissantes d'ire devant l'étendue de la misère qu'elle observe :

Là, *je vis* des enfants entièrement nus, des jeunes filles, des femmes nourrices *pièds nus*, n'ayant qu'une chemise qui tombait en lambeaux et laissait voir leur corps nu presque en entier... des vieillards blottis dans un peu de paille devenue fumier, de jeunes hommes couverts de guenilles [...] Tout cela est horrible à voir!!! (PL 192-193)

Ces misérables habitent un labyrinthe de ruelles boueuses où «croupissent les eaux nauséabondes de savon, de vaisselle et autres plus fétides encore» (PL 191), et qui sont arrosées par la lessive.

Tristan conclut dans *Promenades* que les esclaves antillais, qu'elle décrit dans *Pérégrinations* comme étant durs, féroces, effrontés, ayant une odeur et un physique «repoussants» (PP 47) - autant de signes de misère selon elle - sont «sans nul doute, moins malheureux que l'ouvrier des manufactures anglaises ou le paysan irlandais, parce que le fruit de leur travail a plus de valeur» (PL 196). Subjugué à coups de fouets arbitraires (PP 44), travaillant uniquement pour manger, contraint de vendre ses enfants pour survivre (PP 45), l'esclave demeure cependant pour Tristan plus chanceux parce qu'il «est sûr de son pain pour toute sa vie et de soins quand il tombe malade; tandis qu'il n'existe aucun lien entre l'ouvrier et le maître anglais» (PL 115). Elle conclut que les qualificatifs communs à tous les parias sont l'injustice, l'ignorance et l'isolement. Ce mélange ligote les parias dans leurs situations respectives, les empêche de réfléchir, de se révolter.

2. Faire voir le cycle de la misère

Ceci dit, l'identification des causes des maux sociaux prête à confusion, et en particulier dans l'*Union*. Dans cet ouvrage, plusieurs éléments, soit l'isolement, l'ignorance, l'égoïsme, et la misère, s'arrachent l'insigne honneur d'être la «cause première» d'où découlent toutes les autres causes. Tristan écrit aux ouvriers que la «principale cause de vos maux» (UO 141-142), c'est l'isolement. Or elle précise plus loin que l'isolement n'est en fait que le résultat d'une «organisation bâtarde, mesquine, égoïste, qui divise la classe ouvrière en une multitude de petites sociétés particulières» (UO 154). Elle renchérit que «le vice radical, celui qu'il faut attaquer sur tous les points, c'est ce système de morcellement» (UO 155). Ce qu'elle dénonce, c'est d'abord et avant tout l'isolement institutionnalisé.

Tristan identifie, cependant, d'autres «causes premières», dont l'égoïsme, la misère et l'ignorance. Paradoxalement, celles-ci sont également des effets secondaires: d'une part, «la misère et l'ignorance [...] produisent l'égoïsme» (UO 250), de l'autre, la misère est la conséquence logique d'une oppression concertée par l'élite aristocratique et bourgeoise, l'école, l'Église et la presse (PL 50). Comment expliquer cette multiplication de causes premières? Il serait aisé d'écarter cette contradiction en faisant remarquer que Tristan perçoit dans la misère un «dédale» (UO 205), sans début, sans fin, sans organisation qui soit. Mais de fait, cette misère s'avère fort organisée : il s'agit d'un énorme cycle vicieux de dégradation sociale qui prolonge et redouble cette affreuse misère. Dans ce passage où Tristan fait de la misère la source de tous les maux sociaux, transparait le cycle de la paupérisation :

La cause véritable, la cause unique de tous les maux qui affligent la classe ouvrière, n'est-pas la MISÈRE? Oui [...] car par la misère la classe ouvrière est condamnée à perpétuité à croupir dans l'ignorance; -et par l'ignorance la classe ouvrière est condamnée, à perpétuité, à croupir dans l'abrutissement et l'esclavage! (UO 150)

Une fois amorcé, ce cycle prend une ampleur monstrueuse qui happe les parias et accroît toujours le cercle de l'indigence. Certes, il a toujours existé, mais il n'a jamais connu l'ampleur que lui donne la révolution industrielle. La mécanisation et la division du travail ont fait faire «des progrès [...] immenses à la fabrication» (PL 111); jamais auparavant n'a-t-on pu produire des biens d'aussi bonne qualité à si peu de frais. Or cette modernisation des moyens de fabrication entraîne simultanément la dégringolade de la condition ouvrière.

L'homme est remplacé par la machine, lorsqu'il ne devient pas lui-même une machine ou un simple «engrenage» (PL 111) dans cette grande industrie qui fait disparaître l'industrie artisanale (PL 86). L'expertise est remplacée par la force des bras ou la finesse des doigts; désormais les enfants, agiles et dociles, sont exploités pour effectuer maintes tâches périlleuses et abrutissantes. Le travail des enfants, explique Tristan,

revient moins cher que celui des hommes, parce que, au moyen d'une surveillance très active, on en obtient plus d'ouvrage, proportionnellement au modique salaire qu'on donne aux parents pour la location de leurs enfants [...] les industriels ont reconnu que les enfants sont plus souples, ne raisonnent point, et qu'on peut les maltraiter sans nulle crainte. En un mot, cette consommation d'enfants est avantageuse aux seigneurs de l'industrie et au commerce national (PL 292).

Il faut voir, derrière le style laconique de l'enquêtrice, l'horreur qui anime la plume

de Tristan; ce profond dégoût ressort davantage lorsqu'elle explique que «les propriétaires d'usines, de manufactures peuvent, sans en être empêchés par la loi, disposer de la jeunesse, de la sève de centaines d'hommes, acheter leur existence et la sacrifier, afin de gagner de l'argent!» (PL 120). Les enfants-ouvriers, comme les ouvrières, sont réduits à n'être que les «esclave[s] de la propriété anglaise» (PL 111).

La division du travail et l'emploi d'enfants et de femmes font chuter les salaires, dévalorisent le travail et démoralisent les ouvriers. L'exiguïté et l'incurie de la salle manufacturière (PL 115), de même que la tâche répétitive et sempiternelle à laquelle est astreint l'ouvrier, contribuent également à miner la santé et le moral du prolétaire qui est «accablé par sa nullité, par la perpétuelle inactivité de son intelligence» (PL 112). Il ne peut guère espérer accéder à un poste plus stimulant et prestigieux, car «on a trop d'expérience des affaires pour croire à *la probité d'un homme de trente ans*» (PL 294). Au demeurant, il y serait sans doute impropre, étant donnée la pratique de faire travailler les enfants dès l'âge le plus tendre qui

mécanise la population vouée au travail. Les uns sont transformés en *machines* à chiffrer, à écrire des lettres toutes formulées; les autres en machines à filer du coton, à coudre du cuir, à limer, à forger du fer, etc. [...] comme il en résulte qu'en dehors de leur spécialité leur intelligence ne s'est point développée, ils sont aussi ignorants sur le reste de la vie que s'ils n'appartenaient pas à la nature humaine (PL 295).

Aussi les prolétaires deviennent-ils de véritables galériens : ce sont des prisonniers condamnés aux travaux forcés et sans espoir d'émancipation. Ils se voient obligés

d'effectuer des tâches de plus en plus difficiles et dangereuses. Tristan, qui visite la brasserie Barclay-Perkins de Londres, est épouvantée devant le processus du retrait du coke, à intervalles réguliers, d'immenses fours. La chaleur et les nuages de fumée laissent les ouvriers asphyxiés, noircis de charbon et tellement épuisés qu'ils doivent aller se reposer, encore baignés de sueur, sur de vieux matelas durs et sales après chaque extraction. Lorsque le contremaître lui explique d'un ton détaché que c'est ainsi que ces hommes deviennent poitrinaires, Tristan, outrée devant cette indifférence, quitte l'usine dans un état d'exaspération qui la pousse à écrire ce passage :

Ainsi la vie des hommes est à prix d'argent; et, quand la tâche exigée doit les faire mourir, l'industriel en est quitte pour augmenter les salaires!!! Mais c'est encore pis que la *traite des nègres!* [...] Les propriétaires d'usines, de manufactures peuvent, sans en être empêchés par la loi, disposer de la jeunesse, de la sève de centaines d'hommes, acheter leur existence et la sacrifier, afin de gagner de l'argent! Le tout moyennant un salaire de 7 à 8 shillings par jour (8 F 75 c à 10 F!!!) (PL 120).

Les prolétaires sont victimes, d'une part, de cette indifférence des employeurs qui les obligent à travailler dans des conditions abominables et, d'autre part, des fluctuations du marché, qui poussent les propriétaires à réduire les salaires des ouvriers alors même qu'augmente le coût de la vie. Le passage suivant dévoile la précarité de la condition ouvrière :

Le calicot [...] baisse-t-il de prix, aussitôt ceux qui sont atteints par la baisse, soit filateurs, couteliers, potiers, etc., d'accord entre eux, réduisent les salaires, sans s'inquiéter nullement si les nouveaux salaires qu'ils adoptent suffisent ou non à la nourriture de l'ouvrier; ils augmentent aussi le nombre des heures de travail. Quand l'ouvrier est à la tâche, ils exigent plus de fini dans son ouvrage, tout en le payant

moins, et l'ouvrage où toutes les conditions ne sont pas exactement remplies n'est pas payé. Cruellement exploité par celui qui l'emploie, l'ouvrier est encore pressuré par le fisc et affamé par les propriétaires de terre (PL 111).

Devant un tel avilissement de la condition ouvrière, il ne semble exister que deux seuls moyens d'évasion. Les dépenses excessives et l'alcool constituent autant de moyens de «s'étourdir sur les maux qu'ils endurent» (PL 244) ou de «faire sortir de la torpeur dans laquelle la monotonie de son travail le plonge» (PL 112). Or l'ivrognerie met un comble à la misère, conclut Tristan (PL 112). Le prolétaire passe son temps libre au cabaret plutôt qu'à la maison, et son argent nourrit son intempérance (UO 198-199) plutôt que sa famille.

«Toujours en état d'irritation ou d'ivresse» (UO 201), le prolétaire ne saurait être un bon époux ni un bon père de famille. Il traite son épouse en esclave et avec dédain se croyant supérieur à elle parce qu'il est plus instruit et qu'il est chef de maison «*de par la loi et aussi de par l'argent*» (UO 195). Cette outrecuidance de l'époux pousse la femme à la révolte, et lui au cabaret; le ménage ouvrier s'enfonce ainsi dans le malheur : «des reproches, des injures on passe aux coups, ensuite aux pleurs, au découragement et au désespoir» (UO 199). Les enfants sont battus et ignorants, ils connaissent peu leur père et craignent leur mère. Ils chercheront éventuellement à fuir la maison parentale. Or, loin d'améliorer leur condition en quittant leur foyer, les enfants seront «pervertis et entraînés au vol avant d'avoir pu être dressés au travail» (PL 243). Le cycle de l'aliénation se perpétue ainsi et prend, de fait, de l'ampleur : les enfants d'ouvriers qui ne peuvent pas ou ne veulent pas

s'atteler à la manufacture passent «de la flânerie [...] au vagabondage et souvent du vagabondage au vol» (UO 201). Une telle misère boucle le cycle de paupérisation et d'aliénation : tennaillés par la faim, la misère, «la diminution des salaires et le manque d'ouvrage, le surrenchérissement [sic] des loyers et des subsistances, les maladies et l'accroissement des familles» (PL 243), les ouvriers n'ont ni le temps ni l'énergie à consacrer aux révolutions. C'est ainsi que la société s'enfonce, telle une spirale descendante, vers l'abîme de l'oppression institutionnalisée.

Cet avatar de la roue de Fortune, alors même qu'il appauvrit les pauvres, enrichit les plus riches. Tristan accuse les bien nantis d'oppression concertée lorsqu'elle écrit que «l'école, l'Église et la presse sont complices des oppresseurs» (PL 47). En effet, l'oligarchie, qu'elle soit péruvienne, anglaise ou française d'origine, ethnocentrique, aristocratique, ou bourgeoise de nature, a tout intérêt à maintenir les prolétaires dans l'ignorance et la misère. Grâce à la sueur de ceux-ci, les bien nantis peuvent entretenir leurs propres fortunes, acquérir des grades dans l'armée (PL 163) et des oeuvres d'art (PL 300). Elle dénonce, par ailleurs, la nature semble-t-il illimitée de leurs richesses, qui tient en fait à la spoliation non seulement de la patrie, mais de l'empire. Les propriétaires peuvent se permettre de «dépenser annuellement le double de leur revenu sans jamais se ruiner, parce que les sinécures, les places dans l'Inde viennent toujours réparer ces fortunes et leur assurer la même durée qu'à la puissance de l'empire» (PL 309). Loin d'être restreinte à quelques individus bien placés, cette pratique nécessite la participation du gouvernement qui,

en effet, «fonde sa prospérité et sa puissance sur la spoliation des autres pays» (PL 60).

III. DÉNONCER LE RÉEL

1. Faire comprendre

Tristan, en s'insurgeant contre «cette colossale improbité qui part du sommet de l'échelle sociale et descend jusqu'aux classes les plus infimes» (PL 294), explose dans *Promenades* contre l'hypocrisie des classes dominantes, que les anglais nomment le «puff»⁸⁶. Ce puff, moyen de faire croire à une fortune et à un pouvoir en réalité inexistants, s'incarne en un avatar particulièrement mesquin, le «splashing-house». Dans un pays où les propriétaires terriens sont rois, le «fashionable qui n'a ni terre ni meute» (PL 309) peut donner l'illusion d'avoir les deux en faisant éclabousser son costume de chasse de boue importée et jouir ainsi des privilèges accordés aux véritables propriétaires. Cette hypocrisie, affirme Tristan, frappe la haute société «d'une cécité complète. -Elles ne comprennent pas que leur fortune, leur bonheur, leur *sûreté* dépendent de l'amélioration morale, intellectuelle et matérielle de la classe ouvrière» (UO 197).

⁸⁶François Bédarida, «Note», dans Flora Tristan, *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 305. Bédarida définit le «puff» comme étant une «réclame tapageuse, boursouflée, extravagante [qui] évoque les prétentions et le besoin de paraître du *snob*».

La publication, dans les trois préfaces de l'*Union* (UO 108-111; 132-135; 136), des noms des souscripteurs, de leur métier, de même que de la somme exacte de chaque contribution, accuse subrepticement, mais de façon fort efficace, les classes bourgeoises d'hypocrisie et d'égoïsme. C'est sans doute ici que Tristan fait le plus parler les nombres. Qu'une veuve blanchisseuse (UO 108) donne un franc représente un sacrifice; qu'un avocat (UO 109) offre le même montant est dérisoire. Que Tristan, qui souligne régulièrement la précarité de sa situation financière, donne cent francs, témoigne de son engagement, surtout à la lumière du don de quarante francs de George Sand, écrivaine sociale elle aussi, et bourgeoise par-dessus le marché.

Dans cette «société à rebours» (PP 11), le bien et le mal sont confondus tant et si bien que la misère devient synonyme de criminalité. Aussi, devant la victime de cette interversion, cette prisonnière réduite à voler pour nourrir ses enfants, Tristan ne réussit plus à se garantir «de l'entraînement de l'enthousiasme ou de l'indignation» (PL 62). Au contraire, elle jette l'anathème sur le système social :

Je maudissais ces lois humaines qui confondent le crime et la vertu! Je maudissais cette propriété qu'il faut défendre des attaques de la faim par des emprisonnements et des supplices! Le luxe des propriétaires me paraissait payé avec le sang du pauvre! (PL 158)

S. Martin Gaskell explique que «such emotive reaction is no new response to the phenomenon of the slums. Indeed, it is the essence of the slum that it summons forth such sensibilities»⁸⁷. Loin de dénoncer exclusivement les ghettos, Tristan remonte

⁸⁷S. Martin Gaskell, «Introduction», dans *Slums*, *op. cit.*, p. 2.

à leur raison d'être, preuve concrète des processus complexes de marginalisation et d'intériorisation des préjugés qui rendent possible les «abus dans l'ordre gouvernemental et politique, abus dans l'ordre commercial et agricole [sic], abus dans l'ordre familial et religieux» (PL 52).

Cette organisation sociale, où les peines ne sont pas proportionnelles au crime, ni la caution au revenu de l'accusé, où le lord prend rapidement la clef des champs alors que le plébéien indigent «languit en prison pendant que sa famille meurt de faim» (PL 88), où les prisonniers sont tenus dans l'oisiveté mais assurés de nourriture, de gîte et de vêtements alors que les prolétaires sont menacés d'épuisement et de famine, Tristan la qualifie de «société à rebours» (PP 11), c'est-à-dire de «société organisée pour la douleur» (PP Avant-propos xliii). L'oisiveté forcée est, selon Tristan, l'une «des causes les plus actives de la corruption» (PL 291) et l'une des «causes principales de l'appauvrissement» (PL 292) car, d'une part, les détenus mûrissent dans la corruption et, d'autre part, ils n'acquièrent pas les habiletés qu'il leur faudrait pour réintégrer la vie normale. Or Tristan déplore tout autant l'injuste déséquilibre économique de la répartition du travail, qui tient les uns - en l'occurrence, autant les détenus que les «vieillards» âgés de plus de quarante ans (PL 291) - dans l'oisiveté, et les autres, les prolétaires urbains et ruraux, dans l'épuisement et la famine. Il n'est guère surprenant que Tristan écrive :

ceux qui sont nés avec de la fierté dans le coeur et qui, ayant la conscience de ce qu'ils valent, n'ont pu se soumettre au joug du privilège, à la tyrannie du préjugé, à la domination de l'argent, et [...] se sont mis en révolte contre une organisation sociale oppressive, ne

répéteront-ils pas de même : Dent pour dent, oeil pour oeil? (PL 169)

Tristan reprend ici Rousseau en avançant que tous les êtres humains sont égaux dans la nature, et c'est la société à rebours qui les rend inégaux. Ainsi ni les femmes ni les ouvriers ne naissent parias, ils le deviennent.

Flora Tristan a brièvement l'occasion d'observer les «ravanas», ces intrépides vivandières autochtones du Pérou. Ces «avant-garde femelles» (PP 232) armées précèdent les troupes autochtones de plusieurs heures afin de préparer le site et les repas (PP 233) pour les hommes; elles ont, de surcroît, le soin des enfants. Tristan souligne le fait que «les femmes indiennes embrassent cette vie *volontairement* en affrontant les dangers avec un courage dont sont incapables les hommes de leur race» (PP 233), et en déduit

la supériorité de la femme, dans l'enfance des peuples; n'en serait-il pas de même aussi chez ceux plus avancés en civilisation, si une éducation semblable était donnée aux deux sexes? Il faut espérer que le temps viendra où l'expérience en sera tentée (PP 233).

Parallèlement, à Aréquipa mais surtout à Lima, où le degré de civilisation est jugé supérieur à celui des autochtones, mais inférieur à la culture européenne, les femmes «gouvernent les hommes, parce qu'elles leur sont bien supérieures en intelligence et en force morale» (PP 335). Leur costume, la *saya* économique, commode et propre (PP 337), assure l'anonymat complet des femmes, ce qui «seconde leur intelligence pour leur faire acquérir la grande liberté et l'influence dominatrice dont elles jouissent» (PP 335).

La soumission des femmes d'un peuple donné est donc proportionnelle au degré de civilisation de cette société. À preuve, le sort minable des femmes anglaises, dont toutes les «bonnes qualités natives sont étouffées par un système d'éducation fondé sur de faux principes et par l'atmosphère d'hypocrisie, de préjugés et de vices» (PL 263). Le système d'éducation perpétue le mythe de l'infériorité des femmes :

Croyant que la femme, par son organisation, manquait de force, d'intelligence, de capacité et qu'elle était impropre aux travaux sérieux et utiles, on en a conclu *très logiquement* que ce serait perdre son temps que de lui donner une éducation rationnelle, solide, sévère, capable d'en faire un membre utile de la société. On l'a donc élevée pour être une *gentille poupée* et une esclave destinée à *distraindre son maître et à le servir* (UO 191). Il s'agit d'une éducation biblique paradoxale, voire malsaine, qui enseigne la chasteté mais qui prescrit la lecture des «scènes de viol, d'amour adultérin, de prostitution et d'orgie que représente la Bible» (PL 266).

Il en va de même pour les ouvriers, qu'on a formés à n'être rien de plus que de «gentilles poupées» et des «esclaves». Rares sont les ouvriers qui ont l'occasion où le goût de s'instruire; or nombre de ceux qui ont pu s'instruire se sont avérés poètes réputés ou «hommes intelligents et consciencieux, qui connaissent parfaitement le sujet qu'ils traitent» (UO 148).

Tristan conclut donc que l'existence de parias dans le monde repose sur l'ignorance et l'isolement, bases précaires s'il en est, uniquement assurées, on l'a vu, par l'organisation et la mécanisation du travail, mais surtout par les préjugés marginalisants et par l'hypocrisie concertée d'une classe favorable au maintien du *statu quo*. Les préjugés sont omniprésents en Europe comme au Pérou; Tristan raconte dans *Pérégrinations* comment elle en fut victime sur l'un continent comme

sur l'autre. Par ailleurs, Dominga, la malheureuse carmélite défroquée, ne réussit pas à réintégrer la société. Tristan constate que «personne *n'ose la voir*, tant les préjugés de la superstition ont conservé de puissance sur ce peuple ignorant et crédule» (PP 297). Le cas de doña Carmen, cousine de Tristan, s'avère encore plus tragique. Enlaidie par la petite vérole et orpheline, «n'ayant d'autre alternative que le mariage ou le cloître» (PP 131), Carmen épouse un homme «libertin et joueur [qui] gaspilla sa fortune et celle de sa femme en débauches de toute espèce» (PP 131-132). Pendant les dix ans que dure cet outrage public, personne ne la prend en pitié puisque sa laideur alimente les préjugés. Cette duplicité, non seulement Tristan la critique-t-elle, mais elle y oppose une écriture critique.

L'écriture critique investit d'une certaine crédibilité la critique sociale. Le respect du fait observé, de pair avec la franchise et la transparence du dire, permettent à Tristan de récuser tout ce qui embrouille le réel, c'est-à-dire la mémoire, la non-représentativité des choix, les statistiques qui, mal interprétées ou mal comprises, ne signifient rien, tout comme la fiction et les artifices littéraires. Le réel dicte la structure des ouvrages tristaniens. La présentation des observations, dans les ouvrages, se fait par ce que Michel Baridon nomme un «coup du phare»⁸⁸. Il s'agit d'une focalisation variable, c'est-à-dire un point de vue qui alterne entre la vue d'ensemble (coup de phare long) et le télescopage (coup de phare court). Baridon montre que Tristan abandonne progressivement la technique du tour descriptif qui

⁸⁸Michel Baridon, *op. cit.*, p. 42.

caractérise les premiers chapitres de *Promenades* en faveur de coups de phares courts ou longs, au gré de ses intérêts et de ses explorations. Si *Nécessité* et *l'Union ouvrière* constituent des coups de phare uniques, des espèces de monographies portant sur des sujets précis, *Pérégrinations*, et surtout *Promenades*, sont composées de coups de phares multiples. Le souci de Tristan est autant de faire voir le réel dans toute sa complexité que de faire comprendre la nécessité de critiquer le réel. Ainsi, il ne suffit pas d'organiser la matière de façon anaphorique, en reprenant, en répétant plusieurs fois, les injustices sociales. Il faut, en outre, éliminer toute interférence qui puisse détourner le lecteur du propos qu'il est appelé par l'auteur à critiquer.

Conséquemment, Tristan propose d'éliminer tout artifice littéraire, afin d'assurer la lisibilité du texte. Dans une lettre datée de 1836 et adressée à la *Phalange* où elle dénonce la tendance des socialistes utopiques à obscurcir leurs idées dans un voile de mysticisme, Tristan rattache l'intelligibilité à la vérité : «le caractère de la vérité est de frapper par sa clarté les yeux de tous»⁸⁹. Tristan privilégie le fond avant la forme car, explique-t-elle, pour traiter de questions sociales,

il fallait se borner à être *claire, laconique* [...]; l'élégance des formes littéraires aurait nui à mon sujet. Désirant *convaincre*, je devais employer *la logique*; or, la logique est l'ennemie jurée des formes *dites poétiques*. --C'est pourquoi j'ai évité avec grand soin de me servir de cette forme qui *plait*, mais en définitive *ne prouve rien*, et laisse le lecteur *enchanté* mais non *convaincu* (UO 215).

Ce souci de clarté explique que Tristan ait rédigé sa proposition de société pour

⁸⁹Flora Tristan, *Phalange*, no 6, 1er septembre 1836, p. 180-182, reprise dans Flora Tristan : Lettres, *op. cit.*, p. 62.

femmes étrangères sous forme d'articles numérotés, et que le plan de l'*Union*, qui pourra, consent Tristan, paraître «peut-être un peu bizarre» (UO 215), contient un sommaire numéroté, suivi d'un plan plus détaillé, toujours numéroté, et se clôt par un «Résumé des idées contenues dans ce Livre» (UO 253). Ce qui ne signifie pas pour autant que le style de Tristan est invariablement dénué de tropes. Par exemple, une tante liménienne est décrite comme «une déesse de l'Olympe, une houri du paradis de Mahomet, descendue sur la terre» (PP 313). Il demeure, toutefois, que les figures argumentatives l'emportent sur les figures plus poétiques faisant appel à l'émotif.

L'idéal de clarté s'allie aux idéaux de respect du réel, de franchise et d'utilité pour pousser Tristan à récuser la fiction. La préface de *Pérégrinations* s'avère une mine d'informations sur cette question. D'une part, Tristan y condamne sa contemporaine, George Sand, qui, bien qu'elle ait dénoncé l'ordre social, «non contente du voile dont elle s'était cachée dans ses écrits, les a signés d'un nom d'homme. Quels retentissements peuvent avoir des plaintes que des fictions enveloppent?» (PP Préface xxxvi-xxvii) demande-t-elle. Elle ajoute :

Les fictions plaisent, occupent un instant la pensée, mais ne sont jamais les mobiles des actions des hommes. L'imagination est blasée, les déceptions l'ont rendue défiante d'elle-même, et ce n'est plus qu'avec de palpables vérités, d'irrécusables faits, qu'on peut espérer d'agir sur l'opinion (PP Préface xxvii).

La non fiction élimine la nécessité d'avoir un intermédiaire romanesque entre un objet-savoir et le lecteur non informé, pour reprendre la terminologie de Philippe

Hamon⁹⁰. Elle permet à l'auteur de transmettre son savoir directement à son destinataire réel, et ainsi d'assurer la véracité du dire. Il en résulte, dans l'oeuvre non-fictionnelle tristanienne, non pas l'absence de l'auteur, mais bien son intrusion, comme si Tristan s'appropriait dans ses textes le rôle de personnage informé qu'identifie Hamon dans le roman réaliste.

Cette intrusion de l'énonciatrice semble, au premier regard, contredire les assises du discours réaliste omniscient. Or justement, Tristan inscrit sa personne dans ses ouvrages afin d'éliminer les doutes qu'on pourrait avoir sur la crédibilité du propos et de sa source. En un mot, elle tente d'«authentifier un acte de parole, de justifier un contenu en en garantissant l'origine»⁹¹. Cette identification de la narratrice joue un rôle supplémentaire, celui de la prise de parole d'une femme doublement aliénée. Certes, dans *Nécessité*, cette prise de parole se fait hésitante - Tristan ne signe son texte que de ses initiales et emploie le «nous» du discours rationnel. Cependant l'écriture du moi féminin se déploie dès l'avant-texte de *Pérégrinations* dans toute sa subjectivité, et c'est ainsi, en identifiant sa perspective précisément féminine du monde, que Tristan tente d'atteindre une plus grande objectivité réaliste.

⁹⁰Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 142.

⁹¹*Ibid.*, p. 149.

Ceci dit, Tristan fonde la crédibilité de son énonciation, non pas tant sur le rationalisme mais surtout sur l'empirisme, source d'autorité véritable. Dans *Nécessité*, elle fonde son propos sur son expérience empirique du monde :

Longtemps nous avons voyagé *seule et étrangère*; nous connaissons, par conséquent, tout le malheur de cette cruelle situation. Nous nous sommes trouvée étrangère à Paris, dans des villes de province, dans des villages, aux eaux. Nous avons parcouru aussi plusieurs contrées d'Angleterre et son immense capitale. Nous avons visité une grande partie de l'Amérique (NE 56-57).

L'Avant-propos, dans *Pérégrinations*, sert également à authentifier le dire en authentifiant la source : Tristan y décrit «la position dans laquelle je me trouvais lorsque je l'entrepris [le voyage] et les motifs qui me déterminèrent, le placer à mon point de vue, afin de l'associer à mes pensées et à mes impressions» (PP Avant-propos xxxv). Dans *Promenades*, non sans modifier quelque peu les faits, elle se présente en enquêtrice avertie : «Quatre fois j'ai visité l'Angleterre, toujours dans le but d'étudier ses mœurs et son esprit» (PL Préface 61). Enfin, dans la première préface de l'*Union*, elle raconte les difficultés de la publication du manuscrit. Catégorique, elle clame que «tout écrivain doit être vrai : s'il ne se sent pas le courage de l'être, il doit renoncer au sacerdoce qu'il assume d'instruire ses semblables. L'utilité de ses écrits résultera des vérités qu'ils contiendront» (PP Préface xxx).

2. Mobiliser pour changer

Mais en quoi un écrit non fictif est-il «utile»? Dans les ouvrages de Tristan, à tout le moins, un ouvrage n'est utile que s'il réussit à mettre les fonctions

didactiques et les fonctions critiques au service d'une fonction mobilisatrice. Tristan dénonce les mémoires, genre non-fictif que les auteurs estiment être utile, comme ne l'étant pas, justement parce que la fonction première du texte est narcissique et non mobilisatrice : «on ne peut guère supposer [...] que le perfectionnement ait été l'objet dominant de leurs pensées. On voit qu'ils ont voulu faire parler d'eux» (PP Préface xviii). La publication posthume contribue encore à discréditer la portée des mémoires, car «c'est en général l'opinion de nos contemporains qui nous sert de frein, et non celle que pourra concevoir de nous la postérité» (PP Préface xviii).

La publication d'observations et de critiques sociales représente une mission de mobilisation, dissimulée dans *Nécessité*, mais qui explose dans la préface de *Pérégrinations*, où Tristan se dépeint en «éclaireur» de l'écriture, et en «agent spécial de la Providence» (PP Préface xvi) :

En entrant dans la route nouvelle que je viens de tracer, je remplis la mission qui m'a été donnée, j'obéis à ma conscience. Des haines pourront se soulever contre moi; mais, *être de foi* avant tout, aucune considération ne pourra m'empêcher de dire la vérité sur les personnes et les choses (PP Préface xxxiv).

Cette quête de la vérité débute avec le récit autobiographique, fondamental dans son argumentation dans la mesure où «ce qui est personnel est politique»⁹²:

Dans le cours de ma narration, je parle souvent de moi. Je me peins dans mes souffrances, mes pensées, mes affections [...]. Rien ne se ressemble complètement, et il y a sans doute des différences entre toutes les créatures d'une même espèce, d'un même sexe; mais il y a aussi des ressemblances physiques et morales sur lesquelles les usages

⁹²Guy Bouchard paraphrase Carla Ravaioli, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 111.

et les lois agissent de même et produisent des effets analogues. [...] Ce n'est donc pas sur moi personnellement que j'ai voulu attirer l'attention, mais bien sur toutes les femmes qui se trouvent dans la même position, et dont le nombre augmente journallement (PP Préface xxxviii-xxix).

Les témoignages de Tristan servent donc autant de dénonciation que d'appel aux plumes.

Que tout individu enfin, qui a vu et souffert, qui a eu à lutter avec les personnes et les choses, se fasse un devoir de raconter dans toute leur vérité les événements dans lesquels il a été acteur ou témoin, et *nomme* ceux dont il a à se plaindre ou à faire l'éloge; car, je le répète, la réforme ne peut s'opérer, et il n'y aura de probité et de franchise dans les relations sociales que par l'effet de semblables révélations (PP Préface xxviii).

Comment convaincre des masses indigentes de sortir de leur misère par l'écriture ou tout autre moyen que ce soit? Pour les convaincre du bien-fondé de l'action, Tristan souligne que les faits qu'elle relate sont connus non seulement d'elle, mais de tous les penseurs sociaux depuis de nombreuses années : «les faits que j'avance, écrit-elle, sont de *notoriété publique* et appuyés sur des *documents authentiques*; qu'ainsi ma véracité ne saurait être inculpée» (PL 59). Or le recours à l'autorité, quoique redondant dans la mesure où la notoriété publique est largement suffisante pour attester de la véracité des propos, contribue néanmoins à entériner le discours tristanien en en faisant l'équivalent de discours déjà reconnus.

Tristan rassure ses lecteurs qu'ils ont raison de se sentir exploités. Ils ont tort, cependant, d'accepter leur sort, et c'est par coups de franchise qu'elle tente de les

secouer. Elle rappelle que tous les écrits des penseurs sociaux n'ont servi à rien, et que les gouvernements n'ont aucun intérêt à changer le *statu quo*. Elle rappelle, dans *Promenades*, que l'appauvrissement des pauvres est synonyme de l'appauvrissement des nations, et que les bourgeois et propriétaires, frappés de cécité, ne s'en aperçoivent même pas. Il revient donc uniquement aux parias d'exiger l'amélioration de leur sort. En fait, Tristan pousse son argumentation encore plus loin, pour montrer qu'il est de leur devoir de changer l'ordre actuel des choses. Chaque femme emprisonnée injustement, chaque enfant qui meurt de faim doit peser sur la conscience des ouvriers apathiques. Aussi ne faut-il s'arrêter devant rien pour dénoncer l'«horrible oppression» (PL 47), car

[s]i l'expression de la pensée est arrêtée par égard pour l'opinion d'autrui; si la voix de la conscience est étouffée par la crainte de faire des ennemis ou par d'autres considérations individuelles, on manque à sa mission, on renie Dieu (PP Préface xxii).

La reprise, ailleurs et en d'autres termes, de cet argument a pour but de le marteler dans la conscience ouvrière, et lui confère une urgence lancinante, d'autant plus urgente que depuis vingt-cinq ans, tout a été dit et redit jusqu'à satiété (UO 140), sous forme de discours, de rapports, de mémoires, d'enquêtes, de statistiques (UO 139). Tristan insiste sur le caractère imminent de la catastrophe et sur la nécessité d'agir immédiatement :

Il n'y a plus rien à dire, plus rien à écrire, car votre malheureuse position est bien connue de *tous*. [...] Or, le jour est venu où il faut *agir* et c'est à vous, à *vous seuls*, qu'il appartient d'agir dans l'intérêt de votre propre cause. -Il y va pour vous de la vie... ou de la mort! de cette mort horrible qui tue à chaque instant : la *misère* et la *faim*! (UO 140)

Étant donné que l'appauvrissement des pauvres entraîne l'appauvrissement des nations, et que l'appauvrissement des nations accroît celle des pauvres, il devient impératif de freiner le cycle de la misère. Ce raisonnement n'est pas inconnu des lecteurs de son époque; au contraire, comme le souligne Gaskell, il explose en un sensationnalisme,

that was taken up by journalism in the middle years of the nineteenth century, as the populist cause of anti-urban sentiment fed on the fear of retrogression in society despite economic progress. Such sensationalism was not simply cheap journalism, but was often genuinely devoted to establishing awareness, disseminating information and persuading people to take action⁹³.

Conformément aux ouvrages messianiques et aux écrits journalistiques de l'époque, l'argumentation de l'oeuvre tristanienne mise sur la critique répétée de la société à rebours, en interpellant impérieusement sa dénonciation, en justifiant son observation exhaustive et surtout en conférant un sentiment d'urgence.

L'observation et la critique sociale jouent incontestablement un rôle de premier plan dans l'oeuvre de Flora Tristan. Il est impératif que l'ouvrier voie et reconnaisse son avilissement présent de même que les périls futurs qui le menacent. D'où l'importance de l'écriture *critique*, c'est-à-dire du choix judicieux des éléments significatifs du contexte. Mais ces choix sont-ils les bons? En d'autres termes, Tristan a-t-elle réussi à créer un modèle discursif qui soit représentatif de la société réelle? À en croire Baridon, qui écrit que «l'on ne peut s'empêcher d'être frappé par

⁹³S. Martin Gaskell, *op. cit.*, p. 4.

la qualité du trait, la justesse des lignes, le rendu de l'atmosphère de nombreuses scènes»⁹⁴, et Michelle Perrot, qui salue Tristan comme «première grande reporter féminin, [qui] croit aux vertus du voyage, au choc des images, et surtout au mystérieux pouvoir du regard»⁹⁵, il semblerait que oui. Chacune des composantes de l'oeuvre de Tristan traite, selon une logique qui veut qu'on procède par étapes, d'un volet précis de la société qu'il faut dénoncer. Dans cette mesure, l'oeuvre répond au premier versant de l'utopie littéraire, l'étude et la critique de la société sclérosée.

Il reste que pour Tristan, qui (d)écrit pour (d)énoncer, l'essentiel n'est pas l'«esthétique du vraisemblable et de la représentation»⁹⁶ mais bien l'asservissement des fonctions didactique et critique de l'observation et de la dénonciation à la fonction mobilisatrice de l'oeuvre. Tristan s'acharne à démanteler les rouages sociaux afin d'exposer la «gangrène» aux yeux de tous. «Quand on veut guérir une plaie, explique-t-elle, on la met à nu pour bien la sonder; puis on coupe dans le vif et elle se guérit» (UO 151).

⁹⁴Michel Baridon, *op. cit.*, p. 45.

⁹⁵Michelle Perrot, *op. cit.*, p. 84.

⁹⁶Susan Rubin Suleiman, *op. cit.*, p. 21.

La critique tristanienne des causes de la misère suscite «l'indignation et mobilise les forces disponibles pour l'action»⁹⁷, c'est-à-dire qu'elle contribue à la fonction mobilisatrice beaucoup moins destructrice que reconstructrice. En effet, nous apprend Leclerc, toute critique se fait au nom d'«un ensemble nouveau de valeurs, de fins, en fonction desquelles devrait s'organiser toute la vie en société. Elle n'est en réalité qu'une des composantes de la fonction onirique»⁹⁸. Or le mot «construction» désigne à la fois un processus de formation (l'échafaudage), et l'aboutissement de ce processus (la société idéale). Que le paradigme de l'action soit inséparable du paradigme de la construction en tant que processus et non en tant que bâtiment achevé témoigne de la volonté de Tristan d'éliminer les éléments oniriques au profit des éléments mobilisateurs. Elle tente ainsi de contourner ce qu'elle identifie comme étant le défaut du siècle, la surgénéralisation :

le défaut de notre époque est de vouloir trop généraliser : de cette manière, on perd de vue les moyens de réalisation; on rêve des systèmes parfaits, mais qu'on ne pourra peut-être mettre à exécution que dans deux siècles. Notre but, ici, n'est pas de faire aussi une brillante utopie, en en décrivant le monde comme il devrait être, sans indiquer la route qui pourra nous conduire à réaliser le beau rêve d'un Eden universel (NE 56).

C'est ainsi qu'il faut comprendre notre deuxième partie, c'est-à-dire en tant que description du processus de construction plutôt qu'en tant que description de la construction achevée.

⁹⁷Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 98.

⁹⁸*Ibid.*, p. 119.

IMAGINER UNE SOCIÉTÉ AUTRE : La Construction

Cette forme de critique de la société existante provoque souvent l'imagination prospective à la fois pour percevoir dans le présent le possible ignoré et pour orienter vers un avenir neuf⁹⁹.

L'observation et la critique de la société sont toujours implicitement sinon explicitement motivées par la recherche du bonheur. Mario Jacoby souligne l'universalité et la puissance de ce phénomène ontologique en écrivant : «the longing for freedom from conflict, suffering and deprivation is an eternal human dream of great emotional power. It is the dream of total happiness»¹⁰⁰. Ce rêve de bonheur occupe une place de choix au sein de la littérature mondiale, d'où la multiplicité des formes d'aspiration à la félicité, dont la nostalgie des origines¹⁰¹, le millénarisme, l'arcadie, la quête du paradis terrestre ou céleste, etc. Garry Trompf reconnaît non seulement que «the contemplation of happiness and what it entails is a perennial feature of philosophical reflection in religious and quasi-religious traditions», mais également que «utopianism is one of its clearer manifestations»¹⁰². L'utopie littéraire est, comme la décrivent Frank et Fritzie Manuel, «a hybrid plant, born of the crossing of a paradisiacal, other-wordly belief of Judco-Christian religion with the

⁹⁹Henri Desroche, «Utopie», *Encyclopaedia universalis*, vol. XVI, Paris, 1973, p. 267.

¹⁰⁰Mario Jacoby, *The Longing for Paradise : Psychological Perspectives on an Archetype*, traduit de l'allemand par Myron B. Gubitz, Boston, Sigo, 1985, p. vii.

¹⁰¹Mircea Éliade, *La Nostalgie des origines : Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, coll. «Folio/essais», 1971, 276 p.

¹⁰²Garry W. Trompf, «Utopia», dans Mircea Eliade, *The Encyclopedia of Religions*, vol. 15, p. 161-162.

Hellenic myth of an ideal city on earth»¹⁰³.

L'eudémonisme collectif (du grec *eudaimôn*, heureux, de *eu*, bien et *daimôn*, génie), défini comme une «théorie selon laquelle le bonheur doit être le but suprême de l'homme»¹⁰⁴, se situe, par conséquent, au cœur de l'utopie littéraire. Toute société eudémonique doit avoir été délivrée des «souffrances indignes, de l'angoisse, de l'aliénation, du Néant»¹⁰⁵, pour ainsi proposer une «situation dans laquelle il soit presque impossible que l'homme soit dépravé, ou méchant, ou, du moins, *minima de malis*»¹⁰⁶. À partir du moment où ce rêve de bonheur devient un projet discursif d'organisation sociale idéale structuré en un modèle imaginaire fonctionnel, il perd son caractère abstrait pour s'incarner en une construction utopique.

Par construction, on entend habituellement, dans l'utopie littéraire, l'aboutissement d'un processus d'échafaudage. Gilbert Leclerc écrit qu'un «utopiste, en s'attardant à la description de la société rêvée, a tendance à négliger les médiations et les stratégies nécessaires pour passer de la société actuelle à la société attendue»¹⁰⁷. Or chez Tristan, l'étape de la construction se limite justement à l'élaboration de ces médiations et de ces stratégies. Ferme adepte du progrès inhérent

¹⁰³Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *Utopian Thought in the Western World*, Cambridge, Harvard University Press, 1979, p. 15.

¹⁰⁴Didier Julia, «Eudémonisme», *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 1992, p. 86.

¹⁰⁵Ernst Bloch, *op. cit.*, p. 28.

¹⁰⁶Morelly, cité par Bronislaw Baczko, «L'Utopie et l'idée de l'histoire-progrès», *Revue des sciences humaines*, no 155 intitulé *L'Utopie*, 1974, p. 480.

¹⁰⁷Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 99.

à la pensée libérale qui prévaut durant la monarchie de Juillet, Flora Tristan dépeint la société contemporaine comme étant à un stade infantile, destinée à une plus grande perfection sociale¹⁰⁸. Les possibilités d'entraide qu'offre l'industrialisation naissante parachèvent l'optimisme inébranlable de Tristan face au progrès amené par des améliorations progressives :

Les nations rivalisent dans un noble but, et des chemins de fer, des canaux, des ponts suspendus se construisent partout. Nos voisins d'outre-mer ont fait des progrès immenses dans la construction des machines, mais nous les suivons du même pas, car des relations intimes sont établies entre les deux nations (NE 68).

Elle pressent toutefois les pièges que représente une trop grande confiance au progrès: le flou de l'état idéal, l'éloignement temporel trop grand et l'inertie ou la nonchalance naissant du cours inexorable du progrès¹⁰⁹. Au flou, elle répond par la clarté d'une méthode et d'un style rigoureux, dénué de tout artifice littéraire. En élaborant une marche à suivre, elle rapproche temporellement la cité idéale. Enfin, elle fomente l'indignation pour enrayer le *statu quo*. Grande adepte du progrès, elle refuse pourtant de se fier aveuglément à lui. Pour Tristan, la construction d'une cité idéale comprend une marche à suivre. Dans ce chapitre, nous examinerons les moyens qu'elle suggère pour élaborer ses projets de «micro-sociétés»¹¹⁰, comment ceux-ci se rattachent au genre utopique, et finalement, comment ceux-ci convergent vers une vision, peu reconnue par les biographes et chercheurs modernes, de la cité idéale tristanienne.

¹⁰⁸Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 25.

¹⁰⁹*Ibid.*, p. 25.

¹¹⁰Bronislaw Baczkowski, *Lumières de l'utopie, op. cit.*, p. 55.

La construction d'une société meilleure ou idéale, selon de nombreux utopologues, doit d'abord être perçue comme un modèle inversé, c'est-à-dire *a contrario*, de la société actuelle. Or l'inversion, toute fondée qu'elle puisse être sur une observation et une critique rigoureuses, s'avérerait aussi absurde que simpliste¹¹¹ sans principes organisateurs. La Révolution française, devenue mythique face aux dures réalités de la monarchie de Juillet, fournit à Tristan ces principes organisateurs. La plupart des redéfinitions sociales des années 1830 et 1840 sont profondément marquées par les idéaux de 1789. Ainsi Tristan s'adresse-t-elle à ses contemporains en ces mots : les «Fils de 89» (UO 213) dont les pères «en 91 [...] ont proclamé l'immortelle déclaration des DROITS DE L'HOMME» (UO 212), pour les pousser à l'oeuvre. Elle récite dans l'*Union ouvrière* les premiers statuts de cette Charte :

1. Le but de la société est le bonheur commun. -- Le gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles.
2. Ces droits sont l'égalité, la liberté, la sûreté, la propriété.
3. Tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi.
4. La loi est l'expression libre et solennelle de la volonté générale (Convention nationale, 24 juin 1793) (UO 189).

Pierre angulaire de la construction tristanienne, ce document inspire, de près ou de loin, la numérotation des paragraphes dans l'*Union ouvrière* comme celle des statuts de la société présentée dans *Nécessité*. Or c'est surtout l'esprit qui anime ce document qui articule les fondements de l'eudémonisme tristanien, soit la liberté, l'égalité et la fraternité¹¹².

¹¹¹Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 49.

¹¹²Voir l'ouvrage de Laura Struminger, *The Odyssey of Flora Tristan*, New York, Peter Lang, University of Cincinnati Studies in Historical and Contemporary Europe, 1988, 162 p.

Tristan réclame d'abord la liberté de parole à une époque où les journalistes téméraires se voyaient envoyés au cachot pour délits de presse et pour propagande anti-constitutionnelle¹¹³. À une époque où la liberté d'association est révoquée¹¹⁴, Tristan, prudente, propose qu'on se regroupe en groupes de discussion sociale de sept personnes, «nombre que permettent les lois de septembre» (UO 188). Moins prudente, elle propose une assemblée générale (NE 75) pour sa société d'accueil pour femmes étrangères. Avec son projet d'union ouvrière, elle contrevient à la loi le Chapelier en proposant non seulement des assemblées générales mais bien un mode de vie et de travail communautaire, ainsi que l'union financière et politique des ouvriers. Enfin, à l'époque où naît la voie ferrée, mais où la liberté de mouvement est davantage restreinte par les contraintes financières et les préjugés que par les édits gouvernementaux, Tristan, en réclamant la mise sur pied d'un réseau de sociétés d'accueil national, puis international, témoigne de sa foi en la voie ferrée.

De même, Tristan revendique l'égalité de tous les citoyens, qu'ils soient hommes ou femmes, riches ou pauvres. À une époque où le prolétariat meurt de faim, de froid et de fatigue, Tristan réclame le droit à l'hôpital mais surtout le droit au travail (UO 141), «le *seul* qui puisse lui donner la possibilité de manger» (UO 161), bref, le «*droit de vivre*» (UO 161). Condamnant en milieu de travail l'exploitation effrénée, tout particulièrement celle des enfants et des femmes, Tristan

¹¹³Madeleine Ambrière, *op. cit.*, p. 130.

¹¹⁴*Ibid.*, p. 130.

réclame l'institution de lois qui fixent des normes salariales, de salubrité, d'heures de travail et de sécurité. En cette époque où ce prolétariat n'est pas représenté démocratiquement au gouvernement, Tristan propose leur représentation à la Chambre des députés afin d'aiguillonner le gouvernement à entamer ces changements constitutionnels (UO 222). En cette époque où les femmes sont enchaînées à perpétuité à leurs époux, où elles ne sont représentées ni au gouvernement, ni à la cour, ni dans les sociétés de compagnonnage¹¹⁵ alors qu'elles représentent la moitié de l'humanité et qu'elles sont «[les] associée[s], [les] amie[s], [les] compagne[s]» des hommes (UO 207), Tristan réclame le rétablissement du divorce et l'accès à l'éducation rationnelle, solide, étendue en science morale et professionnelle (UO 213). Enfin, en cette époque dont Tristan dénonce les mécanismes de marginalisation et d'aliénation, elle réclame la fraternité.

Tristan s'inspire d'une logique tout autant utilitaire qu'utopique, selon laquelle «le problème étant le même pour tous, l'effort multiplié par le nombre semble destiné à venir plus facilement à bout»¹¹⁶. Elle souligne à maintes reprises le poids politique et la force sociale que pourrait avoir une union économique, en France, de «5 millions d'ouvriers et 2 millions d'ouvrières» (UO 142). De surcroît, elle encourage cette union à déborder des frontières géopolitiques de la France pour inclure les ouvriers anglais et ceux des nations européennes et américaines. La

¹¹⁵Nicole Arnaud-Duc, *op. cit.*, p. 89-116.

¹¹⁶Alexandre Cioranescu, *L'Avenir du passé: utopie et littéraire*, Paris, Gallimard, 1972, p. 56.

fraternité telle qu'incarnée par l'union semble être, dans l'ensemble de l'oeuvre tristanienne, la véritable voie du salut :

Si déjà les rivalités et les haines s'amoindrissent, si déjà il y a assez d'*accord* et de *fraternité* entre *tous* et *toutes* pour que *des groupes puissent se former*, que ne devons-nous pas espérer de l'avenir! -- Frères! répétons donc tous et toutes, d'une voix unanime : L'union fait la force. -- *L'union seule* peut nous SAUVER! (UO 136)

Cette union repose sur l'égalité et sur la liberté de tous les membres de la société, et la fraternité sous-entend l'inclusion des femmes. Le chapitre intitulé «Pourquoi je mentionne les femmes» se termine par le souhait de Tristan que les ouvriers adoptent la «déclaration des droits de la femme» (UO 213), synonyme de l'«ÉGALITÉ ABSOLUE de l'homme et de la femme. Alors, mes frères, et seulement alors, l'UNITÉ HUMAINE sera CONSTITUÉE» (UO 213).

I. PLANIFIER LES MICRO-SOCIÉTÉS

1. La société d'accueil pour femmes étrangères

Après s'être inspirée de la devise de la Révolution française pour organiser l'inversion de la société contemporaine en un eudémonisme cohérent, Tristan dote sa société d'accueil pour femmes étrangères d'une devise complémentaire à celle de 1789 : «VERTU. - PRUDENCE. - PUBLICITÉ» (NE 73). Définie en dix-neuf articles, la société d'accueil pour femmes étrangères, composée d'un exécutif, d'un comité extérieur et d'une assemblée, doit venir en aide aux voyageuses seules et étrangères. Pour s'abonner à cette société, il faut satisfaire aux trois exigences de la

devise. Il faut d'abord être présentée par trois membres de la société et divulguer son identité. Cette prudence permet d'effectuer le tri entre les voyageuses vertueuses et les étrangères vicieuses (NE 81); la société représenterait «un tribunal fatal qui ferait retentir partout le cri de réprobation qui doit peser sur le vice incorrigible» (NE 81). Or une telle condamnation publique frapperait non pas les femmes «tombées» mais bien les femmes «perdues», et servirait d'objurgations morales qui redresseraient les mœurs et réorienteraient les préjugés que suscite un petit nombre de femmes mais qui condamnent l'ensemble des étrangères. On reconnaît ici une forme de contrôle social qui a recours à la moralité, souvent exploitée par les utopistes¹¹⁷. Cette société d'accueil se voit par ailleurs conférée la mission de transformer les mentalités : elle doit rendre souhaitable la mobilité géographique, métaphore de la mobilité sociale. Elle est appelée à se multiplier et à s'internationaliser en un réseau qui encouragerait l'«hospitalité réciproque» et inaugurerait l'ère où «nous serons tous hommes, frères, sans nous distinguer par les noms d'Anglais, d'Allemands, Français, etc.» (NE 70).

La devise qui coiffe la société d'accueil pour femmes étrangères, est définie de telle sorte qu'elle plane sur l'ensemble des réformes tristaniennes. La vertu est définie comme «l'amour entier et complet de l'humanité, indulgence raisonnée, pardon pour toutes les fautes qui, n'ayant pas atteint le coeur, ne seront pas des maladies sans remède» (NE 80). La prudence «servira à nous rappeler que, dans notre siècle, les

¹¹⁷Barbara Goodwin, *op. cit.*, p. 84-85.

hommes ne sont que trop inclinés à tromper leurs semblables, et qu'il faut se tenir à l'abri de tous les pièges» (NE 80-81). Enfin, la publicité «nous imposera le devoir impérieux de dénoncer au public le vice, l'intrigue et la méchanceté» (NE 81). Plus pratique qu'idéologique, cette devise reste fidèle au pragmatisme des autres projets d'amélioration sociale, soit l'union ouvrière et l'ordre des femmes de charité et le palais ouvrier qui en découlent.

2. L'union ouvrière

Le second projet d'amélioration aborde une toute autre question, celle des ouvriers. L'ambitieux projet d'une union ouvrière, qui doit procurer à la classe ouvrière «la possibilité de sortir graduellement et sans secousses violentes de l'état précaire où elle est plongée» (UO 150), propose donc de «CONSTITUER LA CLASSE OUVRIÈRE au moyen d'une UNION compacte, solide et indissoluble» (UO 253). En précisant qu'il ne s'agit pas d'une association des ouvriers, Tristan tente de se démarquer des réformateurs sociaux de son époque - souvent étiquetés comme des utopistes - qui prônaient le collectivisme¹¹⁸. Elle propose plutôt une union économique des ouvriers et ouvrières, suivant l'exemple des marins et des soldats «qui, par une retenue sur leur solde, contribuent, chacun pour une part égale, dans le fonds commun qui sert à entretenir 3 000 soldats ou marins à l'Hôtel des Invalides, [et qui] ne sont pas, pour cela, associés entre eux» (UO 143).

¹¹⁸Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 125-126.

Pour convaincre les ouvriers du bien-fondé de sa proposition, Tristan tente de montrer que l'union est facilement réalisable. Des comités provisoires comprenant sept membres (cinq hommes et deux femmes) seraient formés au sein des sociétés de secours dont le mandat serait de faire inscrire sur un «*grand-livre-registre*» (UO 216) les noms et coordonnées des ouvriers et ouvrières¹¹⁹ qui veulent se joindre à l'union. Les comités locaux éliraient un comité national de cinquante membres (quarante hommes et dix femmes) qui siégerait au chef-lieu ouvrier. Remarquons que le souci de conférer les postes de pouvoir aux «*plus capables*» (UO 216) répond, en quelque sorte, à la tendance utopique à créer un législateur «sage, plus qu'humain, qui joint la clairvoyance au désintéressement absolu»¹²⁰ alors que le déséquilibre des postes accordés aux femmes est redevable au réalisme de Tristan devant l'état actuel des choses. Cette attitude repose sur la prémisse utopique de la finitude des ressources; le palais n'est pas Cocagne, d'où l'importance d'«une association d'ouvriers bien administrée» (PL 90).

Par dessus tout, la perception des cotisations hebdomadaires doit être simple et facile (UO 150). Celles-ci seraient déposées le dimanche ou le lundi matin chez le notaire du quartier, qui les acheminerait chez le receveur-général qui, à son tour,

¹¹⁹Tristan précise que «tout individu qui *travaille de ses mains n'importe comment*», c'est-à-dire domestiques, portiers, commissionnaires, laboureurs et «gens dits de peine», sont admissibles. Les militaires et les marins ne le sont pas, car les premiers s'adonnent à un travail destructeur et les seconds ne peuvent s'occuper utilement sur terre. Par ailleurs, ils jouissent d'une caisse aux invalides. Les «mendiants de profession» sont également exclus de l'Union, mais non les ouvriers inscrits au bureau de charité, car «le malheur est respectable; la paresse seule avilit; dégrade et on doit la repousser sans pitié» (UO 217-218).

¹²⁰Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 21.

les acheminerait au comité central (UO 219-221). Le comité central assurerait ainsi les frais d'administration de l'union et l'édification de palais ouvriers (UO 235). Ce processus semble correspondre à ce que Trousson nomme la régularité : «le fonctionnement interne de l'univers utopique doit être impeccable comme celui d'un mécanisme d'horlogerie»¹²¹. Ceci dit, Tristan ne néglige pas pour autant l'aide extérieure pour renflouer les coffres de l'union; elle estime qu'aux aumônes il faut substituer la charité qui, contrairement au secours ponctuel, aurait pour but d'«extirper la misère» (UO 128). S'inspirant des dames d'aumône, Tristan «supplie les femmes intelligentes de fonder *l'ordre des femmes de charité*» (UO 129), société qui instruirait les mal nantis sur «leurs droits, leurs devoirs et leurs intérêts» (UO 129). Elle demanderait aux riches de donner «pendant dix ans, *d'une manière régulière*, la somme qu'ils donnent, chaque année, *en aumônes diverses*» (UO 129) car

avec tout ce que la France donne en aumônes pour être distribué en *secours individuels dans chaque grenier isolément*, on pourrait, en moins de trois ans, créer des travaux *manufacturiers et agricoles* sur une grande échelle de manière à pouvoir procurer à *tous et à toutes* les moyens de vivre *très bien en travaillant* (UO 129).

Ainsi, Tristan laisse entendre que les prostituées, les voleurs, les criminels se transformeraient, grâce à l'union et à la charité, en ouvriers-modèles, processus d'inversion utopique s'il en est, et processus d'idéalisation de l'homme où les «ressorts d'intérêt personnel»¹²² sont négligés. Tristan trahit par sa croyance aux institutions nouvelles sa conception de la nature humaine - inchangée malgré les

¹²¹*Ibid.*, p. 21.

¹²²Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 51.

enseignements de David et de Tappe - c'est-à-dire que l'homme sera sociable, pacifique, et coopératif en l'absence de provocations telles la pauvreté et l'oppression¹²³. C'est cette foi en la nature humaine, de même que la croyance positiviste que l'environnement crée l'homme¹²⁴, qui pousse Tristan à constituer un milieu favorable à l'épanouissement des hommes, des femmes et des enfants.

3. Le palais ouvrier

Oeuvre maîtresse de l'union ouvrière, le palais ouvrier devient un projet discursif qui permettra de mettre un terme au cycle d'aliénation. Aussi mérite-t-il qu'on s'y arrête plus longuement, d'autant plus qu'il présente le modèle qui se rapproche le plus d'une société utopique. À la fois une usine, une école et un hospice «combinés de manière à ne faire qu'un; en effet les *trois* sont les membres d'un *même corps*» (UO 238), le palais comporterait aussi des salles d'exercice (UO 236), de même qu'une ferme et ses dépendances (UO 236). Il s'agit d'une micro-société de deux à trois mille individus (UO 238), dont 600 vieillards et 600 enfants (UO 212), de sorte qu'il demeure entre 800 et 1800 ouvriers.

Le palais ouvrier serait un lieu et un milieu physique appelé à agir sur ses membres. Tels les utopistes pour qui «les problèmes psychologiques et sociaux [sont] comme des problèmes d'architecture et d'urbanisme»¹²⁵, Tristan attribue à

¹²³Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 69.

¹²⁴Barbara Goodwin, *op. cit.*, p. 47.

¹²⁵Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 43.

l'architecture un rôle esthétique et didactique important, qui doit être noble mais simple, et

présenter, par l'élévation de son style et la beauté de ses ornements, un ensemble artistique, harmonieux dans toutes ses parties. - L'architecte doit avoir constamment à la pensée que les enfants élevés dans ces palais sont destinés à construire eux-mêmes des palais pour loger l'humanité; - qu'ils doivent devenir des *artisans-artistes* et que, pour atteindre ce but, il faut dès leur jeune âge impressionner leur cœur, leur imagination et leurs sens par la vue du beau. - Rien ne réussira mieux à faire naître en eux le goût des arts, la passion du beau que de vivre au milieu d'un assemblage de belles lignes et d'avoir constamment les yeux impressionnés par l'élégance et la noblesse des formes qui les entourent (UO 236-237).

Or, contrairement aux utopistes qui remplacent le chaos urbain du ghetto et de la nature par la symétrie¹²⁶, symbole du triomphe de l'homme sur le chaos qu'est la nature, Tristan s'avère tellement réfractaire à l'uniformité (UO 237) dont font preuve les architectes d'habitations communes qu'elle écrit qu'«il est donc très essentiel que le palais de l'UNION OUVRIÈRE ne ressemble à rien de tout ce qui s'est fait jusqu'à présent» (UO 238). Loin d'inaugurer le règne de la «contre-nature, tirée de la nature par la technique, mais indépendante et rivale»¹²⁷, Tristan propose un projet de société où la nature est rehaussée par la technologie, où coexistent la ville et la nature.

L'emplacement du palais s'avère un exemple de cet équilibre entre la nature et la technologie, de la beauté et de la commodité. Situé à huit kilomètres au moins

¹²⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 46.

de la ville siège de l'union, le palais offrirait «la salubrité sous le rapport de l'espace, du jour, du soleil, de la ventilation et du chauffage» (UO 236) et amplement d'eau fraîche pour assurer une «propreté rigoureuse» (UO 236). Cette préoccupation avec la salubrité et la propreté, aisément comprise en fonction des conditions de vie des prolétaires, est caractéristique de l'utopie. Or le palais serait lié à la ville par les voies ferrées¹²⁸, jouissant ainsi des commodités de la ville à la campagne. Cette fusion de la ville et de la campagne reprend en quelque sorte une caractéristique de l'utopie littéraire qui, quoique isolée de la société urbaine contextuelle, recrée au milieu de la nature une société urbaine.

Ainsi, loin de correspondre à la conception autarcique de l'économie utopique, qui remplace l'argent par un faire-valoir direct¹²⁹, et loin d'être un système exclusivement agricole, symbole d'une phobie du commerce¹³⁰, le palais est une coopérative de production, petit atelier muni de la technologie de l'usine moderne¹³¹ qui permettrait de traiter plus équitablement avec la société environnante :

Il est démontré qu'une association d'ouvriers, usant des moyens perfectionnés, travaillant et vivant en commun, pourrait toujours établir les objets de sa fabrication à un prix plus bas que ne serait capable de le faire le capitaliste avec le secours des malheureux qu'il exploite; il lui est également prouvé que cette association obtiendrait plus de crédit

¹²⁸Daniel Armogathe et Jacques Grandjone, *op. cit.*, p. 344. Ils soulignent qu'«Au moment où Flora Tristan rédige cette note sur la réduction des distances par le chemin de fer, on commence à peine à en construire les premières lignes en France, et la discussion entre partisans et adversaires est encore vive».

¹²⁹Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 20.

¹³⁰*Ibid.*, p. 20.

¹³¹Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 128.

que le manufacturier et qu'enfin par le résultat de ses travaux il serait toujours abondamment pourvu à tous les besoins de ladite association, à l'éducation des enfants et aussi aux jouissances intellectuelles (PL 325-326).

Ce passage résume l'objectif d'union économique, de coopération et de collectivité dont est doté le palais. Dans l'union comme dans le palais ouvrier, l'intérêt financier des individus, ignoré dans la société contextuelle, serait le point de ralliement. Faisons remarquer qu'il correspond à l'incitation, la forme de contrôle utopique la plus douce et agréable¹³².

Les biens et le bien-être de chaque membre comme de l'union dépendent de l'effort fourni par chaque individu; l'observation des *ravanas* le lui avait enseigné. Ce sens de la communauté est propre à la monarchie de Juillet¹³³. Par ailleurs, «utopianism often signified a communitarian spirit, a desire to establish a closely knit, self-contained, family-like social unit based in a particular locality or territorial region»¹³⁴. Elle en conclut que chaque membre doit être apprécié à sa juste valeur; ainsi, même l'enfant du palais doit jouir de ses droits au travail :

Afin de l'intéresser aux travaux, dès l'âge de dix ans l'enfant aura droit à une part dans les bénéfices des travaux exécutés dans la maison. Cette part augmentera chaque année et fera masse lors de sa sortie à dix-huit ans. La moitié de cette masse lui sera remise en un trousseau confectionné dans la maison et l'autre moitié en argent (UO 248).

La réussite de la coopérative de production et du système de parts repose sur la

¹³²Barbara Goodwin, *op. cit.*, p. 84-85.

¹³³Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 127.

¹³⁴*Ibid.*, p. 181.

réhabilitation du travail par la salubrité de l'atelier, la réduction et la diversification des tâches, de même que sur la possibilité de choisir son métier (UO 241). Or Tristan ne pousse pas la communauté jusqu'au collectivisme de l'utopie qui élimine la famille¹³⁵ et la propriété privée¹³⁶ pour y substituer une « enrégimentation » (UO 117) ou des « habitations communes [qui] ont offert invariablement un caractère d'*uniformité* tellement fatigant et ennuyeux que l'idée seule de vivre dans ces maisons inspire à tous la plus vive répugnance » (UO 237). À l'instar d'Owen et de ses « villages de coopération »¹³⁷, Tristan précise qu'« il n'y aurait *ni communauté de biens ni la moindre déviation aux lois existantes sur les propriétés* » (PL 328). D'ailleurs, elle précise dans la seconde préface de l'*Union* que c'est justement « l'idée d'avoir à eux, en toute propriété, une belle habitation » (UO 119) qui séduit ses destinataires.

De même, ce n'est pas par un collectivisme à outrance que Tristan prône le port d'un costume, mais bien par souci d'esthétique, de commodité, de pédagogie et de physiologie :

Il sera bon d'adopter un costume qui remplisse à la fois trois conditions essentielles, il faut donc [...] qu'il soit de forme et d'étoffe à ne point *gêner* le développement corporel de l'enfant, qu'il [soit] commode pour le travail et point salissant [...] et que sa coupe soit élégante et présente un ensemble harmonieux et agréable à l'oeil (UO 248).

¹³⁵Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 48.

¹³⁶Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 23.

¹³⁷François Bédarida, note dans Flora Tristan, *Promenades dans Londres*, *op. cit.*, p. 325.

Le costume susciterait le respect d'autrui, puisque «tout être qui se respecte et respecte les autres doit le manifester par sa bonne tenue» (UO 247), tous les prolétaires n'ont pas le luxe d'une bonne tenue. En effet, ce costume ne manquerait pas de séduire ceux qui ont pour tout costume des haillons. Remarquons que Tristan ne propose un costume que pour les enfants, alors que dans l'utopie, il est fréquent que tous les utopiens - adultes et enfants - soient vêtus d'un costume quelconque. Il demeure que dans l'oeuvre de Tristan comme dans l'utopie¹³⁸, l'uniforme, symbole visuel d'appartenance à une collectivité, joue un rôle de cohésion sociale dans l'utopie en éliminant les classes sociales, du moins visuellement.

Dans le palais ouvrier «sraient élevés des enfants des deux sexes de six à dix-huit ans» (UO 142). De fait, dans *Promenades*, Tristan montre les mérites des salles d'asile où l'instruction commencerait dès l'âge de deux ans. Tristan souligne ainsi le rôle fondamental de l'instruction, qui offre, comme l'écrit Trousson, «la meilleure prise d'action directe sur le matériel humain afin d'uniformiser les consciences. [...] Un citoyen se forme dès l'enfance»¹³⁹. En effet, Ruyer, parlant de la tradition utopique, note que «presque toujours, la durée de l'éducation et son importance sociale sont très accrues»¹⁴⁰; il parle même de «culte» ou de «fétiche»¹⁴¹ qui se traduit par l'établissement d'un système d'éducation permanente, lequel, ajoute

¹³⁸Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 22.

¹³⁹*Ibid.*, p. 24.

¹⁴⁰Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 44.

¹⁴¹*Ibid.*, p. 44.

Leclerc, exploite la totalité de l'espace, la totalité du temps et la totalité du sujet¹⁴². Par ailleurs, tout comme l'utopiste, Tristan récuse la compartimentation des savoirs et l'école comme lieu privilégié d'instruction. A l'instruction académique, qui favoriserait la réflexion par la méthode du pourquoi (UO 242-244), s'ajouterait l'apprentissage des notions de perfectibilité, de justice et d'association. L'instruction académique et morale serait complétée d'un apprentissage en atelier, assurant ainsi une instruction académique et professionnelle rationnelle, pratique et permanente. Elle inculquera également «l'ordre, l'économie, l'amour du travail, la sobriété» (PL 171), ce qui préparerait les enfants à être des «membres utiles de la société» (UO 191).

Ainsi, chaque membre apprendrait plus d'un métier et pourrait effectuer diverses tâches dans la chaîne de production, ce qui ranimerait son enthousiasme (PL 112). Point accablé par sa nullité, il ne gaspillerait pas sa fortune au jeu ou au cabaret, mais organiserait des activités familiales stimulantes et amusantes, tels les spectacles et les dîners dans les champs (UO 208). Tristan souligne que ces divertissements instruiraient aussi les enfants (UO 208). Par ailleurs, si les femmes recevaient une formation non plus «absurde et abrutissante» (PL 263), mais «rationnelle, soignée, sévère, capable d'en faire un membre utile de la société» (UO 191), elles pourraient mieux surveiller l'éducation de leurs enfants (UO 207), discuter avec leurs époux (UO 208) et devenir une associée plutôt qu'une subalterne. Tous développeraient le goût des activités constructives et sobres tels les dîners aux

¹⁴²Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 116-117.

champs, les soirées en famille et la lecture. Pour reprendre la terminologie de Ruth Levitas, Tristan tente de promouvoir la simplicité, la sobriété, la vertu et l'utilitarisme, et d'éliminer les faux-besoins qui ne font que cultiver l'insatisfaction¹⁴³. La pensée tristanienne s'apparente ainsi aux trois courants d'idées sur lesquels reposent l'utopie littéraire, soit la notion chrétienne de la vie vertueuse, la notion politique du bien public implicite dans le dictum de Locke, c'est-à-dire le 'salus populi suprema es lex', et la notion - reprise ultérieurement par les utilitaristes - que le plus grand bien du plus grand nombre est le seul fondement de la moralité¹⁴⁴.

De plus, on constate que Tristan met en place des mécanismes de contrôle des membres qui correspondent à ceux qu'identifie Goodwin¹⁴⁵. Elle rejette la coercition et la terreur, mais elle a recours à l'éducation ou l'instruction rationnelle, de même qu'à la moralité. Si elle s'arrête longuement à l'éducation dans *Promenades* et dans l'*Union*, Flora Tristan y explore également, au niveau de la structure du palais et de l'union, de façon moins évidente, les moyens d'élimination de conflits ou de dissensions, tels qu'identifiés par Goodwin. Tristan tente de limiter les comportements aberrants, en proposant des comportements sociaux et constructifs aux comportements anti-sociaux et déconstructifs. Elle se livre en outre à une socialisation exhaustive en faisant appel à la pression des pairs, à l'éducation, suivie

¹⁴³Ruth Levitas, «Need, Nature and Nowhere», dans Peter Alexander et Roger Gill (ed.), *op. cit.*, p. 23.

¹⁴⁴Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 16.

¹⁴⁵Barbara Goodwin, *op. cit.*, p. 84-85, 118 et 136.

d'une dépendance mutuelle dans la coopérative de travail. Ajoutons également que Tristan confère, comme les utopistes, les festivals d'un rôle de solidarité et de cohésion. Le travail et les loisirs jouent donc, conformément aux dires de Goodwin, un rôle de substitution et de socialisation. Ces mécanismes de contrôle ont pour but d'assurer l'eudémonisme tristanien qui privilégie le thème sociopolitique de l'eudémonisme collectif, répondant ainsi au critère fondamental du genre utopique.

II. UNIR PAR LA MOSAÏQUE

1. Récuser l'insularisme

Les mécanismes de contrôle s'avèrent importants, car Tristan refuse de couper les liens avec la société environnante. Il apparaît paradoxal et illusoire de combattre l'aliénation par l'isolement, qu'il soit temporel ou géographique. Aussi l'oeuvre tristanienne s'avère fondamentalement réfractaire au critère de l'insularisme utopique, inscrit, par le préfixe grec *u*, à même le mot utopie. Cet insularisme, souvent marqué par un exode ou une sécession, s'avère surtout une attitude mentale,

dont l'île classique n'est que la représentation naïve. Il relève de la conviction que seule une communauté à l'abri des influences dissolvantes de l'extérieur peut atteindre la perfection de son développement¹⁴⁶.

Elle provient sans doute d'une peur croissante de la grande ville, à laquelle Tristan n'échappe pas dans *Promenades*. Parton et Green reconnaissent qu'à cette époque,

¹⁴⁶Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 20.

«the biological threat to life arising from worsening urban conditions fuelled bourgeois fear of the city»¹⁴⁷. Or, dans la mesure où la grande ville s'avère pour Tristan aliénante, elle lui oppose le sentiment d'appartenance qui caractérise le village communautaire. Bacsko observe d'ailleurs que la micro-société est passée, au XIXe siècle, de la périphérie au centre de l'espace-temps des auteurs et des lecteurs. Ce propos s'applique à l'oeuvre tristanienne, qui insiste sur l'urgence d'agir.

Par ailleurs, presque tous les chercheurs soulignent que le changement proposé doit être radical. D'après la définition étymologique du terme «radical», c'est-à-dire «transformation profonde du monde réel», l'oeuvre tristanienne s'assimile à l'utopie. Tenter de changer le sens de la spirale économique en débusquant les causes de la maladie sociale, d'éliminer les préjugés qui maintiennent les parias dans la marge, c'est transformer profondément la société. Cependant, comme le prétend Leclerc qui parle de «réalité radicalement autre»¹⁴⁸ ou encore de «réalité globalement autre»¹⁴⁹, ou encore à R. Major qui parle de «critique radicale du monde»¹⁵⁰, l'utopie doit construire un monde totalement différent; l'eudémonisme tristanien n'est pas radical puisque non absolu. Tristan ne condamne pas le capitalisme, ou les progrès technologiques; elle condamne leurs excès. Tristan ne demande pas de

¹⁴⁷David R. Green et Alan G. Parton, *op. cit.*, p. 19.

¹⁴⁸Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 100.

¹⁴⁹*Ibid.*, p. 97.

¹⁵⁰Robert Major élucide la définition de Raymond Ruyer dans «Étienne Parent, utopiste», dans *Jean Rivard, ou, l'art de réussir : Idéologie et utopie dans l'oeuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 191.

changement aux lois de la propriété, ne fomentent pas de coup d'état. Elle veut simplement qu'on reconnaisse les droits des parias, des femmes et des enfants. En effet, à l'instar de «Owen and Fourier [who] hoped to see their new forms of organization grow within the body of the old system, but independent of it»¹⁵¹, Tristan, loin de vouloir rejeter la société dans son ensemble, réitère sa volonté d'œuvrer à l'intérieur des cadres établis.

2. Privilégier les moyens

Vouloir œuvrer à l'intérieur de la société, c'est nécessairement renoncer à un plan global d'amélioration sociale. Les associations que propose Tristan se créent non pas en marge de la société, mais à l'intérieur même des failles de la société contextuelle, de sorte qu'il n'existe pas, dans l'œuvre tristanienne, de monde discursif parallèle. La micro-société s'avère un plan de travail sur la société actuelle qui se propose de renverser ce processus d'infection pour tenter par l'exemple d'assurer sa propre propagation. On voit qu'il n'y a pas un seul système social, mais plusieurs organismes dotés d'objectifs spécifiques. Cette multiplication des micro-sociétés, caractéristique de l'œuvre tristanienne, est étrangère à l'utopie. Goodwin estime que c'est à ce niveau que réside la distinction entre le théoricien et l'utopiste : alors que l'utopiste présente un projet social total, compréhensif, le théoricien envisage la société de façon fragmentaire¹⁵². Dans l'œuvre tristanienne, les réformes,

¹⁵¹Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *op. cit.*, p. 2.

¹⁵²Barbara Goodwin, *op. cit.*, p. 7.

présentées dans quatre ouvrages distincts, ne sont pas coordonnées entre elles; il en résulte un éclatement résolument étranger à l'utopie mais dont s'approprie le discours social des années 1830 et 1840.

Le plan d'ensemble devient donc une mosaïque de propositions provisoires, indépendantes mais complémentaires, car les composantes de chaque proposition n'ont de sens que dans leur rapport à l'ensemble. L'image devient reconnaissable au fur et à mesure que s'ajoutent de nouveaux éléments et qu'on perçoit le tout et non les parties. A la fois morcellement et mosaïque, cette construction discursive berce l'oeuvre tristanienne entre le particulier et le général, ce qui permet de situer les améliorations progressives dans l'idée d'ensemble et de les coordonner entre elles. Il s'agit d'un jeu de focalisation ajusté au rythme des coups de phare variable, qui permet un «écart spécifique», une distanciation¹⁵³. Chaque «petite réforme particulière» (UO 149) est dotée d'un double mandat qui lui est particulier, à la fois horizontal et vertical, qui, en se propageant à travers les milieux défavorisés, et en chevauchant les classes sociales, doit contribuer à tisser une nouvelle étoffe sociale.

Par exemple, la mise sur pied d'une société d'accueil pour étrangères déclencherait l'établissement d'un réseau international d'associations semblables, puisqu' «il y a bien peu de modifications à faire au tableau que nous venons de tracer

¹⁵³Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 113.

de la France pour l'appropriier aux autres nations» (NE 67). Or il s'agit d'un organisme qui, de par sa nature, s'étendrait à toutes les classes de la société. Des outils, tels un chant, contribuent à assurer la fraternité, car «il produit sur les ouvriers réunis en masse un effet extraordinaire qui tient du *magnétisme*» (UO 138). Or l'union doit également construire des ponts entre les diverses classes de la société afin qu'avec des alliés, elle puisse réduire les écarts sociaux en une spirale socio-économique ascensionnelle. Tristan propose aussi l'ordre de charité, un défenseur pour représenter l'union officiellement auprès de l'État (UO 167), une requête adressée au roi et aux nobles, des appels aux représentants des diverses groupes sociaux (UO 222-235). Chacun de ces projets contribuerait à entrelacer davantage les sorts respectifs des riches et des pauvres et place sous l'égide de la charité, de la vertu, de la publicité et de la prudence les «palais» ouvriers.

Mis à part cet exemple, il demeure difficile d'articuler les liens qui relient chacune de ces réformes. Tout au plus est-il possible de dire qu'il n'y a pas de contradictions; comme l'écrivait Bloch, «une encyclopédie des espérances renferme fréquemment des répétitions mais jamais de contradictions»¹⁵⁴. Elles servent toutes un idéal suprême, à la fois utilitaire et religieux, l'eudémonisme collectif, qui commande les ficelles de chaque amélioration afin de tresser entre eux les intérêts des différentes composantes de la société. Est-ce dire pour autant qu'il n'y a pas de plan

¹⁵⁴Ernst Bloch, *op. cit.*, p. 27.

formel de mise en oeuvre? L'utopie, certes, le présuppose mais l'escamote¹⁵⁵, sans doute parce qu'il s'y trouve une révolution qu'on préfère cacher¹⁵⁶. Dans une lettre à la *Phalange*, Tristan lançait un défi aux fouriéristes, celui de présenter leurs idées en «un plan complet que l'esprit puisse saisir d'un coup-d'oeil¹⁵⁷. Le terme «plan» doit donc se comprendre d'abord comme l'ensemble des dispositions adoptées en vue de l'exécution d'un projet peut-être plus que la représentation graphique sommaire de ce projet. Tristan relève elle-même ce défi dans l'*Union ouvrière*, présentant un «Plan de l'Union Universelle des Ouvriers et Ouvrières» (UO 214) d'une trentaine de pages. Or bien entendu, la représentation discursive du palais ouvrier, pour qu'elle soit saisie «d'un coup d'oeil», doit nécessairement être sommaire.

Tristan affirme qu'il ne s'agit que d'un «essai» (UO 237) que devra ajuster le comité central (UO 237). Le palais ouvrier, certes une micro-société appelée à se reproduire et ainsi à transformer la société en un monde meilleur, n'est pas présenté, comme le serait un monde utopique, comme un monde définitif : «nous sommes arrivés à une époque où, de progrès en progrès, l'état social marche à une complète transformation. - La construction des palais de l'UNION OUVRIÈRE ne doit pas être d'une solidité à durer des siècles» (UO 236). Enfin, en décrivant avec minutie le fronton du palais (UO 145) mais de façon générale les bâtiments et de l'aménagement du palais, Tristan prend clairement le contre-pied des utopies littéraires qui décrivent

¹⁵⁵C'est ce que remarque Guy Bouchard, «Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie», *op. cit.*, p. 210.

¹⁵⁶Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 19.

¹⁵⁷Flora Tristan, *Phalange*, no 6, août 1836, dans *Flora Tristan: Lettres*, *op. cit.*, p. 62-63.

minutieusement le monde utopique mais rarement son entourage physique ou les étapes et les moyens de sa réalisation dans l'utopie théorique. Notons que Tristan ne laisse point paraître son désir de maintenir son monopole décisionnel relatif au fonctionnement du monde meilleur, contrairement aux utopistes, à qui Ruyer reproche d'être autoritaires¹⁵⁸. Les biographes de Tristan, tout comme *Le Tour de France*, la démentent sur ce point, toutefois.

Il demeure néanmoins qu'à l'intérieur des bornes de notre corpus, elle concède volontiers que son plan est peu explicité et qu'afin d'explorer en profondeur «des questions de cette importance il faudrait écrire *au moins un volume*» (UO 242). En refusant de faire de l'*Union* ce volume, on voit que Tristan accorde moins d'importance à l'exploration discursive caractéristique de l'utopie qu'à la mobilisation immédiate des lecteurs. Cette mobilisation doit être rapprochée du discours pragmatique qui, selon de nombreux chercheurs, est étranger à l'utopie. C'est certes par souci de pragmatisme que Tristan consacre peu de temps au portrait des bienfaits de cette union (UO 206-209); en confiant à ses lecteurs et lectrices le soin d'imaginer les autres bienfaits qui en découleraient (UO 252), elle peut accorder plus de temps aux moyens de réalisation de cette union, faisant d'elle une femme d'action. Or, du coup, elle confère encore plus de force à un phénomène qui est destiné ainsi à croître. Comme de nombreux utopologues, Tristan estime que l'utopiste est un individu

¹⁵⁸Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 47.

d'inaction et que l'écriture utopique une «fuite de la force de révolte vers l'irréel»¹⁵⁹. Par conséquent, Tristan tente de coordonner chacune des améliorations en un parcours jalonné d'étapes faciles à atteindre.

On constate, en regardant les projets d'amélioration au moyen d'un long coup de phare, l'importance qu'accorde Tristan à l'institution des fondements, car «tout est dans la loi. -Avant de passer à la réalisation, il faut d'abord poser la loi»¹⁶⁰. Tout sera régi par des «*lois et des règlements écrits, où les droits et les devoirs de chacun seraient définis d'une manière claire et précise*» (UO 246). Tristan jette par la rédaction de lois et de statuts les «quelques bases» ou «points principaux» (UO 214-215) des micro-sociétés. Le statut (du latin *statuere*, établir) définit les droits accordés à une collectivité et fixe le fonctionnement d'une association¹⁶¹. Ce qu'on ne retrouve pas habituellement dans l'utopie, c'est ce souci des «*commencements [qui] présentent inévitablement d'immenses difficultés*» (UO 239). Flora Tristan estime que pour surmonter ces difficultés du démarrage, il faut d'abord mettre sur pied un système administratif centralisé sûr et efficace. En s'arrêtant ainsi aux détails de la fondation des organismes, Tristan inscrit ses réformes dans la chronotopie du monde réel et montre sa volonté de reconstruire la société contextuelle. Cette préoccupation avec le réel contextuel est justement considérée comme utopique par

¹⁵⁹Roger Mucchielli, *op. cit.*, p. 62.

¹⁶⁰Flora Tristan, *Le Tour de France. État actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral - intellectuel - matériel*, *op. cit.*, p. 12.

¹⁶¹«Statut», *Petit Larousse en couleurs*, *op. cit.*, p. 876.

certaines chercheurs, dont Levitas et Goodwin, mais carrément en dehors des canons utopiques par des littéraires tel Trousson.

III. ENTREVOIR L'ORDRE HARMONIQUE

1. Jeter des ponts

Au grand dam de Tristan, ses lecteurs semblent avoir mépris un moyen d'amélioration sociale, le palais ouvrier, pour un modèle ultime de société: «de tous les moyens indiqués dans mon livre pour l'amélioration du sort de la classe ouvrière, *un seul* a vivement frappé l'attention de *tous les ouvriers et ouvrières*. - Le PALAIS de l'UNION OUVRIÈRE» (UO 117). Tristan déplore non pas le fait que le lecteur s'intéresse au palais ouvrier, mais qu'il se laisse séduire par une image utopique qui leur est familière - pensons aux phalanstères, aux villages communautaires, etc. - et qu'en se limitant ainsi à un aspect, ils ne voient pas l'ensemble des changements proposés. Par ailleurs, cette préoccupation quasi-exclusive avec les fondements fait en sorte que les étapes mitoyennes, dans l'oeuvre tristanienne, sont négligées. Ce phénomène est carrément utopique, si l'on estime que les étapes dites temporelles sont équivalentes aux étapes géographiques. Telle l'île du roi Utopus, la route qui mène à la société idéale est pour ainsi dire protégée par un brouillard d'ambiguïté,

and no latter-day scholars should presume to dispel the fog, polluting utopia's natural environment with an excess of clarity and definition.

Thomas More himself could not get straight the exact length of the bridge that spanned the River Anydrus at Amaurotum in Utopia¹⁶².

Ce brouillard, dans l'oeuvre tristanienne à tout le moins, se fait davantage épais sur les eaux des étapes mitoyennes qui séparent l'île utopique des berges de la terre ferme.

Or, comme le répète Tristan, l'union ouvrière, même à son apogée, n'est qu'un «pont jeté entre la civilisation qui se meurt et l'ordre social harmonique entrevu par des esprits supérieurs» (UO 249), un pont qui lie les moyens d'améliorations au monde idéal, qui nous permet tant soit peu de percer ce brouillard et d'entrevoir quelques-unes des composantes qui doivent converger en un modèle de société idéale. Tristan explicite fort peu ce nouvel «ordre social harmonique» et ce, de moins en moins à mesure que le romantisme exalté des premiers ouvrages cède le pas au réalisme positif et utilitaire. Dans *Nécessité et Pérégrinations*, Tristan souhaite le «règne de la vertu» (NE 82), de l'«harmonie» (NE 84) et du «bonheur» (NE 82), termes vagues qui laissent la société eudémonique à l'état d'ébauche. Elle désire plus qu'elle n'imagine cet «insaisissable»¹⁶³ dont parle Cuche, insaisissable scerti d'une dimension mystique; aussi Tristan relègue-t-elle son monde idéal soit à de courts passages lyriques, soit à un non-dit nébuleux, ne le décrivant qu'à partir de brèves «incursions» dans ce monde, et ce, uniquement dans *Pérégrinations*.

¹⁶²Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *op. cit.*, p. 5.

¹⁶³Denys Cuche, *op. cit.*, p. 90.

2. Le monde mystique

Ce monde mystique constituerait, d'après les rares passages retrouvés dans la relation de voyage, un ailleurs caractérisé par sa proximité géographique et temporelle. Dans une description des Andes, Tristan surimpose le monde céleste au monde naturel et les relie topographiquement :

Était-ce le céleste parvis qu'un pouvoir inconnu me faisait contempler [...] cette digue de hautes montagnes qui unissent le ciel à la terre [...] ? Mes yeux erraient sur ces flots argentés, les suivaient jusqu'à ce qu'ils les eussent vus se confondre avec la voûte azurée, et se reportaient ensuite sur ces marche-pieds des cieux, sur ces hautes montagnes dont la chaîne est sans terme (PP 112).

Remarquons que les Andes, terre natale des Incas qui avaient fait, «de toute l'Amérique, le pays le plus avancé en civilisation, lors de sa découverte par les Espagnols» (PP Dédicace x)¹⁶⁴, devient le lieu privilégié des images discursives paradisiaques. Par exemple, lorsque Tristan visite les jardins d'un propriétaire de champs de cannes à sucre, elle «se croit transportée dans un nouvel Eden» (PP 351) tant la végétation est riche et les fleurs, exotiques. Ceci dit, les présages providentiels suggèrent depuis longtemps l'existence d'un au-delà paradisiaque :

Je crois que, lorsque nous sommes réservés à de grandes peines, la Providence nous y prépare par de secrets avertissements auxquels nous serions plus attentifs si nous n'étions constamment séduits par notre vaine raison, qui nous trompe sans cesse et nous entraîne toujours (PP 80).

Le monde idéal tristanien, campé sur terre mais s'étendant aux dimensions parallèles,

¹⁶⁴A.E. Morgan a même posé l'hypothèse que les Incas auraient inspiré l'utopie de Thomas More, par le biais de Raphaël Hythlodé : «More's description of life and social system of Utopia corresponds so closely with ancient Peru, that accidental coincidence seems to be out of the question», dans *Nowhere was Somewhere. How History makes Utopias and how Utopias make History*, p. 35.

qu'on pourrait appeler une eutopie «eupsychique»¹⁶⁵, c'est-à-dire une organisation sociale qui s'occupe autant de l'esprit que du corps, n'est rien de moins que le «royaume spirituel, mais terrestre»¹⁶⁶ des millénaristes. Dans cette société, les distinctions entre le bien collectif et le bien individuel, entre le matériel et le spirituel seraient éliminées, réconciliant la «vie physique, répondant aux questions qu'on lui adressait, voyant les objets qui l'entouraient; et l'autre entièrement spirituel, vivant de sa vie de visions, de souvenirs, de pressentiments» (PP 81).

L'accès transcendantal à ce royaume mi-spirituel, mi-terrestre est possible par le biais des souffrances et des jouissances extrêmes, thèmes fétiches du romantisme et du mysticisme. L'extase est provoquée par l'admiration intense de la Beauté; elle est d'ordre esthétique et permet de voir le monde surnaturel comme on regarde un tableau, mais non de le pénétrer. Les souffrances, au contraire, sont plus largement récompensées puisque l'âme de l'individu franchit la frontière qui sépare les deux mondes et pénètre le monde idéal :

J'avais atteint l'apogée de la douleur, et je dois dire [...], qu'arrivée à ce point extrême je trouvai, dans la douleur, des jouissances ineffables, célestes, pourrais-je dire, et dont jamais mon imagination n'avait soupçonné l'existence. Je me sentais enlevée par une puissance surhumaine, d'où je pouvais apercevoir les choses de la terre sous leur véritable aspect, dépouillées du prestige trompeur dont les passions des hommes les revêtent (PP 199).

Tristan ajoute plus loin que souffrances et extases sont «deux modes d'existence

¹⁶⁵«Eupsychie», un terme de Abraham Maslow, signifie «un état idéal de conscience». Voir Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *op. cit.*, p. 4.

¹⁶⁶Guy Bouchard, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 97.

inséparables de la vie; que l'une amène l'autre inévitablement, et que c'est ainsi que tous les êtres progressent, que tous ont leurs phases de développement par lesquelles ils doivent passer» (PP 225).

Ce dernier passage est paradoxal : d'une part, ce passage fait de la souffrance et de l'extase les moteurs du développement humain, et trahit une grande foi au progrès. De l'autre, il porte sur les souffrances et l'extase, voies de la transcendance qui s'avère fondamentalement passive¹⁶⁷ : «Dieu se manifestait à moi dans toute sa puissance, dans toute sa splendeur» (PP 112). Par ailleurs, cette intervention semble être arbitraire et imméritée, «however much the privileged subject may have applied himself to ascetic exercises or meditative techniques»¹⁶⁸. Il existerait un plafond aux aspirations humaines, puisque l'humanité ne peut accéder à Dieu sans sa volonté, de sorte que l'avènement de l'eupsychie est soumise à la volonté divine et non à la volonté humaine. Et si Dieu n'accordait le salut qu'aux êtres prédestinés, ou à personne? L'inutilité ultime de l'effort humain, aux accents jansénistes, replonge, dans un premier temps, Tristan dans la radicale renonciation de soi, dont parlait Lenk, et que son voyage au Pérou lui avait fait surmonter. Or voici qu'une question existentielle se pose : pourquoi travailler si tout effort humain s'avère inutile? La phrase de clôture de *Pérégrinations* atteste du désarroi profond d'un être qui se sent

¹⁶⁷Louis Dupré, «Mysticism», dans Mircea Eliade (ed.), *The Encyclopedia of Religion*, vol. 10, p. 246.

¹⁶⁸*Ibid.*, p. 246.

abandonné de Dieu : «je restai seule, entièrement seule, entre deux immensités, l'eau et le ciel» (PP 377).

On pourrait croire que Tristan relègue au non-dit cette question du plafond de l'humanité et du rôle du divin dans le salut de l'humanité. Or il semble absurde d'avancer que Tristan se lance dans la réforme sociale et, de surcroît, qu'elle la place sous l'égide de la parole christique. Au contraire, la renonciation à soi, pleine de désolation et de désœuvrement, se transforme en action sociale parce que Tristan tourne le dos à ce genre de fatalisme pour embrasser la foi que l'homme a le devoir, en tant que créature de Dieu, d'améliorer son propre sort et qu'il obtiendra la grâce. En exergue de *Nécessité*, Tristan cite le premier commandement, «aidez-vous les uns les autres» (NE 55), alors qu'en exergue de *Pérégrinations*, elle cite un passage de St-Mathieu qui résume une parole du Christ : «si vous aviez de la foi [...] rien ne vous serait impossible» (PP Préface xiii). Dans *Pérégrinations*, elle soumet le progrès à la volonté divine : «Dieu n'a rien fait en vain; les méchants mêmes entrent dans l'ordre de sa providence : tout est coordonné et tout progresse vers un but» (PP Préface xiii). Or ce but est Dieu, «le principe de toute vie bienheureuse pour l'homme, le principe supérieur vers lequel doit tendre toute société»¹⁶⁹. En tant que créateur et en tant qu'objectif ultime, Dieu ne s'avère plus le gardien des portes du monde céleste, mais le gardien des hommes; en un mot, «il y a volonté divine d'accueillir l'humanité [...] Tous les hommes bénéficient également de la grâce du

¹⁶⁹Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 69.

pardon»¹⁷⁰.

La pensée de Tristan est imprégnée d'augustinisme; aussi la pensée de saint Augustin, et plus précisément sa Cité de Dieu¹⁷¹, doit-elle nous permettre de combler certains lacunes de l'eudémonisme tristanien. Ce qui frappe de prime abord chez saint Augustin, c'est la cohabitation de deux cités, une cité céleste composée d'anges et une cité terrestre composée d'hommes. Cette bipolarité est reprise par Tristan dans sa vision des mondes naturel et surnaturel. Ce qui frappe ensuite, c'est que la cité terrestre est poussée à s'unir avec la cité céleste par des anges qui s'apparentent aux éclaireurs tristanien. Notons que les éclaireurs tristanien sont humains, signe tacite de reconnaissance de l'effort que doit faire l'homme d'aider ses semblables. Ce qui frappe surtout, c'est ce parcours scandé d'étapes : la cité terrestre est appelée à devenir la cité céleste, et la cité céleste, en exil sur terre, est appelée à s'unir à Dieu. Il est plausible de suggérer que le parcours tristanien emprunte le parcours augustinien pour atteindre, comme ce dernier, l'union avec Dieu :

L'âme, se dégageant de son enveloppe, s'élanç, avide de connaître, dans l'immensité de la pensée, court, vole, comme la comète, traverse des milliers de sphères, et, ainsi que cet astre lumineux, absorbe des flots de clartés qu'elle réfléchit dans sa course sur les êtres qui lui sont chers. Affranchie du corps et de ses exigences, l'âme suit, sans que rien ne l'arrête, les impulsions de Dieu, principe d'amour dont elle émane, et, dans sa liberté, a la conscience d'elle-même et le pressentiment de sa destinée (PP 83).

Cette expérience mystique reprend l'immortalité, la luminosité, la lévitation, la liberté

¹⁷⁰*Ibid.*, p. 63.

¹⁷¹*Ibid.*, p. 62-73.

et la connaissance de Dieu, de soi, de sa destinée, caractéristiques du paradis¹⁷². Les rapprochements seraient nombreux à faire entre l'oeuvre eudémonique de Tristan et celle de saint Augustin; or dans la mesure où la question du salut déborde la question de l'utopie, il serait inopportun de les développer plus avant dans ce travail. Il suffit de dire ici que, conformément à la tradition utopique selon lesquelles le bien-être spirituel exige le bien-être matériel (UO 185), Tristan semble faire de la société meilleure une étape qu'il faut franchir pour arriver à la société idéale, l'utopie-paradis.

Par ailleurs, en mettant l'accent sur les étapes, Tristan attribue une dimension temporelle, progressive, aux transformations qu'elle propose. Elle refuse l'isolement géographique de même que l'isolement temporel ou l'atemporalité commune aux utopies littéraires. Autant l'utopie «est dans un présent définitif qui ignore le passé et même l'avenir, puisque, étant parfaite, elle ne changera plus»¹⁷³, autant l'oeuvre tristanienne refuse de créer un présent final, clos, atemporel. Elle s'abreuve du passé historique et non mythique, de son évolution naturelle¹⁷⁴, c'est-à-dire chaotique, dangereuse, pour ranimer l'esprit révolutionnaire. Tristan campe son travail dans un ici-maintenant qui va se précisant, comme on le voit dans l'*Union* où elle espère que «dans trois ans l'*union universelle* des ouvriers et ouvrières sera possible» (UO 115), et que «dans trois ou quatre ans vous aurez votre premier palais à vous» (UO 212).

¹⁷²Mario Jacoby, *op. cit.*, p. 41.

¹⁷³Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 21.

¹⁷⁴*Ibid.*, p. 21.

Or elle n'enraie jamais la certitude qu'il faudra encore travailler à améliorer cette société améliorée. Le présent, dans l'oeuvre tristanienne, s'avère une escale dans l'échelle temporelle du progrès qui peut mener vers un avenir meilleur. Cet avenir est ouvert, non pas parfait mais perfectible, appelé à se renouveler et à se redéfinir dans son parcours vers Dieu.

Il n'y a donc nullement l'élimination du divin, seulement l'élimination de l'inertie qui résulte de la dépendance malade au salut et au progrès : «la terre est, en effet, le paradis de l'homme; mais à lui d'y planter la vigne et l'olivier, et d'en arracher les épines et les ronces» (PP 19). Le travail triomphe alors même que la paresse et l'indifférence deviennent blasphématoires et, à ce titre, condamnées sans appel. Outil d'amélioration du monde matériel, le travail hisse la société au plateau spirituel du monde moral. Comme nombre de ses contemporains, Tristan évolue vers la conception du monde idéal comme résultat d'un travail-progrès guidé par la Providence¹⁷⁵. Pour reprendre les termes de Ruyer, il va donc de soi que l'idéal de vie de Tristan, en attendant l'avènement du monde idéal, soit celui, utopique, de l'ouvrier modèle¹⁷⁶.

Si le mysticisme détourne habituellement de la vie concrète, Jacoby souligne

¹⁷⁵Paul Bénichou, *L'École du désenchantement*, *op. cit.*, p. 580.

¹⁷⁶Raymond Ruyer, *op. cit.*, p. 50.

le caractère pragmatique de l'image paradisiaque qui procure la motivation essentielle à toute lutte sociale¹⁷⁷. Flora Tristan troque ainsi sa quête personnelle de la patrie parfaite contre la plume d'une enquêtrice sociale, qu'elle met au service de l'amélioration de la patrie imparfaite. Cette conclusion découle d'un cheminement, de pérégrinations que relate le récit de voyage. Ces pérégrinations de l'esprit vont de pair avec celles qui entraînent Tristan à travers l'Europe et au Pérou, en quête d'un ailleurs qui reste hors de portée. Tristan, mue par l'image d'un paradis péruvien, s'était embarquée pour le pays natal de son père dans l'espoir d'y trouver un refuge loin d'une société aliénante. Or l'ailleurs, conclut Tristan, n'est que mirage, séduction. C'est sans doute parce qu'elle-même fut séduite dans «le sens de l'impossible»¹⁷⁸ qu'elle se méfie de tout artifice, qu'il soit onirique, rhétorique ou littéraire. Par ailleurs, Tristan estime que le souhait passif comme le discours onirique sont sans doute des mobiles puissants de transformation sociale, mais qu'ils demeurent largement insuffisants; l'important n'est pas de créer de vastes micro-sociétés de papier, détaillées mais inaccessibles, mais plutôt de construire des ponts qui relieront les réformes au tout utopique.

La démarche que propose Tristan procède d'un éclatement structurel qui doit cheminer en filigrane du périmètre de la société vers son épice. Mettre l'accent sur les étapes, voire même sur des séries parallèles d'étapes, c'est tenter de raccorder

¹⁷⁷Mario Jacoby, *op. cit.*, p. 12.

¹⁷⁸Ortega y Gasset cité par Bronislaw Bacsko, *Lumières de l'utopie, op. cit.*, p. 29.

le discours et la réalité, de conférer ainsi une plus grande crédibilité à la pensée, à l'oeuvre. Ce procédé s'avère contraire à la tradition utopique, où le lien entre le texte et le contexte se situe au niveau de l'observation et la critique, mais non au niveau de la construction, ou de l'action constructive sur le réel. C'est dire que Tristan ne propose pas, dans un soliloque où le réel n'a pas droit de parole, l'inversion totale de la société. Au contraire, elle préconise la transformation des institutions existantes par le dialogue et non par la confrontation.

Ceci dit, on voit que les étapes sont parfois inversées, parfois escamotées. Il ressort deux points d'accrochage de taille au niveau des étapes, soit le défenseur et les lois sur les associations. D'une part, même si l'idée d'un défenseur vient de l'exemple de Daniel O'Connell, défenseur des Irlandais au Parlement britannique, ce défenseur nommé et rémunéré par la classe ouvrière ne pourrait évidemment se faire élire à la Chambre des députés qu'avec l'élargissement du suffrage. Par ailleurs, Tristan souligne que les comités d'union «ne pourront recevoir aucune cotisation» (UO 216) tant que la loi sur les associations ne sera pas abrogée. En fait, l'acquisition des droits d'organisation et au travail est impensable tant qu'existera cette loi qui empêche les ouvriers de se réunir plus de sept à la fois. Par conséquent, le même Pernet qui tenait l'oeuvre tristanienne pour utopique, estime que les idées de Tristan sont anarchiques, et propose de modifier l'ordre de ses étapes :

Se cotiser pour stipendier des défenseurs qui doivent demander le renversement de l'ordre économique actuel, se cotiser et s'associer pour fournir à tous les moyens d'une propagande révolutionnaire par la *presse*, l'*éducation* et la *prédication*, n'est-ce pas faire de la

politique et de l'agitation, et tout ce que vous voudrez contre le gouvernement établi? Commencez par abolir la loi sur les associations et vous pourrez mettre en avant votre projet d'union. Jusque-là il me semble que tout projet de ce genre, quelque excellent, quelque réalisable que vous le démontrerez, ne sera qu'une utopie. Le gouvernement a fait poursuivre l'association toute commerciale des ouvriers rubaniers de St-Étienne, *a fortiori* ne laisserait-il pas se former une association qui, par son but et son importance, le menacerait bien davantage¹⁷⁹.

Considerant, Vinçard, Pagnerre et d'autres encore se joignent à Pernet pour lui faire remarquer qu'elle contrevient aux lois sur les associations (1834), sur celles qui limitent les actions des crieurs et des colporteurs (1834), de même que sur les lois de septembre (1835) qui répriment les délits de presse et la propagande anti-constitutionnelle. Les sociétés de compagnonnage ne sont pas tolérées par la monarchie de Juillet; aussi existent-elles de façon clandestine et illicite. En 1840, on a toujours à l'esprit la dure répression des grèves ouvrières de Lyon (1831), de l'insurrection de Transnonain (1834), et on est toujours menacé d'être traduit en justice.

Tristan dénonce ces propos, qu'elle qualifie d'«inconcevables imputations» (UO 263), mais elle concède qu'elle doit s'expliquer «franchement et clairement» (UO 263). Or plutôt que d'éclaircir la question des étapes à suivre, elle la contourne en faisant valoir l'importance du rôle du défenseur des ouvriers dans le maintien de l'ordre public. Celui-ci aurait pour mission «*d'empêcher les révolutions parce que les révolutions sont contraires à la liberté et aux vrais intérêts du peuple*» (UO 268).

¹⁷⁹Pernet cité par Flora Tristan, *Union ouvrière*, *op. cit.*, p. 262-263.

Il est peut-être possible d'imputer un tel écart à l'importance qu'accorde Tristan à la mobilisation du peuple, condition *sine qua non* de l'édification de l'union ouvrière, comme il est peut-être possible de soutenir que Tristan se soit trompé. Il est plus probable, toutefois, que Tristan refuse tout simplement de composer avec les lois de son époque, puisqu'elle partageait, avec Fourier et Owen,

a common commitment to peace, gradualism. and nonrevolution. Since they were not subversive they saw no reason for governmental interference and they expected to be granted tolerance because no present government would be threatened by them¹⁸⁰.

Tout comme certains moyens d'amélioration sociale sont davantage explicités que d'autres, certaines étapes, notamment les étapes de la fondation des micro-sociétés, sont davantage explicitées que d'autres. Tristan refuse de se perdre comme d'autres utopistes dans un labyrinthe de détails. Comme tout est appelé à changer, il ne sert à rien d'épuiser ses ressources à prévoir chaque problème, puisqu'il pourrait ne jamais se présenter : « nous sommes arrivés à une époque où, de progrès en progrès, l'état social marche à une complète transformation. -La construction des palais de l'UNION OUVRIÈRE ne doit pas être d'une solidité à durer des siècles» (UO 236). Cette façon de voir les choses, fluide et non arrêtée, est fondamentalement anti-utopique et fait autant du monde idéal céleste que du monde meilleur terrestre une visée et non une vision, un plan de construction et non une construction détaillée.

Ainsi, que Tristan ait inventé de toutes pièces les passages mystiques, ou

¹⁸⁰Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *op. cit.*, p. 2.

qu'elle ait véritablement cru à la possibilité de concilier un jour les mondes naturel et surnaturel, importe peu. Tristan rappelle à diverses reprises qu'elle ne fait qu'indiquer le chemin, que son texte n'est, somme toute, qu'un document de travail «que nous terminerons entièrement, avec l'aide et le concours des personnes qui voudront bien se rallier à nous» (NE 77). Que ces passages soient artifice littéraire ou conviction spirituelle, qu'ils soient pris littéralement ou comme une métaphore des besoins et des aspirations profondes de l'homme, ils s'inscrivent dans la lignée des écrits des «mages romantiques», chez qui

la réflexion, ne se sépare pas [...] de l'émotion et du symbole. Ils cherchent, dans des voies nouvelles, la communion des hommes de leur temps; ils veulent prendre appui sur l'expérience commune pour définir un idéal dont nul n'a seul la clef et qui doit valoir pour tous. [...] Leur poésie est Verbe, au sens confondu de parole, de révélation et d'injonction¹⁸¹.

Que nombre de questions demeurent sans réponse importe également peu. Ce qui compte, c'est que des questions soient posées. Pourquoi souffrir? Comment améliorer le monde? Qu'est-ce que l'eudémonisme? Telle est la véritable quête des pérégrinations tristaniennes.

¹⁸¹Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, op. cit., p. 13.

CONCLUSION

[...] to limit utopia simply to its form as imaginative fiction is to leave out much thinking that seems to fall squarely within the utopian tradition, and to demand treatment in its terms. Utopia might no longer be largely designed for scholarly contemplation and edification. It might seek now to inspire action, and to be couched in the scientific language thought appropriate to encourage and support that action. But the aim of perfection persists; and its attainability, as with all utopias, remains an ambiguous and hotly disputed matter¹⁸².

D'emblée, plusieurs facteurs favorisent l'inclusion de l'oeuvre tristanienne dans le genre utopique littéraire. Priment le thème sociopolitique dont parle Bouchard et l'eudémonisme dont parle Ruyer. Aux souffrances indignes, Tristan propose des lois qui protégeront les employés, des conditions de travail et de vie propices à la santé et à la productivité. À la misère, Tristan propose le droit au travail et au pain, la justice et la compréhension des systèmes judiciaire et pénal, et un système social équitable. Au mal, Tristan oppose la vertu, à l'hypocrisie, la publicité et aux préjugés, la prudence. À l'aliénation, elle propose une société d'accueil pour femmes étrangères, un changement des mentalités qui encouragerait le voyage et les échanges internationaux, une micro-société de production coopérative et une voix devant le pays. La valorisation du travail, de l'organisation, de la communauté et de l'éducation totalisante occupent également une place prépondérante dans son oeuvre, comme la foi dans la nature humaine, dans le progrès, dans la malléabilité de l'homme et de ses institutions. Prime, enfin, l'inversion de la société contextuelle accompagnée d'une volonté de la transformer en profondeur.

¹⁸²Krishan Kumar, *op. cit.*, p. 61.

Ajoutons que les fonctions des textes tristaniens correspondent à celles du texte utopique, telles qu'identifiées par Gilbert Leclerc¹⁸³, soit les fonctions didactique, critique, axiologique et onirique. L'observation répond à l'objectif didactique dans la mesure où elle permet à l'observatrice de voir, puis de faire voir. Les jugements sévères des origines du mal¹⁸⁴ répondent à la fonction critique; or, comme le souligne Leclerc, «toute critique se fait au nom de valeurs que l'on cherche à promouvoir»¹⁸⁵. La construction tristanienne se fait au nom d'une axiologie de l'union et de l'harmonie, et l'écriture de cette construction vient du désir de mobiliser. L'écriture tristanienne est à tout moment, même dans les descriptions, un geste mobilisateur. L'oeuvre tristanienne propose et présente en effet une réalité radicalement autre, contestant l'ordre existant dans sa globalité, elle est le fruit d'une imagination qui a recours à une «analyse prospective des possibles de la conjoncture»¹⁸⁶, elle se fonde sur une nouvelle axiologie, et elle fait appel à une volonté commune de changement. Pour ce qui est de la fonction onirique, Tristan refuse peut-être d'y avoir recours, mais le fait qu'elle laisse chatoyer les bienfaits du palais ouvrier, qu'elle suggère plus qu'elle ne décrit l'eudémonisme ne fait qu'attiser la convoitise des lecteurs.

Ajoutons également que la démarche de Flora Tristan correspond partiellement

¹⁸³Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 100.

¹⁸⁴Barbara Goodwin, *op. cit.*, p. 18.

¹⁸⁵Guy Bouchard, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 98.

¹⁸⁶J. Séguy cité par Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 93.

à la démarche utopique que définit Roger Mucchielli¹⁸⁷. Celui-ci identifie comme premier moment de la démarche utopique la «révolte individuelle non égoïste mais humaine devant le désordre, l'iniquité et la barbarie de l'époque historique, économique, politique ou sociale, sans participation à un mouvement collectif de révolte»¹⁸⁸. La révolte personnelle de Tristan a lieu lorsque celle-ci constate l'inefficacité de la fuite vers l'ailleurs, qu'il s'agisse d'un ailleurs géopolitique ou d'un ailleurs transcendantal. S'ensuit une renonciation à soi qui pousse Tristan aux abords de la destruction de soi, acte qu'elle ne peut pourtant poser. La fuite se transforme en rage, en révolte, en refus du fatalisme. Cette révolte débouche sur la conscience d'être paria, notion qui appelle et organise l'observation empirique des faits sociaux. L'observation sociale aboutit à l'identification des causes des maux de la société, et correspond à la phase mucchiellienne «de sociologie politique réaliste et scientifique»¹⁸⁹. Cette préoccupation avec la justesse des observations empiriques, substratum du palimpseste discursif tristanien, peut être considérée utopique, puisque:

the great utopians have been great realists. They have an extraordinary comprehension of the time and place in which they are writing and deliver themselves of penetrating reflections on socioeconomic, scientific, or emotional conditions of their moment in history. [...] The utopian often emerges as a man with a deeper understanding of the drift of his society than the hardheaded problem-solvers with their noses to the grindstone of the present, blind to potentiality¹⁹⁰.

Si ces premières phases de Mucchielli, soit la révolte et l'observation, correspondent

¹⁸⁷Roger Mucchielli, *op. cit.*, 332 p.

¹⁸⁸*Ibid.*, p. 62.

¹⁸⁹*Ibid.*, p. 62.

¹⁹⁰Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *op. cit.*, p. 28.

parfaitement à la démarche de Tristan, la démarche de cette dernière bifurque du chemin utopique tracé par Mucchielli qui mène à la fuite du réel. Ce chercheur voit en l'utopiste un être d'inaction, mais Tristan lie l'écriture sociale à l'action sociale et récuse les artifices littéraires comme procédés de mobilisation. Elle relate tout simplement les «faits» (UO 135), l'argument privilégié du peuple qui parle peu, qui n'écrit pas, qui passe à l'action (UO 135). Tristan ne fait point de son écriture une fuite vers la forme, vers la fiction; au contraire, en écrivant, elle pose un geste concret.

Ceci dit, plusieurs facteurs remettent en question l'inscription de l'oeuvre tristanienne dans le genre littéraire, malgré le caractère englobant de la définition adoptée. Tout d'abord, Tristan ne préconise ni l'insularisme géographique, ni l'insularisme temporel, ni l'insularisme discursif. La société ne doit pas être placée en quarantaine, elle doit plutôt être guérie de l'intérieur. Cette guérison dépend de la recherche empirique et discursive de Tristan qui «débusque la cause de la maladie»¹⁹¹ pour la guérir. Conformément à ce que constatait Baczko, les micro-sociétés tristaniennes sont situées au centre de l'espace-temps de l'auteur¹⁹². Tristan, loin de fuir le réel, plonge dans ses plaies. Tristan tente d'influencer le réel par l'écriture et vise non pas la «transformation dans le sens de l'impossible» dont parlait Ortega y Gasset¹⁹³, mais la transformation dans le sens du possible. Aussi n'est-il pas surprenant que Tristan s'inspire d'institutions déjà en place pour modeler

¹⁹¹Guy Bouchard, «Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie», *op. cit.*, p. 149.

¹⁹²Bronislaw Baczko, *op. cit.*, p. 55.

¹⁹³Ortega y Gasset, cité par Bronislaw Baczko, *op. cit.*, p. 29.

la société d'accueil pour voyageuses, l'union ouvrière, son palais et l'ordre des femmes de la charité. Ces micro-sociétés, cependant, sont dotées d'objectifs nouveaux : elles deviennent des moyens de guérir, par contagion, le monde qui les entoure, et non plus des institutions qui enfoncent la société dans la spirale de la misère.

Par ailleurs, à une époque où le «pauvre peuple est tellement abandonné, tellement surchargé de travail dès le bas âge, que les trois quarts *ne savent pas lire* et l'autre quart *n'a pas le temps de lire*» (UO 146), la construction discursive s'allie à la construction matérielle, pour contrer l'inefficacité de la parole écrite. Or, sa tournée de propagande de l'*Union ouvrière*, à l'image des tournées qui se faisaient alors dans les cercles de compagnonnage, se solde par une amère déception, malgré l'enthousiasme qui marque la troisième préface de cet ouvrage. Tristan désirent rencontrer des ouvriers susceptibles de l'aider à constituer la classe ouvrière, étape préalable à l'élaboration des palais ouvriers, mais elle ne découvre qu'ignorance, apathie, pusillanimité ou prudence. Gilbert Leclerc explique la raison de cet échec :

Vouloir réaliser tel quel le modèle, c'est s'aventurer sur une route pleine d'embûches et de déceptions qui conduit presque invariablement à l'échec. Si le modèle utopique est vu avant tout comme l'image d'une totalisation que l'homme doit poursuivre sans jamais pouvoir l'atteindre [...] alors elle peut remplir ses fonctions. La totalisation que promet l'utopie ne peut être qu'un processus jamais achevé¹⁹⁴.

Le passage de ce que Henri Desroche nomme l'utopie «écrite» à l'utopie

¹⁹⁴Gilbert Leclerc, *op. cit.*, p. 127.

«pratiquée»¹⁹⁵ déborde notre propos; aussi suffit-il de souligner que la mise sur pied de micro-sociétés discursives atteste non pas l'isolationnisme, mais la volonté de présenter un plan qui puisse être démonté afin que ses composantes soient incorporées à la société existante¹⁹⁶.

En proposant la mise sur pied de plusieurs micro-sociétés interdépendantes, complémentaires, Tristan confère une perspective organique à cette mosaïque eudémonique qui se reflète par la métaphore filée de la maladie qu'on retrouve dans son écriture. Les projets d'améliorations, en tant que remèdes, ne sont coordonnés entre eux que dans la mesure où chacun d'eux aide l'autre à atteindre la guérison du corps social malade. Or, que Tristan morcelle ses réformes n'est pas important en soi, car l'utopie escamote les moyens de toute manière. Ce qui importe, c'est qu'elle accorde une importance discursive quasi-exclusive à ces réformes et presque aucune importance à la société eudémonique; c'est en cela que l'oeuvre tristanienne se différencie du genre utopique.

Autant Tristan s'attarde à décrire et à critiquer scrupuleusement ce qu'elle voit pour mieux transformer le monde, autant le monde à venir est toujours à naître discursivement. Ces observations et leurs critiques forment un «anti-modèle à

¹⁹⁵Henri Desroche, *op. cit.*, p. 267.

¹⁹⁶Sorel cité par Alasdair Morrison, «The Uses and Necessity of Utopian Thought», dans Peter Alexander et Roger Gill (ed.), *op. cit.*, p. 147.

éviter»¹⁹⁷; or, l'utopie, qui peut très bien véhiculer un anti-modèle, doit cependant accorder la primauté à la représentation d'un modèle structuré et fonctionnel. Si Tristan propose les idéaux de 1789 comme principes organisateurs de la réforme sociale, elle ne représente toutefois pas un modèle social fonctionnel. Telle n'a jamais été l'intention de la paria, qui arborait fièrement sa différence d'avec les systèmes chimériques. L'importance qu'accorde Tristan à l'élaboration, c'est-à-dire à la construction dans son sens de processus, d'échafaudage, est anti-utopique, puisque l'utopie littéraire privilégie le sens de produit complété du terme «construction». Chacun des textes joue un rôle précis dans l'élaboration des projets d'amélioration, sans pour autant proposer un modèle eudémonique fonctionnel. L'oeuvre tristanienne, étrangère au fixisme du modèle parfait, est recherche plutôt que réponse. Si Tristan rejette la théorisation à outrance comme impuissante et immobiliste, c'est qu'elle a foi au progrès qui la convainc que les traits de la société idéale prendront forme au fur et à mesure que l'on s'en rapproche. Le modèle, en somme, est occulté par les moyens.

Est-ce une raison pour autant de d'écarter l'oeuvre tristanienne de l'utopie? Frank et Fritzie Manuel rappellent qu'au XIXe siècle, «the method of reaching utopia and the speed of travel, usually peripheral in the novelist form, were now central»¹⁹⁸. L'utopie littéraire évolue à travers les siècles, et la typologie actuelle

¹⁹⁷ Albert W. Halsall, *L'Art de communiquer. Le récit pragmatique, rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1988, p. 67.

¹⁹⁸ Frank E. Manuel et F.P. Manuel, *op. cit.*, p. 3.

du genre utopique intègre difficilement ces changements. À cette difficulté d'ordre méthodologique, ajoutons les doubles sens des mots-clé de l'analyse utopique : la critique, la construction, le plan, le modèle, le radical, et surtout l'utopie. La critique signifie autant la dénonciation que l'esprit critique; la construction, un processus et un produit; le plan, un ensemble de dispositions et la représentation graphique sommaire du plan réalisé; le modèle, une source d'inspiration et une structure mettant en évidence les liens qui l'unissent; le radical, l'inversion ou l'absolu; l'utopie, un monde ou un projet. Nuances et glissements de sens... Autant de doublets qui reflètent le processus d'échafaudage utopique - qu'il soit projet de législation ou diégèse - et font de l'utopie un genre aux contours infinis. Un tel foisonnement de mots enrichit certes l'analyse, mais entraîne simultanément des problèmes de méthodologie.

Cette étude, placée dès le départ sous l'égide de l'outopie et de l'eutopie, ne saurait faire abstraction de la richesse des mots. La difficulté est de cerner les définitions, les concepts et la spécificité proprement littéraire de l'utopie. Goodwin et Taylor soulignent que la mise à jour constante des idées utopiques, de même que la dépendance sur le contexte social et intellectuel, rendent difficile la définition du concept¹⁹⁹. Que dire, alors, du genre, beaucoup moins étudié que le mode? Nous avons éprouvé des difficultés dans l'exploitation de la théorie utopique contemporaine car, comme le souligne Trousson, «l'on projette l'utopisme moderne sur l'utopie

¹⁹⁹Barbara Goodwin et Keith Taylor, *op. cit.*, p. 16.

ancienne, qui s'en accommode rarement»²⁰⁰. Tel que le soulignent Levitas, Goodwin et Trousson, il y a tout un travail de typologie littéraire à faire pour raccommo-der la théorie actuelle avec ses variations historiques. Étant donné le nombre de chercheurs qui prônent le renouvellement de la définition du terme, nous soutenons avec Goodwin, Taylor et Levitas que l'utopie ne doit pas être réduite au seul récit de voyage imaginaire dans un monde parfait, mais qu'elle doit plutôt s'ouvrir aux fictions comme aux non-fictions théoriques.

En raison de ces difficultés méthodologiques, l'appartenance de l'oeuvre tristani-enne au genre utopique restait énigmatique. Il n'y a pas jusqu'à l'emploi des caractéristiques traditionnelles de l'utopie, sans doute les points d'ancrage les plus sûrs dans ce champ d'études utopologiques, qui ne soient pas suspectes. Elles portent presque entièrement sur la dernière étape du cheminement de pensée et de l'écriture utopique, la construction, alors que l'étude des caractéristiques de l'observation et de la critique est notoirement sous-développée. Nous avons donc dû avoir recours aux méthodes d'observation de la sociologie moderne et du réalisme littéraire, de même qu'à la rhétorique. Quoiqu'il en soit, il reste que malgré tous les problèmes d'ordre méthodologique et malgré toutes ces caractéristiques clairement utopiques, un facteur, qui pèse plus que tous les autres, raye l'oeuvre tristani-enne du genre utopique. Que la société eudémonique soit voilée s'avère certes un facteur important mais dont, comme de nombreux chercheurs, nous aurions pu aisément nous accommoder. Par

²⁰⁰Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 15.

contre, que le monde idéal de Tristan soit situé dans le surnaturel et vise l'union avec Dieu devient décisif dans la mesure où cette quête tristanienne du salut, qu'il soit individuel ou collectif, déborde des frontières du genre utopique, qui demeure davantage préoccupée du sort matériel de l'humanité.

Si l'oeuvre tristanienne ne répond pas aux canons traditionnels de l'utopie, il demeure néanmoins qu'elle s'y rattache étroitement. Comment alors classer une oeuvre qui s'apparente étroitement à l'utopie sans toutefois en être une? Pour tenter de répondre à cette question, nous tenterons de l'insérer dans le schéma de Bouchard, intitulé «Thème sociopolitique»²⁰¹ :

THEME SOCIOPOLITIQUE			
	idéalisé	non idéalisé	
FICTION	1. UTOPIE -EUTOPIE (positive) -DYSTOPIE (négative)	2. PÉRI-UTOPIE	FICTION
NON-FICTION	3. PARA-UTOPIE -laïque -religieuse MESSIANISME	4. THÉORIE POLITIQUE	NON-FICTION
	HÉTÉROPOLITIQUE	POLITIQUE	

Les ouvrages tristaniens du corpus relèvent de la non-fiction et ne peuvent donc s'inscrire dans le champ «fiction», c'est-à-dire ni dans (1) l'utopie entendue dans son sens strict, ni dans (2) la péri-utopie, texte fictif qui gravite *autour* de l'utopie

²⁰¹Guy Bouchard, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 97.

fictive de par son contenu socio-politique non idéalisé. Étant donné leur caractère hautement religieux, voire messianique, les écrits tristanien s'inscrivent davantage dans la «para-utopie» que dans la théorie politique. La para-utopie est définie comme étant une oeuvre non fictive ou théorique²⁰² dont le thème sociopolitique est idéalisé et religieux²⁰³. L'oeuvre tristanienne répond à plusieurs caractéristiques de la para-utopie telle que définie par Bouchard²⁰⁴. Elle s'avère une oeuvre non-fictive et théorique, au contenu socio-politique idéalisé, qui prône l'accumulation des réformes comme moyen de transformer la société²⁰⁵.

Toutefois, ce rapprochement doit être effectué avec une grande prudence. Des sociologues soutiendront peut-être que les ouvrages de Flora Tristan ne sont nullement para-utopiques et qu'au contraire, ils s'inscrivent dans la théorie politique puisque le contenu est non-idéalisé. La définition de l'idéalisation doit être davantage fixée pour trancher véritablement. De plus, Bouchard estime que la para-utopie prêche la révolution violente²⁰⁶; Tristan, dans son oeuvre, récuse la violence comme moyen de transformation sociale. De surcroît, la para-utopie aurait recours au discours théorique argumentatif²⁰⁷ uniquement; or, le discours tristanien, tout en empruntant

²⁰²*Id.*, «L'art de la définition : L'utopie», *op. cit.*, p. 351.

²⁰³*Id.*, «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 97.

²⁰⁴À ce sujet, voir Guy Bouchard, «Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie» suivi de «L'hétéropolitique de l'histoire», *op. cit.*, p. 185-266, «L'art de la définition : L'utopie», *op. cit.*, p. 350-354, et «L'hétéropolitique féministe», *op. cit.*, p. 95-99.

²⁰⁵Guy Bouchard, «L'hétéropolitique de l'histoire», *op. cit.* p. 266.

²⁰⁶*Ibid.*, p. 210.

²⁰⁷Guy Bouchard, «L'art de la définition», *op. cit.*, p. 353.

des éléments de ce mode discursif, se rapproche davantage du «discours pragmatique, c'est-à-dire orienté vers l'action, qui est principalement politique, juridique, religieux ou publicitaire»²⁰⁸. Ce qui situe l'oeuvre tristanienne dans une «sémie mixte, c'est-à-dire dans les ensembles de signes qui combinent le langage à un autre mode d'expression»²⁰⁹, de sorte qu'elle ne se conforme pas à la définition que propose Bouchard de la para-utopie. Enfin, la para-utopie s'apparente «à un argument par le modèle [...] Un modèle à imiter au sens platonicien du terme, c'est-à-dire à réaliser éventuellement s'il réussit à mobiliser, grâce au relais idéologique, une collectivité»²¹⁰. Nous avons montré dans le présent travail que Tristan ne représentait nullement de modèle discursif, du moins dans notre corpus, et qu'elle mettait l'accent sur des processus parallèles de construction, qui convergent sur un monde idéal à peine esquissé.

L'oeuvre tristanienne, discréditée puis acclamée comme étant une oeuvre utopique, n'en est pas une, tout compte fait. Elle refuse la diégèse comme la description d'un modèle. Sur le plan discursif, on pourrait dire qu'elle se situe en-deçà de l'utopie. Sur le plan eudémonique, elle dépasse l'utopie car son idéal n'est pas humain mais divin, ou plutôt l'union de l'humain et du divin. Il n'est guère surprenant que les contemporains de Tristan et les chercheurs actuels aient qualifié l'oeuvre tristanienne d'utopique. Ce jugement tient d'abord au fait que les ouvrages

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 353.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 353.

²¹⁰ *Id.*, «L'Hétéropolitique de l'histoire», *op. cit.*, p. 267.

de Flora Tristan présentent de nombreux éléments propres au genre utopique. Or cette prise de position tient surtout de l'évolution historique et des multiples interprétations du terme «utopie», tout aussi bien compris comme un genre littéraire, un mode de pensée et un projet de gouvernement.

La pluridisciplinarité des études utopologiques qui découle de la richesse de ce terme semble ralentir le développement des disciplines utopiques individuelles telle que la théorie littéraire utopique. Dans la mesure où les textes théoriques axés sur l'analyse littéraire de l'utopie demeurent relativement épars et qu'ils commencent à prendre de l'âge, les recherches de Gilbert Leclerc et surtout de Guy Bouchard permettent de renouveler le discours utopologique par une remise en question de la définition et de la classification de l'utopie. Les résultats auxquels aboutit Bouchard, notamment en ce qui a trait à la para-utopie, devront être assis sur une base plus solide, et devront être nuancés pour mieux refléter la richesse et la diversité de la littérature utopique. Ce qui importe n'est pas tant le résultat que la recherche, et la démarche sur laquelle elle repose. Les chercheurs, et surtout les utopologues, se doivent de renouveler constamment leur outillage méthodologique qui, comme l'utopie, «is not just a dream to be enjoyed, but a vision to be pursued»²¹¹.

²¹¹Ruth Levitas, *op. cit.*, p. 1.

C'est cette recherche qui caractérise l'oeuvre tristanienne : il s'agit d'une démarche de la pensée²¹² qui fusionne la démarche scientifique et la démarche utopique. Ces pérégrinations de la pensée sont accompagnées de pérégrinations de l'écriture. Flora Tristan n'hésite pas à s'adonner à divers genres littéraires pour représenter les différents moments de sa démarche. *Nécessité*, un essai-brochure, et *Pérégrinations*, une relation de voyage, témoignent de son cheminement qui l'amène à la révolte, à une prise de conscience de l'étendue de la marginalisation, d'une part, et d'autre part, du rôle de l'écriture dans la propagation de cette révolte. *Promenades*, une enquête sociologique, voit les observations et les critiques sociales diffuses des premières publications s'ordonner en un discours didactique et revendicateur, et prépare la construction de l'union ouvrière qui fait l'objet du dernier ouvrage de notre corpus. Ces errements s'acheminent lentement vers l'utopie, pénètrent son brouillard et, qui sait, eurent peut-être pu l'atteindre, n'eût été la mort subite de Tristan. Il s'agit de pérégrinations d'une auteure qui s'est permis de vagabonder entre l'illusoire et l'idéal, entre le quotidien et l'universel, entre l'imaginaire, le mysticisme et le pragmatisme, entre la réalité et l'utopie.

- * -

²¹²Raymond Trousson, *op. cit.*, p. 16.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages de Flora Tristan

A. Ouvrages à l'étude

TRISTAN, Flora, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, édition présentée et commentée par Denys Cuhe, postface de Stéphane Michaud, Paris, L'Harmattan, 1988, 140 p.

TRISTAN, Flora, «Dédicace; Préface; Avant-propos», dans *Pérégrinations d'une paria*, Paris, A. Bertrand, 1838, vol. 1, p. v-xlvi.

TRISTAN, Flora, *Pérégrinations d'une paria 1833-1834*, Paris, Maspero, coll. «La Découverte», 1979, 379 p.

TRISTAN, Flora, *Promenades dans Londres*, édition établie et commentée par François Bédarida, Paris, Maspero, 1978, 358 p.

TRISTAN, Flora, *Union ouvrière*, édition et introduction de Daniel Armogathe et Jacques Grandjonc, Paris, Éditions des Femmes, 1986, 366 p.

B. Autres ouvrages

TRISTAN, Flora, *Messieurs les membres de la Chambre des députés, Pétition pour l'abolition de la peine de mort à la Chambre des Députés*, le 10 décembre 1838, Paris, Imprimerie de Mme Huzard, 1838.

TRISTAN, Flora, «Les couvents d'Aréquipa», dans *Revue de Paris*, novembre 1836.

TRISTAN, Flora, «De l'art et de l'artiste dans l'Antiquité et à la Renaissance», dans *L'Artiste*, 3e série, 9e livraison, 1838.

TRISTAN, Flora, «De l'Art depuis la Renaissance», dans *L'Artiste*, 3e série, 24e livraison, 1838.

TRISTAN, Flora, «Épisode de la vie de Ribera dit l'Espagnole», dans *L'Artiste*,

3e série, 13e livraison, 1838.

TRISTAN, Flora, «Lettres à un architecte anglais», dans *Revue de Paris*, 1837, vol. 37, p. 134-139; vol. 38, p. 280-290.

TRISTAN, Flora, «Lettres de Bolivar publiées avec commentaires par Flora Tristan», dans *Le Voleur*, le 31 juillet, 1838.

TRISTAN, Flora, *Méphis*, Paris, Ladvocat, 1838, 2 vol., 365 et 392 p.

TRISTAN, Flora, *Pétition pour le rétablissement du divorce à Messieurs les députés*, 20 décembre, 1837.

TRISTAN, Flora, *Le Tour de France I. État actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel*, préface de Michel Collinet, notes de Jules-L. Puech, Paris, Éditions Tête des Feuilles, coll. «Archives et documents», 1973, 290 p.

TRISTAN, Flora, *Le Tour de France. Journal 1843-1844 II*, édition et notes établies par Jules-L. Puech, introduction nouvelle de Stéphane Michaud, Paris, Maspero, coll. «La Découverte», 1980, 235 p.

TRISTAN, Flora, *Flora Tristan : Lettres*, réunies, présentées et annotées par Stéphane Michaud, Paris, Seuil, 1980, 261 p.

II. Ouvrages sur Flora Tristan et son oeuvre

AMBRIÈRE, Francis, «Qui était Flora Tristan», dans *1848, Révolutions et mutations au XIXe siècle*, Bulletin de la société d'Histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions au XIXe siècle, 1988, p. 21-35.

BAELEN, Jean, *La Vie de Flora Tristan : socialisme et féminisme au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 1972, 251 p.

BEIK, Doris et Paul BEIK (ed.), *Flora Tristan, Utopian Feminist : Her Travel Diaries & Personal Crusade*, Bloomington, Indiana University Press, 1993, 195 p.

COLLINS, Marie et Sylvie WEIL-SAYRE, «Flora Tristan : Forgotten Feminist and Socialist», dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 1, 1973, p. 229-234.

- CROSS, Maire, GRAY, Tim, *The Feminism of Flora Tristan*, New York, Berg Publishers, 1992, 192 p.
- CUCHE, Denys, «La femme étrangère ou l'altérité redoublée», dans TRISTAN, Flora, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 13-49.
- CUCHE, Denys, «Une étrange étrangère au Pérou ou le Pérou de Flora Tristan : du rêve à la réalité», dans TRISTAN, Flora, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, Paris, L'Harmattan, 1988, p. 87-118.
- CZYBA, Lucette, «Flora Tristan. De la révolte à l'apostolat du tour de France», dans *La femme au XIXe siècle*, Lyon, Littérature et idéologie, 1978, p. 29-54.
- DESANTI, Dominique, *Flora Tristan, La Femme révoltée*, Paris, Hachette, coll. «Hachette-Littérature», 1972, 329 p.
- DESANTI, Dominique, *Flora Tristan. Oeuvres et vie mêlées, évoquées, commentées et choisies*, Paris, Union générale d'édition, coll. «10/18», 1973, 446 p.
- DIJKSTRA, Sandra, *Flora Tristan*, Berkeley CA, Centre for Socialist History, 1984, 280 p.
- DIJKSTRA, Sandra, *Flora Tristan : Pioneer Feminist in the Age of George Sand*, Boulder CO, Westview Press, 1992, 256 p.
- LEPROHON, Pierre, *Flora Tristan*, Antony, Éditions Corymbe, 1979, 267 p.
- MICHAUD, Stéphane, «Se choisir paria», dans *Romantisme*, vol. XVII, no 58, 4e trimestre, 1987, p. 39-45.
- MICHAUD, Stéphane (ed.), *Un Fabuleux Destin : Flora Tristan*, Actes du premier colloque international Flora Tristan, Dijon, 3 et 4 mai 1984, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1985, 263 p.
- MOON, S. Joan, «Feminism and Socialism : The Utopian Synthesis of Flora Tristan», dans BOXER, Marilyn et QUATAERT, Jean H., *Socialist Women. European Socialist Feminism in the 19th & Early 20th Centuries*, New York, Elsevier, 1978, p. 19-50.
- PORTAL, Magda, *Flora Tristan, precursora*, Lima, Editorial La Equidad, 1983, 154 p.

- PUECH, Jules-L., *La Vie et l'oeuvre de Flora Tristan 1803-1844 (L'Union ouvrière)*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1925, 514 p.
- SCHELER, Lucien, *Morceaux choisis précédés de la geste romantique de Flora Tristan, contée par Lucien Scheler pour le centenaire de 1848*, Paris, La Bibliothèque Française, 1947, 368 p.
- STRUMINGHER, Laura, *The Odyssey of Flora Tristan*, New York, Peter Lang, University of Cincinnati Studies in Historical and Contemporary Europe, 1988, 162 p.
- STRUMINGHER, Laura, «The Legacy of Flora Tristan», dans *International Journal of Women's Studies*, vol. 7, no 3, May-June 1984, p. 232-247.
- TALBOT, Margaret, «An Emancipated Voice. Tristan and Utopian Allegory», dans *Feminist Studies*, vol. XVII, 1991, p. 219-239.

III. Ouvrages théoriques

A. L'Utopie

- ALEXANDER, Peter, GILL, Roger (ed.), *Utopias*, London, Duckworth, 1984, 218 p.
- BACZKO, Bronislaw, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, coll. «Critique de la politique», 1978, 416 p.
- BACZKO, Bronislaw, «L'utopie et l'idée de l'histoire-progrès», dans *Revue des sciences humaines*, no 155 intitulé *L'Utopie*, 1974, p. 473-491.
- BARTIER, J. et al., 1848. *Les Utopistes sociaux. Utopie et action à la veille des journées de février*, Paris, C.D.U. et SEDES réunis, 1981, 287 p.
- BLOCH, Ernst, *Le Principe espérance*, traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart, Paris, Gallimard, tome 1, 1976 et 1982, 535 p.
- BOUCHARD, Guy, «L'art de la définition : l'utopie», dans *Recherches sémiotiques*, vol. 7, no 3, 1987, p. 329-364.
- BOUCHARD, Guy, «L'hétéropolitique féministe», dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 45, no 1, 1989, p. 95-120.

- BOUCHARD, Guy, GIROUX, Laurent et Gilbert LECLERC, *L'Utopie aujourd'hui*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1985, 272 p.
- CHIRPAZ, François, «Plaidoyer pour l'utopie», dans *Esprit*, vol. 42, no 4, avril 1974, p. 567-584.
- CIORAN, E.M., *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, 1977, 147 p.
- CIORANESCU, Alexandre, *L'Avenir du passé : utopie et littéraire*, Paris, Gallimard, 1972, 288 p.
- DAVIS, J.-C., *Utopia and the Ideal Society. A Study of English Utopian Writing 1516-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, 427 p.
- DESROCHE, Henri, «Utopie», dans *Encyclopaedia universalis*, vol. XVI, Paris, 1973, p. 264-267.
- DOMENACH, J.-M., «L'Utopie ou la raison dans l'imaginaire», dans *Esprit*, vol. 42, no 4, avril 1974, p. 545-556.
- DUVEAU, Georges, *Sociologie de l'utopie et autres essais*, Paris, P.U.F., 1961, 219 p.
- ÉLIADE, Mircea, *La Nostalgie des origines : Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, coll. «Folio/essais», 1971, 276 p.
- FREUND, Julien, «Théorie et utopie», dans *Philosophie et politique*, Annales de l'Institut de philosophie et de sciences morales, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980-1981, p. 11-22.
- GOODWIN, Barbara, *Social Science and Utopia. Nineteenth-Century Models of Social Harmony*, Sussex, The Harvester Press, 1978, 220 p.
- GOODWIN, Barbara et Keith TAYLOR, *The Politics of Utopia. A Study in Theory and Practice*, London/Melbourne, Hutchinson Press, 1982, 292 p.
- HANSOT, Elisabeth, *Perfection and Progress : Two Modes of Utopian Thought*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1974.
- JACOBY, Mario, *The Longing for Paradise : Psychological Perspectives on an Archetype*, traduit de l'allemand par Myron B. Gubitz, Boston, Sigo, 1985, 229 p.

- KAMENKA, Eugene, *Utopias*, Papers from the Annual Symposium of the Australian Academy of Humanities, Melbourne, Oxford University Press, 1987, 193 p.
- KUMAR, Krishan, *Utopia and Anti-Utopia in Modern Times*, Oxford NY, Basil Blackwell, 1987, 506 p.
- KUMAR, Krishan, *Utopianism*, Minneapolis, University of Minneapolis Press, 1991, 136 p.
- LEVITAS, Ruth, *The Concept of Utopia*, Syracuse, Syracuse University Press, 1990, 214 p.
- Littérature*, no 21 intitulé «Lieux de l'utopie», Paris, Larousse, février 1976, 127 p.
- MAJOR, Robert, *Jean Rivard ou l'art de réussir : Idéologie et utopie dans l'oeuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, 338 p.
- MANUEL, Frank E. et Fritzie P. MANUEL, *Utopian Thought in the Western World*, Cambridge, Mass., The Belknap Press of Harvard University Press, 1979, 896 p.
- MANUEL, Frank E. (ed.), *Utopias and Utopian Thought*, Boston, Houghton Mifflin, 1966, 321 p.
- MORGAN, A.E., *Nowhere was Somewhere. How History makes Utopias and how Utopias make History*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1976, 234 p.
- MUCCHIELLI, Roger, *Le Mythe de la cité idéale*, Paris, P.U.F., 1960, 322 p.
- ROEMER, Kenneth M., «Prescriptions for Readers (and Writers) of Utopias», dans *Science-Fiction Studies*, mars 1988, vol. 15, p. 88-93.
- RUYER, Raymond, *L'Utopie et les utopies*, Paris, P.U.F., 1950, 293 p.
- SERVIER, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», 1967, 378 p.

TAYLOR, Keith, «Politics as Harmony. Utopian Responses to the Impact of Industrialisation, 1830-1840», dans *Alternative Futures. The Journal of Utopian Studies*, co-éditeurs : Merritt Abrash, Alexandra Aldridge, Troy, vol. 2, no 1, hiver 1979, p. 60-75.

TROMPF, Garry W., «Utopia», dans Mircea ELIADE, *The Encyclopedia of Religions*, vol. 15, 1987, p. 161-162.

TROUSSON, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1979, 298 p.

«Utopie», dans *Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, tome 2, Paris, Imprimerie et librairie de Firmin Didot Frères, Institut de France, p. 904.

B. L'Enquête sociale

GASKELL, S. Martin, *Slums*, Leicester NY, Leicester Press, 1990, 251 p.

LECLERC, Gérard, *L'Observation de l'homme. Une Histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil, 1979, 362 p.

MUCCHIELLI, Alex, *Les Méthodes qualitatives*, Paris, P.U.F., coll. «Que sais-je?», 1991, 126 p.

PERROT, Michelle, *Enquêtes sur la condition ouvrière en France au XIX^e siècle*, Paris, Micro-éditions Hachette, 1972, 104 p.

RIGAUDIAS-WEISS, Hilde, *Les Enquêtes ouvrières en France entre 1830 et 1848*, Paris, Alcan, 1936; républié par Arno Press, New York, 1975, 262 p.

C. Théorie et ouvrages généraux

AMBRIÈRE, Madeleine, *Précis de littérature française du XIX^e siècle*, Paris, P.U.F., 1990, 637 p.

ANGENOT, Marc, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, 425 p.

BÉNICHOU, Paul, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, 553 p.

- BÉNICHOU, Paul, *L'École du désenchantement*, Paris, Gallimard, 1993, 615 p.
- BORIE, Jean, *Un siècle démodé. Prophètes et réfractaires au XIXe siècle*, Paris, Payot, 1989, 258 p.
- BONY, Jacques, *Lire le romantisme*, Paris, Dunod, 1992, 232 p.
- HALSALL, Albert W., *L'Art de convaincre. Le récit pragmatique, rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1988, 436 p.
- Gérard Genette, «Structuralisme et critique littéraire», dans *Figures*, Paris, Seuil, 1966.
- HAMON, Philippe, «Un discours contraint», dans *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, 1982, p. 119-181.
- JULIA, Didier, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 1992, 300 p.
- MITTERAND, Henri, *Le Discours du roman*, Paris, P.U.F., coll. «Écriture», 1980, 266 p.
- Petit Larousse en couleurs*, sous la dir. de Bruno Rohmer et Bernard Willerval, Paris, Librairie Larousse, 1986.
- PICARD, Roger, *Le Romantisme social*, New-York, Brentano, 1944, 437 p.
- POLIQVIN-BOURASSA, Diane et Daniel LATOUCHE, «Les manifestes politiques québécois : médium ou message?», dans *Études françaises*, vol. 16, no 3-4 intitulé «Le Manifeste poétique/politique», octobre 1980, P.U.M., p. 33-42.
- RACAULT, Jean-Michel, «Introduction», *Cahiers CRLH - CIRAOI*, numéro spécial intitulé «Ailleurs imaginés», Paris, Diffusion Didier Érudition, 1990, no 6, p. 5-6.
- Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Roy, Paris, Montréal, Dictionnaire Le Robert, 1992, vol. 1 et 2.
- SULEIMAN, Susan Rubin, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, P.U.F., coll. «Écriture», 1983, 314 p.

D. L'Histoire des femmes et du féminisme

- ALBISTUR, Maité et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français : du Moyen Age à nos jours*, Éditions des Femmes, 1977, 508 p.
- ADLER, Laure, *À l'Aube du féminisme : les premières journalistes (1830-1850)*, Paris, Payot, coll. «Bibliothèque historique», 1979, 231 p.
- ARON, Jean-Paul, *Misérable et glorieuse la femme au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1980, 248 p.
- CAPY, M. et A. VALETTE, *Femmes et Travail au XIXe siècle*, Paris, Syros, 1984, 150 p.
- DUBY, Georges et Michelle PERROT, *Histoire des femmes en Occident. Le XIXe siècle*, tome 4, sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, 627 p.
- GOLDBERG MOSES, Claire, *French Feminism in the 19th Century*, Albany, State University of New York Press, 1984, 311 p.
- GOLBERG MOSES, Claire et Leslie WAHL RABINE, *Feminism, Socialism and French Romanticism*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1993, 371 p.
- LENK, Elizabeth, «Indiscretion of literary beast : Pariah consciousness of women writers since Romanticism», dans *New German Critique*, no 27, automne 1982, p. 105-106.
- MELLOR, Anne K., «On Feminist Utopias», dans *Women's Studies : An Interdisciplinary Journal*, 1982, vol. 9, no 3, p. 241-262.
- SARTORI, Eva Martin et Dorothy Wynne ZIMMERMAN (ed.), *French Women Writers : A Bio-Bibliographical Source Book*, New York/Westport, Conn., Greenwood Press, 1991, p. 484-494.
- STRUMINGHER, Laura, *Women and the Making of the Working Class*, Montreal, Eden Press, 1979, 161 p.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	4
Écrire le «vrai» :	
L'observation et la critique	22
I. Découvrir le réel	
1. Aller voir	26
2. L'empirisme	29
II. Décrire le réel	
1. Faire voir la marginalisation	33
2. Faire voir le cycle de la misère	41
III. Dénoncer le réel	
1. Faire comprendre	47
2. Mobiliser pour changer	56
Imaginer une réalité autre :	
La construction	63
I. Planifier les micro-sociétés	
1. La société d'accueil pour femmes étrangères	69
2. L'union ouvrière	71
3. Le palais ouvrier	74
II. Unir par la mosaïque	
1. Récuser l'insularisme	82
2. Privilégier les moyens	84
III. Entrevoir l'ordre social harmonique	
1. Jeter des ponts	90
2. Le monde mystique	92
Conclusion	104
Bibliographie	118

LARA MAINVILLE

**Flora Tristan:
Pérégrinations vers l'utopie?
M.A. Lettres françaises 1995**

RÉSUMÉ

À l'époque des «mages romantiques»²¹³, Flora Tristan (1803-1844), socialiste et féministe, se fait accuser d'être utopique parce qu'elle préconise l'amélioration progressive de la société par l'union des ouvriers et des ouvrières. Ses contemporains estiment que ses «projets d'amélioration» sont chimériques puisqu'ils ne seraient jamais tolérés par la monarchie de Juillet. Bien que Tristan affirme qu'elle ne se place sous l'égide d'aucune école de pensée, elle puise au fouriérisme, au saint-simonisme et à l'owenisme, ce qui pousse Marx et Engels à l'assimiler à ces socialismes dits utopiques. Cette qualification perdure encore aujourd'hui.

Puisque le terme utopie est issu du domaine littéraire, il convient d'interroger quatre ouvrages de Flora Tristan afin de voir dans quelle mesure ils répondent aux critères du genre, tels qu'élaborés par les chercheurs contemporains. Ces textes sont: *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères* (1835), *Pérégrinations d'une paria* (1838), *Promenades dans Londres* (1840) et *l'Union ouvrière* (1843).

La première partie du travail est consacrée aux assises de la construction utopique, soit l'observation et la critique des phénomènes sociaux. L'observation sociale, chez Flora Tristan, est concomitante à l'élaboration du concept de paria.

²¹³Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, 553 p.

Marginalisée, elle s'approprie cette appellation avant de l'étendre à tous les groupes aliénés, notamment les femmes et les prolétaires. L'observation systématique dévoile les tares profondes qu'engendre la révolution industrielle, et permet de débusquer les causes de la misère à laquelle les parias sont assujettis: il s'agit de l'aliénation institutionnalisée. Aussi Tristan condamne la société qui l'a condamnée. Or la critique s'effectue invariablement au nom de valeurs nouvelles, et entraîne la construction du monde nouveau. La construction correspond davantage aux moyens qu'au modèle, à un processus et non à un produit. Par ailleurs, le modèle idéal qui point à l'horizon n'est pas utopique mais mystique.

L'oeuvre tristanienne n'est donc pas une utopie littéraire, mais elle satisfait pourtant à la plupart des critères du genre. Aussi serait-il sommaire de vouloir écarter l'oeuvre de Tristan des paramètres du genre utopique, d'autant plus que la délimitation est fort hésitante, les termes qui tombent sous l'égide de l'utopie étant aussi glissants que celui-ci. Elle se situe en-deça de l'utopie dans la mesure où elle emprunte la démarche, les fonctions, et de nombreux caractères de l'utopie, mais sans offrir la représentation d'un modèle utopique. D'autre part, elle dépasse l'utopie car son idéal n'est pas humain mais divin. L'oeuvre tristanienne, discréditée puis acclamée comme étant une oeuvre utopique, n'en est pas une, tout compte fait, mais elle s'y apparente étroitement. Chose certaine, elle échappe aux classifications trop hâtives, car elle est avant tout pérégrinations de la pensée et pérégrinations discursives.